

L'art de se traiter soi-même dans les maladies vénériennes, et de se guérir de leurs différens symptômes ... / Par M.*.**

Contributors

Bourru, Edme-Claude, 1741?-1823

Publication/Creation

Paris : J.P. Costard, 1770.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/kv59y99w>

License and attribution

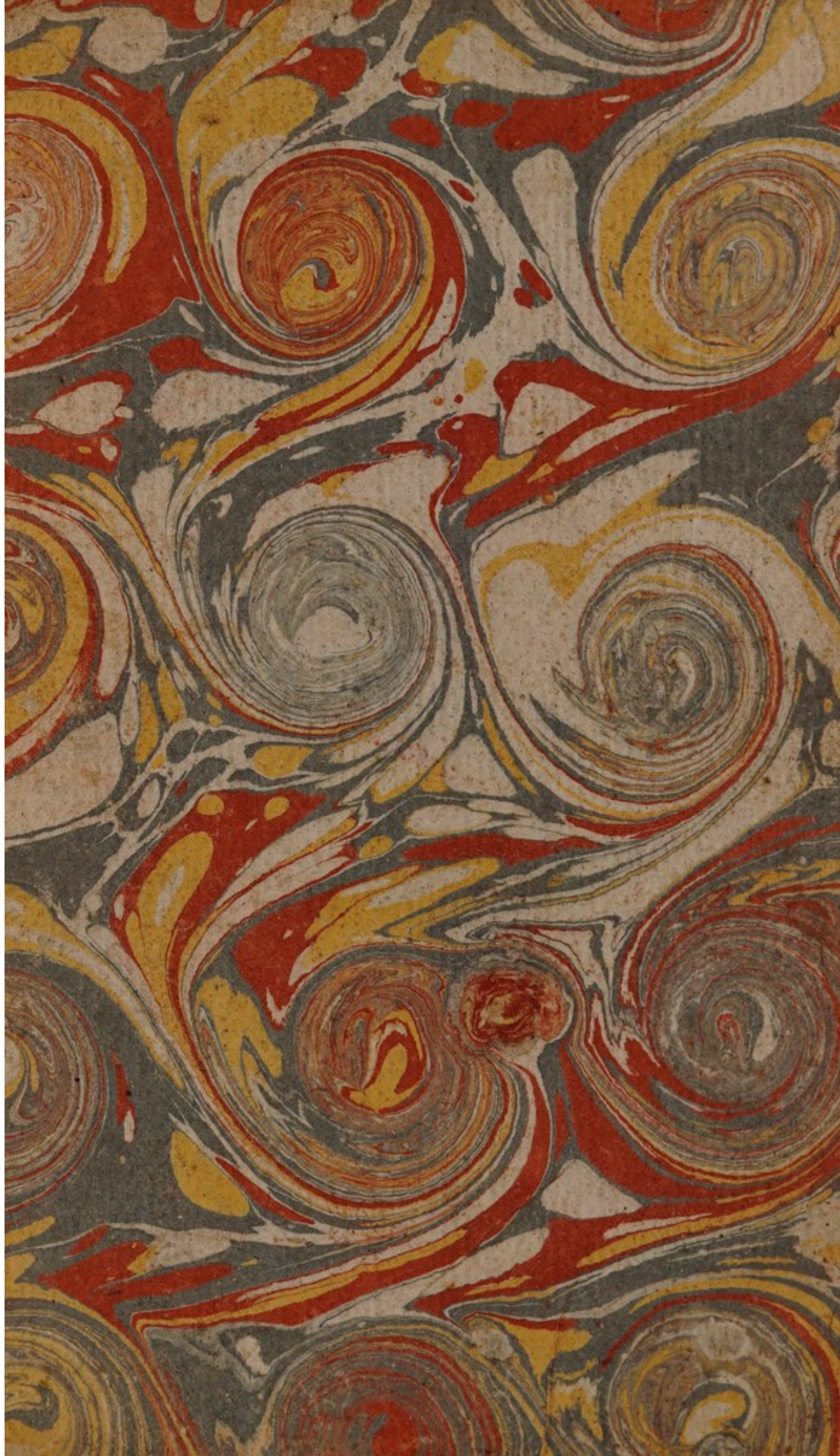
This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>







14888/A

Bouary



42550
L'ART

DE

SE TRAITER SOI-MÊME

DANS LES

MALADIES VÉNÉRIENNES,

ET DE SE GUÉRIR DE LEURS
DIFFÉRENS SYMPTOMES.

OUVRAGE fondé sur une nouvelle théorie de
ces Maladies, & dans lequel on explique, d'u-
ne manière plus vraisemblable, l'opération
des remèdes employés à leur traitement.

Par M.***, Docteur-Régent de la Faculté de
Médecine en l'Université de Paris.



A PARIS,

Chez J. P. COSTARD, rue Saint-Jean-de-
Beauvais.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



Meliora sibi promittere cuncta

Ille potest, qui principis novisse sub ipsis

| Serpentem tacito valuit per viscera labem.

Fracastor. de morb. Gall. Lib. II.



PRÉFACE.

M On but en donnant cet ouvrage, n'a pas été de dérober la connoissance, ou plutôt le traitement des Maladies Vénériennes à ceux auxquels il appartient de droit, je veux dire aux Médecins. Quoique je n'aie rien négligé pour mettre les personnes attaquées de ces Maladies en état de se traiter & de se guérir elles-mêmes, je pense néanmoins toujours que, quand elles le pourront, elles feront encore mieux de se confier à un habile Médecin, que de suivre seules la route que je leur trace. Cependant, il faut convenir en même-temps, qu'il y a souvent tant de difficultés à ce qu'on puisse s'adresser en pareil cas à un habile Médecin, que j'ai cru que le présent ouvrage seroit non-seulement très-utile à quelques particuliers ;

mais même dans les circonstances présentes , devenoit nécessaire pour le bien général.

Premièrement , combien de gens attaquées de ces Maladies , qui trop peu favorisés de la fortune pour s'adresser à un Médecin dont ils voudroient reconnoître généreusement les peines , ou gênés par des supérieurs rigides , qui taxent de libertinage , ce qui le plus souvent n'est l'effet que d'un moment malheureux , sont obligés de devenir , par ces raisons , la proie de vils Charlatans , qui toujours riches en promesses , ne manquent jamais de les flatter qu'au moyen de quelques bouteilles de tisannes ou de quelques autres remèdes , soi-disant spécifiques , & dont ils se vantent d'être les seuls possesseurs , ils les guériront promptement , à peu de frais , sans aucune gêne , & conséquemment à l'insçu de ceux qui les environnent ! Je ne dois donc point être blâmé , si j'ai cherché à procu-

P R É F A C E. v

rer à ces malades les moyens de se traiter eux-mêmes, plutôt que de les laisser exposés plus long-temps à ces pestes de l'humanité dont je viens de parler, qui pallient tout au plus les accidens présens, & rendent par conséquent la Maladie plus grave, soit en la dénaturant, soit en lui donnant le temps de prendre racine.

Secondement, la Vérole étant une Maladie contagieuse qui ne peut se gagner que par un contact immédiat, il y a tout lieu de croire, que si une fois on pouvoit parvenir à en diminuer journellement les progrès, on en viendrait à la fin au point d'en éteindre tout-à-fait la source. Or, je ne vois que deux moyens propres à produire ces effets, que tout ami de l'humanité doit désirer : le premier, dépend des Magistrats ; & le second des Médecins.

Si les Magistrats, ou ceux qui ont le pouvoir en main, & qui consé-

vj P R É F A C E

quemment sont les modérateurs de la société, vouloient infliger une punition corporelle contre tout particulier qui seroit convaincu d'avoir communiqué quelques symptômes Vénériens, j'ose avancer que, pourvu que les termes d'une pareille loi fussent exécutés à la rigueur, en peu de temps on verroit ces Maladies devenir moins communes. Mais qu'est-il besoin d'une nouvelle loi à cet égard? Il n'y a qu'à renouveler celle qui existe déjà & en faire observer les articles. En 1496, le Parlement de Paris ne fit-il pas publier un Arrêt par lequel il est ordonné à toutes personnes étrangères attaquées de symptômes Vénériens, de sortir de la Capitale; & à tous autres, qui ne sont point étrangers, de se faire traiter ou chez eux, ou dans les hôpitaux indiqués à cet effet, & cela sous peine de la hart. Pourquoi, dans un temps où cette Maladie infecte toute la société, porteroit-on

moins d'attention à ce désordre, que lorsqu'elle ne faisoit que de naître, & qu'elle n'étoit encore que très-peu répandue? Qu'on ne se récrie donc pas sur la sévérité apparente du châtiment que je propose, ou pour dire mieux, qui est infligé par l'Arrêt du Parlement. Cette Cour célèbre vit bien, lorsqu'elle publia ce Règlement, qu'un individu qui en infecte un autre d'une Maladie aussi grave que la Vérole, faisoit autant ou même plus de tort à la société, qu'un scélérat qui égorge un citoyen pour s'emparer de ses biens. Eh quoi! on punira de la corde ou de la roue un malheureux que la disette rend homicide, & on laissera jouir de toute impunité un libertin qui se fera un jeu d'attaquer soudainement la vie non-seulement d'un homme; non-seulement de dix, de cent, mais encore celles des infortunés descendans de pareilles victimes! *O tempora, ô mores!*

Je dis que le second moyen d'ar-

viiij P R É F A C E.

rêter le progrès des Maladies Vénériennes, & même d'en tarir tout-à-fait la source, dépend des Médecins. En effet, il ne consiste qu'à rendre le traitement de ces Maladies si aisé & tellement à la portée d'un chacun, que celui qui aura eu le malheur de les contracter, puisse sans différer & sans leur laisser prendre racine, les détruire radicalement.

C'est dans cette vue que je fais imprimer cet ouvrage. On verra que je n'ai rien négligé pour remplir parfaitement les espérances que pourra donner son titre. J'ai vu que malheureusement les Malades attaqués de symptômes Vénériens, laissoient invétérer leurs Maladies, ou parce qu'ils ne favoient d'abord à qui donner leur confiance, ou parce qu'étant sous la sévère discipline de supérieurs auxquels ils en veulent dérober la connoissance, ils se trouvent comme forcés d'avoir recours à ces vendeurs de *syrop mer-*

curiel, de tisannes végétales, de remèdes Antivénéériens, dans la composition desquels, soi-disant, il n'entre point de mercure; tous vrais bateleurs & crieurs de thériaque, qui cherchent à capter moins la bienveillance que l'argent du public, en promettant qu'avec leurs remèdes, il n'y a ni régime à observer, ni saignée à faire, ni purgatifs à prendre. Si ces Malades veulent suivre exactement les règles que je leur prescris, je ne crains point d'affurer qu'ils se guériront radicalement, & qu'ils pourront maintenant le faire sans aucun risque, puisque, sous l'apparence d'une légère incommodité, ils se feront les remèdes nécessaires, sans qu'on puisse même soupçonner la cause de leur maladie réelle. Cet ouvrage leur présente encore l'avantage de pouvoir se traiter dès que le plus léger symptôme de la Maladie se manifeste, ce qui la rendra moins opiniâtre, puisqu'il est

certain que la plupart des symptômes Vénériens ne sont rebelles, que par ce qu'on ne s'est pas opposé assez-tôt à leur cours, par des remedes convenables.

Il ne me reste donc plus qu'à détailler la maniere dont j'ai tâché de remplir mon objet. J'avois d'abord eu en idée de ne parler absolument que de la pratique, & de laisser ma théorie pour un autre ouvrage en faveur des gens de l'Art. Cependant, j'ai vu que c'étoit une chose impossible, & que je devois donner, du moins en gros, des notions théoriques, tant afin que le Malade, instruit de la cause de la Maladie & de l'opération des remedes, fût plus en état de se conduire lui-même, que parce que ce sont ces mêmes notions qui, dans différentes circonstances, doivent donner des raisons de préférence à certains traitemens sur les autres. Comme néanmoins, ce n'est point pour les Médecins que j'écris, j'ai pensé d'un

autre côté qu'il étoit inutile de m'affujettir à aucune méthode, quant à ma théorie, & qu'il suffisoit de la rapporter & de l'étendre dans les endroits où elle m'a semblé absolument nécessaire. Il n'en est pas de même de la pratique, si elle n'eût pas été claire & méthodique, il eût été impossible aux Malades de la saisir. Aussi, j'espère que de ce côté, on n'aura rien à me reprocher.

La Maladie dont j'ai à traiter étant universelle ou locale, attaquant toute la machine, ou seulement quelques-unes de ses parties; cela m'a fourni naturellement le moyen de diviser cet ouvrage en deux parties. Dans la première, je parle de la Vérole universelle, ou simplement de la Vérole: dans la seconde, je traite des symptômes que cette Maladie occasionne, lorsqu'elle se borne à certaines parties. Si, contre l'ordre accoutumé, j'ai parlé de la Vérole universelle avant de traiter de celle qui est locale,

ce n'est pas pour me distinguer des Auteurs qui ont écrit sur la même matiere. Je ne saurois bien rendre raison de ce qui m'a déterminé pour cet ordre. Il y a de certaines opinions qui portent naturellement à faire quelque action, quelque mouvement préférablement à un autre, sans qu'il soit possible d'en donner aucune explication. La distribution que j'ai faite de mon sujet, est de cette nature.

Dans ma premiere Partie, je donne une nouvelle théorie des Maladies Vénériennes, & j'explique d'une maniere aussi nouvelle, l'opération des remedes qui conviennent à ces Maladies. Quoiqu'il soit impossible de prouver physiquement cette théorie ou cette explication, néanmoins, pour peu qu'on veuille la suivre, & qu'on y réfléchisse avec attention, je me flatte qu'elle paroîtra plus vraisemblable qu'aucune autre. De plus, celle-ci a cela d'avantageux, qu'elle ne peut être

contredite par aucun fait, qu'on y peut rapporter, au contraire, toutes les observations qui ont rapport à la Maladie sur laquelle elle donne des notions, & qu'elle présente les moyens de ne plus se conduire en aveugle dans les différens traitemens de la Vérole, comme il semble qu'on a toujours fait jusqu'à présent, ce qui certainement a toujours été la cause du peu de succès qu'on a eu en différentes circonstances. J'aurois pu étendre cette théorie beaucoup plus que je ne l'ai fait, mais, comme je l'ai dit, il n'y a qu'un moment, j'aurois voulu pouvoir la supprimer tout-à-fait, & la réserver pour un temps où les matériaux que j'amasse pour en former un corps de doctrine, eussent été plus complets, & mis en bon ordre.

Ma théorie me conduit à donner des regles sûres & infailibles, selon lesquelles on pourra donner la préférence à une maniere de se trai-

ter plutôt qu'à toute autre. On fait que depuis l'origine du mal Vénérien jusqu'à ce jour, quoique dans le fond on ne se soit servi pour le détruire que de deux ou trois remèdes, on les a néanmoins si fort variés, soit par rapport à leurs combinaisons, soit par rapport à leur administration, qu'on ne fait presque plus auquel s'en tenir. Dans un pareil cahos comment se reconnoître, & comment distinguer le traitement qui convient en telles ou telles circonstances? Au moyen des regles que j'établis, je concilie les auteurs des frictions mercurielles, de la salivation, de l'extinction; les partisans du sublimé corrosif ou autres sels mercuriels; les débitans de tisannes sudorifiques, ou de remèdes tirés de la classe des végétaux. Ce n'étoit pas, je pense, une petite besogne; on verra si je l'ai remplie.

La même théorie que je donne des Maladies Vénériennes, me pré-

sente l'occasion d'expliquer tout à la fois la maniere dont opèrent les remedes qui les guérissent. Mes explications donnent même lieu de soupçonner qu'il pourroit encore y avoir d'autres moyens de guérir ces Maladies, que ceux qu'on a employés jusqu'à présent. C'est donc une nouvelle carriere, que j'offre aux observateurs qui saisiront bien mon systême & qui en tireront de justes conséquences. Par les mêmes raisons, les Malades bien instruits de la maniere d'agir des remedes, seront plus en état qu'on ne l'a jamais été, de parer facilement aux accidents qui, par fois, peuvent résulter de leur administration.

Un chapitre qui n'est pas moins essentiel pour le bien de l'humanité, & qui paroît avoir occupé plusieurs Médecins, est celui qui traite des préservatifs de la Vérole. Je pense, au moyen de ma théorie, avoir plus approché de la vérité, à cette occasion, que tout autre

qui m'ait précédé. Au reste, quant à cet article, j'avoue bonnement que je n'ai pas d'expériences assez certaines pour pouvoir constater ce que j'ai avancé à ce sujet en son endroit.

Ma seconde Partie est destinée à décrire tous les symptômes Vénériens locaux, & les remedes qui y conviennent. Comme ils sont toujours des préludes d'une Vérole générale, je n'ai rien négligé pour mettre le Malade en état d'y bien remédier, & les empêcher de dégénérer en vice habituel, sur-tout lorsqu'il est de son intérêt de s'y prendre de cette manière, & qu'il est possible de le faire. J'ai fait mention des cas, où faute des remedes nécessaires, le Malade peut être hors d'état de se traiter lui-même, & obligé d'avoir recours soit au Médecin, soit au Chirurgien. Alors, je n'ai fait qu'indiquer les opérations nécessaires dans ces circonstances, puisque s'il avoit fallu les détailler,

P R É F A C E. xvij

je n'aurois fait que contribuer à la grosseur de ce volume, & non à l'avantage du Malade. J'ai terminé cette seconde Partie par un *Appendix* qui traite du régime à observer pendant le cours des remèdes Anti-Vénériens, & dans lequel on trouve par ordre du numéro les médicamens auxquels je renvoie dans l'ouvrage pour éviter les répétitions, qui sans cela auroient été fréquentes. J'ai cru encore à propos d'y joindre les recettes de quelques médicamens dont je n'avois pas parlé dans le corps de l'ouvrage, & qui néanmoins peuvent quelquefois être employés avec succès.

Comme je ne prétends retirer aucun honneur, ni aucun mérite de cet ouvrage; mais que j'ai seulement eu en vue d'être utile à l'humanité; pour abréger mes peines j'ai pris tout uniment dans les meilleurs Auteurs qui ont écrit sur les Maladies Vénériennes, ce qui a

xviii P R É F A C E.

paru me convenir : mais quoique je n'en aie cité aucun , je ne reconnois pas moins ici les secours que j'en ai pu tirer. Si je me suis souvent écarté de leurs idées , c'est que j'ai cru avoir de bonnes raisons pour le faire , & qu'en fait de Maladie , l'expérience & l'observation sont les seuls guides qu'on doit toujours suivre.

Je finirai par faire remarquer que l'intérêt personnel n'entrant pour rien dans mon plan , on ne doit pas être surpris que j'aie caché mon nom : je n'ai pas cru devoir de même céler ma qualité , afin que les Malades pussent distinguer mon ouvrage de ceux qui traitent de la même matière , & dont cette Capitale ne cesse d'être inondée tous les jours.





L'ART
DE
SE TRAITER SOI-MEME
DANS LES
MALADIES VENERIENNES,
ET
De se guérir de leurs différens
symptômes.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

*De l'origine, de la nature & du siege
de la Vérole.*

IL y a peu des maladies qui n'aient
donné & qui ne puissent encore don-
ner journellement matiere à une mul-

titude d'hypothèses, dont les unes doivent détruire les autres, & qui bien ou mal conçues, ont rarement jetté ou jettent rarement quelque jour sur les moyens dont il faut se servir préalablement à tout autre, pour les traiter avec plus de succès. Entre plusieurs raisons qui empêchent que l'invention, souvent très-ingénieuse de ces hypothèses variées, ne puisse servir en quelque chose aux progrès de l'Art, on peut dire que la principale est qu'au lieu d'imaginer un système à l'aide des observations & de l'étayer de l'expérience, on commence ordinairement par se former des idées qu'elles soient, & qu'ensuite l'esprit ne s'occupe plus qu'à faire plier ou à détourner les observations selon son caprice & le système qu'il a embrassé. Les maladies vénériennes, quoique peut-être des plus communes, & par conséquent plus capables qu'aucune autre de fournir des observations multipliées, ne sont point encore à cet égard hors de la classe des autres maladies. Il est même étonnant qu'elles n'aient fait naître qu'un petit nombre de systèmes bien digérés, & que leur cure soit encore fondée presque sur le

dans les Maladies Vénériennes. 3

seul empyrisme. L'expérience seule a heureusement appris quels étoient les remèdes les plus efficaces & les plus propres à guérir la vérole : car s'il avoit fallu attendre que les systêmes eussent éclairé la pratique, il auroit été à craindre qu'il n'y eût eu que les révolutions des temps, qui eussent pu calmer ce fléau ; comme il est arrivé par rapport à la lepre, maladie fort commune autrefois, & maintenant très-rare, quoiqu'on n'ait connu ou employé contre elle aucun spécifique.

On a d'autant plus lieu d'être surpris du petit nombre de systêmes formés à l'occasion de la vérole, que cette maladie, dont on ne trouve aucune trace, du moins certaine & bien marquée dans l'antiquité, présente une infinité de points à discuter, & sur son origine, & sur le temps de son apparition en Europe, & sur sa nature, & sur le siège qu'elle peut occuper dans le corps animal qu'elle attaque, & sur la manière dont elle est guérie, & sur l'opération ou la manière d'agir des remèdes employés à son traitement, & sur les moyens de s'en préserver, &c. sans compter une foule de questions qui se présentent d'elles-mêmes,

La vérole
peut donner
lieu à une in-
finité de dis-
cussions in-
téressantes.

4 *L'Art de se traiter soi-même*
lorsqu'on veut réfléchir un peu sur cette matière. Nous ne nous proposons de parler dans cet ouvrage que de quelques uns de ces objets, & encore de ceux qui tiennent plus particulièrement au sujet.

Opinions
des Médecins
sur l'origine
de la
verole.

Il importe fort peu aux malades attaqués de la maladie dont nous traitons, de savoir l'époque de son apparition en Europe. C'est pourquoi nous ne nous étendrons pas sur les opinions que quelques Auteurs nous ont données à ce sujet : opinions d'ailleurs qui ne paroissent pas des plus vraisemblables, puisqu'elles ne semblent appuyées que sur des conjectures fort hasardées.

On a d'abord
cru que
c'étoit une
nouvelle
maladie
épidémique.

Les premiers Auteurs qui ont écrit sur les Maladies Vénériennes, ont été autant partagés sur leur origine en Europe, que sur leur nature. On a d'abord commencé par prétendre qu'on devoit les regarder comme une épidémie nouvelle, qui étant produite par de grandes révolutions qui venoient de précéder dans l'atmosphère, n'étoit qu'une dégénération des liqueurs dans le corps humain. Quelques uns en ont encore rejeté la cause, moins sur ces grandes révolutions, que sur

dans les Maladies Vénériennes. 5

des eaux empoisonnées, ou sur l'usage d'alimens vénéneux ou de mauvaise qualité. Or, quoi qu'il en fût, il n'est pas étonnant que d'après ces principes on ait pensé que ces maladies pouvoient se contracter comme toute maladie épidémique, ou naturellement par l'effet d'un mauvais régime, ou contagieusement par un contact médiat ou immédiat, & que ce ne soit que long-temps après que l'observation ait montré indubitablement qu'il falloit pour la gagner, des at-
touchemens immédiats.

D'autres Médecins, par la suite, ont soutenu que la vérole avoit existé de tout temps, qu'elle avoit été connue & décrite par les Anciens, Poëtes, Historiens & Médecins, & qu'il falloit la ranger dans la classe des maladies lépreuses, dartreuses, & désignées par les mêmes, sous le nom de feux. Cette opinion n'auroit pas, sans doute, été soutenue ou renouvelée si long-temps après l'apparition des maladies vénériennes, par des Médecins & Critiques modernes, s'ils avoient bien voulu faire attention que la quantité de traités qui furent composés sur

Ensuite on a soutenu qu'elle avoit existé de tout temps.

6 *L'Art de se traiter soi-même*

ces maladies, presque subitement dans leurs commencemens, étoit seule capable de prouver leur nouveauté; & que quoiqu'il fût bien vrai que dans les ouvrages des Anciens on trouvât en effet séparément la description de quelques-uns de leurs symptômes, ils n'en avoient néanmoins eu probablement aucune connoissance; puisque ce n'est pas tant quelques-uns de ces symptômes séparés qui constituent cette maladie, que leur réunion, comme on le verra dans la suite.

Puis,
qu'elle avoit
été endémi-
que dans
l'Améri-
que, & de-
là apportée
en Europe
en 1494.

Ce senti-
ment a en-
core été
combattu.

De notre siècle un Auteur célèbre a ramassé une foule de faits historiques pour prouver que cette maladie endémique (apparemment de tout temps) dans l'isle Espagnole, avoit été apportée de-là en Europe par les compagnons de Christophe Colomb, environ l'an 1494. Ce qui néanmoins doit rendre toute personne impartiale beaucoup plus réservée à embrasser cette dernière opinion qui paroît la plus vraisemblable, & qui est la plus accréditée, c'est que plus récemment un autre Médecin, non moins érudit quant à ce point, a trouvé un nombre de faits historiques aussi incontestables que les précédens, qui tendent à prou-
ver

ver que cette maladie est plus ancienne que les voyages de Christophe Colomb, & que loin d'avoir été apportée de l'Amérique par ses compagnons, elle pourroit, au contraire, y avoir été portée d'Europe par ces mêmes marins.

On voit par-là combien il est difficile d'affecir un jugement solide parmi tant de contestations. Au reste, s'il y a peu d'espérance de pouvoir jamais découvrir la véritable origine de cette maladie en Europe, il nous semble que c'est une très-petite perte. Il seroit beaucoup plus important de savoir au juste quelle est sa nature, ou la qualité du virus qui l'entretient.

Son origine paroît incertaine.

Ceux qui ont pensé que la vérole étoit de la nature des épidémiques, n'ont pas manqué d'en attribuer la cause à une dégénération des humeurs. Mais quand même ils auroient développé la manière dont se fait cette dégénération, ou dit si ces humeurs ainsi dégénérées acquièrent une qualité acide, alkaline, putride, &c. il seroit encore bien difficile de croire qu'elles pussent abandonner leur premier caractère à un tel point, de communiquer, même à celles d'un autre in-

On n'a guère mieux connu sa nature.

8 *L'Art de se traiter soi-même*

dividu par attouchement, la faculté de dégénérer précisément de la même manière, & de communiquer encore ainsi de suite à d'autres la même vertu; à moins que l'on ne conçoive qu'il ait existé dans les premières quelques particules vénériennes capables de se reproduire, de se multiplier enfin quelque virus. C'est ce qui a fait imaginer à plusieurs Médecins que la vérole avoit été primordialement causée pour avoir mangé quelques animaux vénéneux; & à d'autres, que cette maladie étoit vermineuse, c'est-à-dire, causée & entretenue par un amas de petits vers qui avoient une nombreuse & facile propagation, & qui étoient capables de picotter, d'enflammer & ronger les parties où ils vivoient.

Elle est
secondée par
un virus.

Toutes ces opinions diverses s'étant combattues les unes par les autres, ont été abandonnées pour faire place à celle qui est adoptée présentement par tous les Médecins. Elle consiste à croire que cette maladie est entretenue & propagée par un virus ou un venin qui gâte la masse des humeurs, & lui fait prendre son même caractère; de sorte qu'une fois

dans les Maladies Vénériennes.

gâtées ou impregnées de ce virus, elles peuvent contaminer celles d'un autre individu en se mêlant avec elles; à-peu-près de même qu'un morceau de levain fait lever une certaine quantité de pâte, dont peut-être la millieme partie est capable d'en faire lever d'autre, & ainsi à l'infini.

Il s'éleve ici naturellement une question à résoudre, savoir, quelle est la nature de ce virus ou venin? Il est certain que celui qui pourroit résoudre cette question d'une manière palpable & satisfaisante, jetteroit un grand jour sur la manière de traiter la maladie qu'il occasionne. Mais malheureusement ce venin est si subtil que ni la Physique, ni la Chymie, n'ont aucune prise sur lui. Pour approcher donc de cette solution, il faut avoir recours à l'analogie & aux raisonnemens, qui encore ne paroissent pouvoir mener que fort loin du but. En effet, c'est en vain que le célèbre Auteur qui a traité des maladies vénériennes, a voulu découvrir la nature de leur virus, par les effets qu'il produit : ses conséquences ne nous en semblent pas plus justes, ou plus à l'abri d'objections insolubles. Il pré-

I. Question.

Quel est ce virus?

On a jugé par les effets qu'il étoit

Phlogisti-
que,

corrosif,

Coagulant,

fixe,

tend que ce virus est phlogistique, parce qu'il produit des inflammations de différens genres : mais le dard que lance le porc-épic, l'aiguille de la raie des Antilles, sont-ils donc phlogistiques, parce qu'ils causent des inflammations si violentes que la mort s'enfuit ? Selon le même Ecrivain, le virus vénérien est corrosif, parce qu'il ronge & ulcere les parties qu'il a enflammées ; coagulant, parce qu'il produit des squirrhés, des tophus, des engorgemens dans les glandes ; enfin, il est fixe, parce qu'il ne se contracte que par un attouchement immédiat & continué pendant un certain espace de temps. Cependant, si l'on vouloit suivre cette maniere de procéder pour découvrir la nature de ce qui cause ou entretient diverses maladies, combien de fois ne feroit-on pas abusé ? on diroit, par exemple, que le froid est phlogistique & corrosif, parce que des parties gelées abscedent, & se terminent souvent en ulcères rongeurs & fœdés : on diroit que la torpille & l'anguille de Cayenne ont un virus coagulant, parce que ces animaux causent un engourdissement dans les membres de ceux qui les touchent :

enfin, parce qu'on combat le venin de la vipere avec l'alkali volatil, on diroit que ce venin est un acide fixe.

Ces petits détails, dans lesquels nous venons d'entrer, laissent donc à penser combien peu l'on est encore instruit sur la qualité ou la nature du virus vérolique, & combien il est conséquemment difficile d'expliquer d'une maniere claire & satisfaisante la plupart des symptômes de cette cruelle maladie, dans laquelle on observe journellement des détours si singuliers, & souvent une opiniâtreté si marquée.

Ce qui est encore bien incertain.

On fait que le premier fluide du corps humain est le sang, qui à mesure qu'il arrose ses différentes parties pour y porter la nourriture, est obligé de passer par différens couloirs ou filtres, pour s'y diviser en d'autres fluides secondaires, qui une fois séparés du premier, ont chacun leur nature différente. Les principaux de ces fluides auxquels on peut rappeler tous les autres, sont la sérosité, la lymphe & le fluide nerveux. Ce dernier est le plus subtil de tous, circule dans nos nerfs, paroît être le lien qui unit l'ame avec le corps, & est l'instrument de nos mouvemens & de nos sensations.

II. Question.

Quel est celui de nos fluides, qui est attaqué par le virus vérolique?

Il est naturel de demander ici quel est celui de tous ces fluides qui est attaqué par le virus vénérien?

Ce n'est pas
la masse du
sang en gé-
néral,

Il n'est pas vraisemblable que ce soit en général la masse du sang qui soit attaquée par le virus vérolique : premièrement, parce que si c'étoit ce fluide qui fût infecté en totalité, il seroit impossible de concevoir comment cette humeur pourroit être impregnée de ce virus pendant un temps considérable, quelques années de suite, sans qu'il se manifestât aucune lésion considérable dans les fonctions. Car c'est à tort que l'on répond que ce virus se loge pendant ce temps dans des recoins du corps, pour se développer avec fureur. Il n'y a point de parties, si peu considérables qu'on puisse les supposer, qui ne soient lavées à tout moment par une certaine quantité de sang ou de fluides qui s'en séparent, & qui rentrent de nouveau dans sa composition. L'illustre Auteur du traité des Maladies Vénériennes n'a pas mieux réussi à expliquer ce phénomène, en feignant un équilibre entre le sang & le virus vérolique. Le sang ne peut souffrir aucune partie hétérogène dans son sein, à plus forte raison n'en

souffrira-t-il pas pendant un temps considérable une virulente. Rien de plus homologue au sang, que le sang d'un autre individu de la même espèce; & cependant des expériences sur la transfusion, ont prouvé que même une très-petite quantité de sang, tirée d'un homme pour être injectée immédiatement dans les veines d'un autre, étoit mortelle pour ce dernier. Et après cela on dira que le sang peut contenir dans son sein, pendant plusieurs années de suite, des particules délétères, sans qu'il en résulte aucune lésion dans les fonctions! Secondement, si la masse du sang étoit attaquée en total dans la vérole, cette maladie seroit aiguë & non pas chronique, comme on le remarque dans les maladies inflammatoires, dans lesquelles la masse du sang est toute gâtée, ou bien comme il arrive dans la morsure de la vipère: maladies qui toutes sont vives & se terminent promptement.

Les mêmes raisons qui font croire que ce n'est pas la masse générale du sang qui est attaquée primordialement par le virus vérolique, donnent à penser que ce ne peut point être non plus la sérosité. Cette partie du sang une

Ni la séro-
sité,

fois atteinte de ces virus, produiroit sur le champ des symptômes fâcheux, & qui ne cesseroient que par l'extinction totale du même vice : ce qui se passe tout autrement dans les maladies vénériennes, qui donnent des treves assez longues, pour reparoitre ensuite avec autant & même quelquefois plus de fureur.

Ni même la
lymphe :

C'est encore à tort que plusieurs Médecins ont accusé la lymphe d'être le siege du virus vérolique. Si c'étoit cette humeur qui fût le repatoire d'un pareil vice, il en résulteroit les mêmes accidens que nous venons de détailler par rapport au sang & à la férosité. Mais, de plus, en ce cas, le virus vénérien mettroit de grands obstacles à la guérison des plaies accidentelles ; ce qui pourtant n'arrive point. Ce n'est pas cependant que nous embrassions en cela l'opinion d'un Auteur moderne, qui nie que le virus vérolique puisse jamais rendre une plaie accidentelle plus difficile à guérir. Nous croyons qu'à la vérité cela est vrai pour l'ordinaire, mais néanmoins nous avons vu aussi arriver le contraire, & principalement en deux

occasions qui ne nous laissent aucun doute sur cet article.

Il paroît donc que c'est dans ce fluide subtil, qui est le premier mobile de notre machine, qu'il faut aller chercher le siege du vice en question. C'est aussi l'opinion que nous embrassons avec d'autant plus de confiance, qu'en la suivant de près, on trouve les moyens de résoudre les problèmes les plus difficiles qui puissent être proposés sur les maladies vénériennes, de la manière la plus plausible, & relative d'un côté aux effets qu'elles produisent, & de l'autre aux phénomènes que présente le mercure employé dans leur traitement. Développons en peu de mots ce système.

Mais le fluide nerveux.

Premièrement, il est certain que la vérole, quelle que soit son origine, est fomentée & communiquée d'un individu à un autre, par le moyen d'un virus, ou de plusieurs miasmes délétères, auxquels on doit donner le nom de véroliques.

Raisons en faveur de cette opinion.

Secondement, les miasmes en général, dont il y a différentes espèces, comme d'hydrophobiques qui causent la rage, de varioliques qui produisent la petite vérole, de pestilentiels qui

16 *L'Art de se traiter soi-même*
engendrent les maladies épidémiques,
&c. les miasmes, dis-je, considérés en
général, sont des êtres d'une si grande
ténuité, qu'on les a toujours regardés
comme constituant ce qu'on peut ap-
peller les confins des êtres matériels,
ou comme formant la nuance qui sé-
pare la matière d'avec l'esprit; les
êtres physiques d'avec les êtres ab-
traits.

Troisièmement, le fluide nerveux
dont l'existence, quoique révoquée en
doute par plusieurs Médecins, est assez
constatée par ses effets, doit être regar-
dé comme une matière qui va de pair
par sa subtilité avec la matière de la
lumière, la matière ignée, le fluide
électrique, le fluide magnétique, l'es-
prit recteur des plantes, &c. tous flui-
des qui forment aussi la nuance que
l'on peut concevoir tenir le milieu en-
tre la matière & l'esprit.

Quatrièmement, de même que nous
ne voyons aucun des fluides sur les-
quels nous pouvons opérer, qui soit
absolument pur, mais qu'ils sont tou-
jours chargés de particules hétéroge-
nes, & que d'ailleurs une foule d'ob-
servations tend à nous prouver que
par-tout la Nature est toujours la mê-

me, on peut conjecturer, à bon droit, que le fluide nerveux, la matiere électrique, & les fluides de même genre, contiennent toujours suspendues dans leur sein des particules hétérogènes: particules, qu'il faut cependant bien se garder de croire toujours nuisibles au corps animé, lorsqu'elles se rencontrent dans le fluide nerveux. Par conséquent, il peut se faire dans ces fluides subtils, de même qu'il arrive dans de plus grossiers, des fermentations, des neutralisations, des précipitations, des coagulations, &c.

Cinquièmement, ces mouvemens intestins que l'on remarque dans des fluides quelconques, ne peuvent s'opérer qu'à l'aide de corpuscules à-peu-près de même subtilité, de même pesanteur, ou enfin qui, quoique de nature différente, ont néanmoins quelque rapport. Qu'on mêle de l'huile avec de l'eau, il ne se formera aucune combinaison; le mélange reposé, l'huile se séparera & se retrouvera à la surface. Il s'ensuit de-là, qu'il y a tout lieu de croire que des miasmes quelconques ne peuvent avoir aucune prise sur le sang. Ils sont d'une nature trop subtile pour pouvoir être atta-

qués par le sang ; & les parties de ce dernier sont trop grossières pour être entamées par des corps si légers. Le mouvement de circulation peut donc mêler les miasmes avec le sang ; comme par un mouvement continué & violent , on parvient à mêler de l'huile avec de l'eau , mais il ne peut résulter de ce mélange aucune combinaison qui puisse tirer à conséquence pour notre machine. Il n'en est pas de même quand les miasmes se trouvent dans le cas de pouvoir se mêler avec le fluide nerveux , qui est d'une subtilité pareille à la leur. C'est alors qu'il doit s'opérer des changemens dans ce dernier , & qu'il doit dégénérer , ou subir de nouvelles combinaisons ; plus ou moins dangereuses selon la nature du mélange & des miasmes qui y entrent.

Sixièmement , comme le fluide nerveux est le premier mobile de notre corps , les différentes mutations que les miasmes lui font subir , intéressent plus ou moins le reste de la machine , selon que ces miasmes le font plus ou moins dégénérer , ou lui donnent tel ou tel caractère. Ainsi s'il est attaqué par des miasmes putrides , tant par la

forte analogie qu'il a lui-même avec la masse des humeurs, dont il est tiré, que par le grand empire qu'il exerce sur le mouvement de circulation, sur la nutrition, sur les différentes sécrétions ou excrétions, tous actes auxquels il a la plus grande part, la masse des humeurs prendra un caractère de putridité qui se manifestera dans toute l'habitude du corps. S'il l'est par des miasmes hydrophobiques, les parties qui servent à la déglutition feront attaquées de spasmes, de contractions, de convulsions; la raison du malade sera troublée au point qu'il ne pourra avaler de liquides, &c. Enfin, s'il l'est par des miasmes véroliques, les humeurs prendront alors avec le temps ces caractères inflammatoires, &c. capables de produire les symptômes que l'on observe dans les maladies vénériennes. Il n'est pas nécessaire, comme on voit, que le virus vérolique soit lui-même phlogistique, corrosif, &c. pour produire ces accidens: il suffit qu'il attaque le fluide nerveux, de manière que son action n'étant plus la même sur les organes destinés à la chyification, à la circulation, aux sécrétions & excrétions, la masse des

humeurs dégénérée, s'enflamme, s'engorge, & ronge les vaisseaux qui les contiennent.

Solution de
quelques
problèmes.

Ce système sur le siège du virus vérolique, que nous étendrons davantage par la suite, selon que l'occasion s'en présentera, donne beaucoup mieux qu'aucun autre, la solution d'un infinité de problèmes qu'on peut proposer au sujet de la maladie qu'il fait éclore. Entre autres, on expliquera facilement pourquoi ce virus se communique plus promptement par la copulation, que par toute autre voie. La semence contenant une portion très-considérable de fluide nerveux ou d'esprits animaux, est conséquemment chargée dans la vérole de beaucoup de miasmes véroliques.

Par la même raison, cette maladie doit se communiquer facilement par la voie de tous les plaisirs vénériens, quels qu'ils soient : parce que dans ces actes il se fait toujours, de la part de ceux qui s'y livrent, des émissions considérables de fluide nerveux ; que ce fluide est si subtil qu'il pénètre librement d'un corps dans un autre par le contact immédiat ; & que de plus,

les parties consacrées à ces plaisirs ,
sont toutes nerveuses.

En suivant ce même raisonnement ,
on résoudra facilement les questions
suivantes :

Pourquoi les maladies vénériennes se
transmettent facilement des peres & des
meres aux enfans ?

Pourquoi la gonorrhée donne moins
fréquemment la vérole , qu'un chan-
cre ?

Pourquoi si on supprime trop tôt
l'écoulement d'une gonorrhée , ou que
l'on cicatrise trop promptement un
chancre , la vérole s'ensuit ?

Pourquoi ces douleurs ostéocopes
dans les endroits où s'insinuent les ten-
dons ?

Pourquoi ces douleurs sont plus vi-
ves la nuit ?

Pourquoi le virus vénérien peut
quelquefois rester pendant un certain
temps dans le corps , sans se manifest-
ter , &c. &c. &c.

Les effets du mercure sur le corps
humain , & sa spécificité dans les ma-
ladies vénériennes , ne nous fourniront
pas de moindres forces en faveur de
notre opinion. Car enfin , n'est-ce pas
vouloir s'abuser que de prétendre que

Secondes
raisons en
faveur de la
même opi-
nion , tirées
des effets du
mercure sur
le corps hu-
main,

ce minéral n'a de vertu dans le cas des maladies vénériennes, que parce que ses globules ronds & plus pesans que nos humeurs, en circulant avec elles, les brisent, les atténuent, les rendent plus fluides, rompent les pointes des acides qui y étoient en dissolution, dégagent par ce moyen les obstructions, &c? Y a-t-il une action plus douteuse que celle-là? Le fer, dont les parties ne sont point rondes comme celles du mercure; l'antimoine, dont les parties ne sont pas plus sphériques, en sont-ils moins propres à désobstruer? L'or qui est plus pesant que le mercure, est-il aussi propre que lui à combattre les accidens vénériens? Et de plus, a-t-on encore expliqué d'une manière un peu vraisemblable le mécanisme de la salivation que produit cette substance métallique? Non, certes: les hypothèses que l'on a faites pour développer la cause & le mécanisme de tous ces effets, sont non-seulement dénuées de preuves, car comment en avoir dans une affaire si délicate, mais encore sont fondées sur des conjectures évidemment fausses. Nous croyons nous mettre à l'abri de ce reproche, en posant

dans les Maladies Vénériennes. 23
pour fondement de notre hypothese,
les propositions suivantes.

Premièrement, on ne peut nier que le mercure ne soit d'une divisibilité infinie. Sa grande mobilité & la figure de ses parties, pourroient même faire conjecturer qu'il est d'une divisibilité beaucoup plus grande qu'aucun autre métal.

Qui, en la suivant, sont facilement expliqués,

Secondement, vu cette grande divisibilité du mercure, & par conséquent la grande ténuité de ses parties, il doit avoir beaucoup plus de rapport avec le fluide nerveux, que toute autre substance métallique : ce qui paroît encore mieux prouvé, parce que

Troisièmement, on remarque qu'il exerce naturellement quelque action sur ce même fluide, puisqu'on observe que les ouvriers qui le travaillent sont attaqués fréquemment de tremblemens, de paralysie, de convulsions, ou d'autres maladies nerveuses. Ces symptômes qui proviennent d'avoir travaillé le mercure, doivent bien être distingués de pareils accidens auxquels sont sujets les ouvriers qui travaillent sur le plomb, ou quelque'une de ses préparations. Ces dernières affections ne sont que sympathiques, pendant que les premières sont idiopathiques. Les

particules de plomb agissant sur les houpes nerveuses de l'estomac & des intestins, causent par sympathie des tremblemens, des paralyties, des convulsions; aussi dans ces cas on emploie avec succès les purgatifs drastiques, qui nettoyant l'estomac & les intestins, & les débarrassant de ces particules minérales, font bientôt cesser les symptômes sympathiques qu'elles occasionnoient. Il en est tout autrement des affections nerveuses causées par le mercure. On ne peut les guérir qu'en chassant hors du corps par les émonctoires communs, les particules mercurielles, qui vraisemblablement attaquent le fluide nerveux, ou en les attirant & les liant par le moyen de quelques préparations d'or, ou autrement.

Quatrièmement, tous les organes qui servent aux sécrétions & aux excréctions, ou autrement les glandes étant plus fournies de filets nerveux qu'aucune autre partie du corps, les effets de toutes les substances qui auront quelque rapport avec le fluide nerveux, se manifesteront plutôt sur tous ces organes, qu'ailleurs. Aussi le virus vérolique attaquant le fluide ner-

dans les Maladies Vénériennes. 25
veux, comme nous l'avons établi ci-dessus, ses effets doivent se manifester principalement sur les glandes: ce qui est confirmé par l'expérience. Et le mercure étant le destructeur du virus vérolique, ce que l'expérience démontre encore, il doit avoir des qualités toutes contraires. Ainsi, puisque quand le fluide nerveux est combiné avec des miasmes véroliques, les sécrétions languissent dans les glandes, & ces organes s'empâtent, s'obstruent; il est conséquent que si le même fluide se trouve combiné avec des particules ou miasmes mercuriels, les sécrétions soient augmentées dans les glandes, & les engorgemens débouchés.

Cinquièmement, les sécrétions ne s'opèrent dans les glandes qu'à cause des filets nerveux qui entrent dans leur composition; lorsque l'action de quelque médicament augmentera le système général des sécrétions, elles doivent néanmoins augmenter dans toutes les glandes, en raison de la quantité de nerfs qui s'y distribuent, ou du fluide nerveux qui y abonde. Il n'est donc pas surprenant, que si on introduit des miasmes mercuriels:

26 *L'Art de se traiter soi-même*
dans le corps, pour être mêlés avec le fluide nerveux, & que de cette union il en doive résulter une augmentation des sécrétions, comme nous venons de le voir, la sécrétion de la salive soit beaucoup plus forte qu'aucune autre; puisqu'il entre une bien plus grande quantité de filets nerveux dans la composition des organes qui la filtrent, que dans tout autre organe sécréteur.

Sixièmement, indépendamment du rapport que les particules subtiles du mercure peuvent avoir avec le fluide animal, nous ne nions pas que ses particules grossières n'aient les propriétés que tous les Auteurs leur ont assignées sur les fluides grossiers de notre corps. Ainsi, en circulant avec le sang, elles pourront le briser, l'atténuer & le rendre plus propre aux différentes sécrétions. De cette manière ses particules grossières concourront au même effet avec ses particules les plus subtiles: c'est même, à ce que nous croyons, ce qui arrive lorsque le malade auquel on administre le mercure, vient à saliver.

On nous permettra maintenant de

tirer , de ce que nous venons de dire ,
les corollaires qui suivent ,

De ces propositions il suit , que
les miasmes mercuriels ont plus de
rapport , pour parler chymiquement ,
avec le fluide animal , que les mias-
mes véroliques.

Corollai-
res à dédui-
re de ce qui
vient d'être
dit.

Que le fluide nerveux étant uni
avec les miasmes véroliques , les se-
crétions doivent être troublées dans le
corps humain ; ce qui doit produire
des stases , & toutes les maladies qui
s'ensuivent , comme inflammations ,
engorgemens , ulcères , caries , &c.

Que si le même fluide est uni avec
des miasmes mercuriels , les secrétions
feront au contraire augmentées , &
par conséquent tous les accidens sus-
dits détruits.

Que les secrétions doivent alors être
augmentées dans les glandes , à pro-
portion de la quantité de filets ner-
veux qui s'y distribuent , ou du flui-
de nerveux qui y abonde.

Que la salivation n'est point abso-
lument nécessaire pour la guérison ra-
dicale de la vérole , puisque ce n'est
qu'un accident dépendant uniquement
de la quantité de particules mercu-

28 *L'Art de se traiter soi même*
rielles, tant subtiles que grossieres,
qu'on introduit dans le corps.

Enfin ; que plus on emploiera les
parties les plus subtiles du mercure,
mieux on viendra à bout de guérir
les maladies vénériennes, & cela avec
autant de sûreté, plus de sécurité &
moins de gêne pour le malade.

Nous terminerons ce Chapitre par
les conclusions suivantes.

Conclu-
sion de ce
Chapitre.

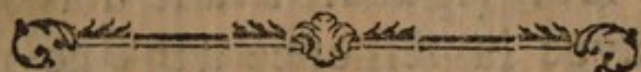
L'origine des maladies vénériennes
est très-incertaine; mais quant au temps
de leur apparition en Europe, il y a
apparence qu'il faut le placer vers la
fin du quinzieme siecle.

Ces maladies sont entretenues &
propagées par un virus, ou par des
miasmes que l'on peut appeller véro-
liques.

Ce virus ou ces miasmes sont trop
subtils pour qu'on puisse connoître leur
nature.

Enfin, le siege du virus vérolique,
paroît être dans le fluide nerveux.





CHAPITRE II.

Des différentes manieres dont on peut contracter la Vérole.

LA vérole se contracte de deux manieres, ou par voie de génération, ou par voie de contagion; c'est-à-dire, qu'elle est ou héréditaire ou acquise.

Selon ce que nous avons dit dans le Chapitre précédent, il est facile de concevoir que la semence contenant une quantité considérable d'esprits animaux, (ce qu'on ne peut disputer) elle doit être chargée aussi par cette même raison, dans ceux qui sont attaqués des maladies vénériennes, de beaucoup de miasmes véroliques. Aussi des observations certaines prouvent que des enfans peuvent naître avec des symptômes caractéristiques d'une vérole universelle, qu'ils ne doivent avoir contractée que par voie de génération. D'un autre côté, il peut très-bien se faire que ces miasmes perdent de leur activité pendant les neuf mois que l'enfant est dans le ventre de sa mere, ou même qu'ils aient déjà per-

La vérole
est héréditaire,

du de leur vigueur avant d'avoir été jettés avec la semence dans ce même moule, & qu'alors le fœtus n'apporte avec lui aucun symptôme d'une vérole universelle; mais en place de cette maladie, soit seulement doué d'une constitution mal-saine en général, ce qui le rend sujet dans son enfance au rachitis, aux obstructions des glandes, aux écrouelles, &c. & dans un âge plus avancé, à la distorsion des os, à la phthisie, & peut-être aux maladies nerveuses, qui ne sont si communes que depuis que les maladies vénériennes sont répandues si universellement, & qui, épargnant la génération des gens de campagne, exercent toute leur fureur sur les descendants des habitans des villes peuplées. Que de réflexions à faire sur ce sujet pour des personnes qui se proposent les liens du mariage! Si l'amour de la patrie ne prévaut pas assez dans leurs cœurs pour les inviter à ne lui donner que des sujets sains, que du moins l'amour qu'ils doivent à des rejettons qui perpétueront leur nom & leur image, les engage à ne leur faire aucun funeste présent en les mettant en ce monde. La vie est d'elle-même traversée d'assez

dans les Maladies Vénériennes. 31
d'assez de peines auxquelles le corps
& l'esprit font en proie , sans que des
parens y ajoutent de leur part quelque
nouvelle amertume.

La même maladie se contracte en-
core , avons-nous dit , par voie de
contagion. Pour la contracter de cette
manière , il faut que des miasmes vé-
roliques en activité puissent avoir une
libre entrée dans les nerfs de la per-
sonne saine , pour y attaquer le flui-
de qui circule dans ces vaisseaux. Or ,
pour que cela arrive , il faut que deux
choses concourent ensemble. Premié-
rement , il faut un contact immédiat ,
& même continué pendant quelques
instans ; & secondement , il faut que
la partie malade , que touche le corps
sain , soit enduite d'une certaine hu-
midité. Le concours de ces deux cir-
constances ne se trouve que dans l'acte
de copulation naturelle ou contre na-
ture , dans l'allaitement , dans les bai-
sers lascifs , & par accident , si quel-
que partie du corps dépouillée de l'é-
piderme est en contact immédiat avec
une partie attaquée de maladie véné-
rienne. La vérole ne se contracte donc
aussi que de ces quatre manières.

On bien ,
elle est ac-
quise ;

Premièrement , dans l'acte de co-

Ce qui
peut arri-
ver, par le
moyen de
la copula-
tion,

pulation, naturelle ou contre nature, il se fait un contact immédiat entre des parties vérolées, qui sont enduites naturellement d'une humeur muqueuse qui sert à les lubrifier, ou à cause de la maladie, qui laissent pleurer une liqueur très-impregnée de miasmes véroliques, & des parties saines toutes composées de houpes nerveuses, qui ne sont recouvertes que d'une peau très-mince ou d'un épiderme extrêmement délicat: de plus, ce contact est continué pendant un certain temps. Les miasmes véroliques passent donc de cette façon très-facilement du corps malade dans le corps sain.

Ou, par
l'allaitement,

Secondement, dans l'allaitement le tetton de la nourrice qui est tout de nerf, est exposé à l'impression continuée de la salive de l'enfant qui le suce, ou bien, la bouche de l'enfant toute nerveuse, est en contact immédiat avec le tetton de la nourrice, & est abreuvée du lait qu'il en tire. On voit que de cette manière l'enfant peut aisément infecter sa nourrice, ou réciproquement, que la nourrice peut facilement gâter l'enfant qu'elle allaite.

Troisièmement, les mêmes raisons

de contagion existent précisément dans le cas des baisers lascifs. Ils s'exercent sur des parties toutes composées de houpes nerveuses, & la salive y joue toujours un grand rôle. Ces sortes de plaisirs prouvent d'une manière indubitable la vérité de ce que nous avons avancé plus haut, qu'il faut que la partie malade qui touche le corps sain, soit enduite d'une certaine humidité, pour que la maladie puisse passer du corps malade dans le corps sain. Il n'y a pas d'exemple qu'on ait gagné la vérole pour avoir baisé, même sur la bouche, une personne infectée de cette maladie, pourvu que l'action de ce baiser se soit simplement passée sur les levres, qui, dans l'état ordinaire, & même passionné, sont absolument sèches. Cette humidité naturelle ou morbifique qui paroît requise pour la propagation de la vérole, sert apparemment de véhicule aux miasmes véroliques, à-peu-près de même qu'on a pensé que l'humeur qui se trouve ramassée dans les poches qui se trouvent derrière les dents de la vipère, sert de véhicule au venin de cet animal.

Ou, par
des baisers
lascifs,

Quatrièmement enfin, des observa-

On enfin ,
par autreat-
touchement.

tions constantes font voir que quand on expose à l'action du virus vérolique, sous les deux circonstances susdites, des houpes nerveuses dépouillées de l'épiderme qui naturellement doit les recouvrir, on contracte la vérole. Ainsi, si un Accoucheur ou une Sage-femme ont quelque légère égratignure à la main, & accouchent en cet état une femme gâtée, si un Chirurgien a quelque petite blessure au doigt, & touche pendant quelque temps avec cette partie un ulcère ou un chancre vénérien, ils peuvent contracter de cette manière la vérole, soit universelle, soit simplement locale.

Corollaires. De ce que nous venons de dire, il suit :

Que le risque que l'on peut courir de gagner la vérole, doit être estimé en raison composée de l'activité des miasmes véroliques, de l'abondance & de la qualité de l'humeur dont la partie gâtée est abreuvée, du temps que la partie saine a été exposée à l'action des miasmes, de la quantité des houpes nerveuses qui entrent dans la composition de la partie saine qui a été en contact avec la partie gâtée, & en-

fin de l'épaisseur de l'épiderme qui recouvre ces houpes nerveuses. Peut-être la passion plus ou moins vive avec laquelle le contact s'est fait, doit-elle entrer pour quelque chose dans ce calcul?

Que la maniere la plus facile & conséquemment la plus ordinaire de gagner cette maladie, est par l'acte de copulation naturelle ou contre nature, puis par l'allaitement, ensuite, par les baisers lascifs, enfin par le simple attouchement.

Que cette maladie se gagnant par un contact immédiat, la partie qui a exercé ce contact doit être d'abord attaquée de symptômes vénériens, avant que la vérole se répande dans toute l'habitude du corps : que conséquemment avant d'être attaqué d'une vérole universelle, il est nécessaire qu'on soit d'abord attaqué d'un symptôme vénérien local ; & que ce symptôme vénérien doit toujours se manifester aux endroits qui ont été exposés le plus à l'impression du virus vérolique.

Enfin, l'expérience semble prouver qu'on ne contracte jamais de maladies vénériennes, pour se servir des mêmes vêtemens d'un vérolé, pour boire après

36 *L'Art de se traiter soi-même*
lui dans le même vase, pour coucher
dans ses draps ou même avec lui, &c.
&c. &c.



CHAPITRE III.

*Des symptômes de la Vérole univer-
selle, ou répandue dans toute l'ha-
bitude du corps.*

SI nous écrivions pour l'instruction
des personnes qui se destinent à la pra-
tique de la Médecine, à l'exemple des
Auteurs qui dans cette vue ont traité
la même matiere que nous traitons
maintenant, nous nous croirions tenus
d'entrer dans un détail même minu-
tieux de tous les symptômes qui peu-
vent avoir rapport à la vérole : nous
serions encore obligés d'en expliquer
la théorie, & de développer les rap-
ports que ces symptômes peuvent avoir
avec leur cause : mais notre but, com-
me nous l'avons annoncé, n'étant que
de donner aux vérolés la facilité de se
traiter eux-mêmes, il ne semble pas
que nous puissions leur être plus utiles
en prenant ce parti ; peut-être même

au contraire ne ferions-nous par-là que mettre leur esprit à la gêne en leur présentant des explications que la plupart d'entre eux ne pourroient entendre, parce qu'ils ignoreroient les principes sur lesquels elles seroient fondées. Il paroît donc que pour remplir nos vues, il suffit de dire que les symptômes de la vérole peuvent être divisés en propres & en communs.

Les symptômes propres à cette maladie ou qui la caractérisent d'une manière à ne pas s'y tromper, & que par cette raison on nomme univoque, sont, 1^o. la réunion de plusieurs symptômes vénériens locaux: 2^o. la renovation des symptômes vénériens locaux, un temps considérable après en avoir été guéri, sans s'être exposé depuis à une nouvelle infection: 3^o. la malignité des symptômes vénériens locaux.

Les symptômes de la vérole, sont propres,

Les symptômes communs de la vérole, ou symptômes équivoques de cette maladie, sont en général tous les symptômes propres & communs à toutes les maladies quelconques. En effet, si d'une part l'expérience prouve qu'il n'y a pas de symptômes propres à quelque maladie que ce soit, ou pour parler plus familièrement, qu'il

Ou communs.

n'y a pas de maladie dont la vérole ne puisse emprunter le masque, & à l'abri de laquelle elle ne puisse faire d'autant plus de mal qu'on se méfie moins de sa présence; d'un autre côté, la théorie que nous avons établie, & même toute autre théorie donnée jusqu'à ce jour, fait facilement concevoir que le virus vénérien occasionnant une dégénération générale dans toute la masse des humeurs, il n'y a pas de maladie qui ne puisse en fourdir, ou de fonction qui ne puisse, en être lésée, sinon dans les commencemens, du moins par la suite.

Nous pourrions terminer ici ce Chapitre, & nous aurions dit en peu de mots, mais avec toute la justesse possible, quels sont les symptômes de la vérole universelle : cependant nous pensons qu'il ne sera pas inutile d'entrer sur ce sujet dans un détail un peu plus circonstancié.

Symptômes
de la vérole
propres, ou
univoques.

Premièrement donc nous comptons pour symptôme univoque de la vérole, la réunion de plusieurs symptômes vénériens locaux. Ainsi une gonorrhée jointe à un bubon, un chancre accompagné d'un poulain, une chaude-pisse & des pustules, des fics, des rhagades &

dans les Maladies Vénériennes. 39
des pustules, &c. sont des symptômes
qui caractérisent une vérole universelle.
On sent bien que plus il y aura de
ces symptômes vénériens locaux qui
paroîtront à la fois, ou qui se trouve-
ront réunis dans le même individu,
plus l'existence de la vérole sera cer-
taine.

Secondement, si étant, ou pour
mieux dire paroissant guéri d'un sym-
ptôme vénérien local, par la suite ce
même symptôme vient à reparoître,
une ou deux ou trois années après,
sans que le malade se soit exposé à une
nouvelle infection dans le temps qu'il
reparoît; ce symptôme dénote d'une
manière à ne pas s'y tromper qu'on est
attaqué d'une vérole universelle. Il
n'est pas qu'on ne sçache que de cette
manière de gonorrhées recommencent
à couler plusieurs années après qu'elles
avoient paru guéries; des ulcères vé-
nériens cicatrisés se rouvrent, des tu-
meurs vénériennes qui avoient été dis-
sipées reparoissent, &c. ce qui prouve
la présence du virus vénérien dans le
corps.

Enfin, si un symptôme vénérien lo-
cal est d'une malignité assez grande
pour résister non-seulement aux reme-

des employés à propos, mais encore pour augmenter en force & en violence, malgré les remèdes; il y a tout lieu de croire que le virus vénérien a déjà fait impression sur toute la masse des humeurs. Il faut bien se donner de garde ici de confondre l'opiniâtreté d'un symptôme vénérien local, avec sa malignité. Il arrive souvent que ces symptômes sont très-opiniâtres, ou que leur cours est très-long, sans que pour cela ils soient malins, & par conséquent sans qu'ils dénotent certainement l'existence d'une vérole universelle.

Ces trois symptômes sont propres à la vérole universelle; & lorsque l'un d'eux se manifeste, il n'y a aucun lieu de prendre le change. Il n'en est pas de même des symptômes que nous avons appelés communs; parce qu'en effet ils ne sont pas si particuliers à la vérole, qu'il ne puissent aussi se manifester dans d'autres maladies. Pour la plus grande clarté, on peut faire deux ordres de ceux-ci; le premier comprend les symptômes qui sont les plus ordinaires, & qui arrivent le plus fréquemment dans la vérole: le second, ceux qui arrivent beaucoup plus rarement

dans cette maladie, & qui ne se manifestent que lorsqu'elle a pris les racines les plus profondes, qu'elle est extrêmement invétérée, ou que par une ou plusieurs administrations peu régulières de différens remèdes, elle a pour ainsi dire changé de caractère. Ce dernier point est essentiel à remarquer; car les remèdes que l'on emploie pour traiter cette maladie, étant la plupart du temps très-violens, s'ils sont mal administrés, non-seulement ils ne guérissent point la maladie contre laquelle ils étoient employés; mais encore ils causent par eux-mêmes des accidens qui se compliquent ou se combinent diversément avec les effets que produit sur les humeurs le virus vénérien, & alors il en résulte des symptômes tout-à-fait singuliers, & qui masquent la vérole qui peut-être déjà se masquoit sous l'apparence de quelque autre maladie.

Les symptômes équivoques du premier ordre sont d'abord tous les symptômes vénériens locaux, comme la gonorrhée, les chancres, les poireaux, &c. ensuite les taches vénériennes, les pustules, qui dans cette maladie se manifestent le plus souvent au front,

Symptômes
de la vérole
communs,
ou équivo-
ques.

I. Ordre.

autour des tempes & aux parties de la génération; les dartres; les ulcères; ceux qui viennent à la gorge & qui rongent la luvette, le palais & les os du nez; les douleurs fréquentes & lancinantes dans les membres qui se font sentir dans les endroits où s'attachent les tendons des gros muscles, & sont plus violentes la nuit, lorsque le malade est dans son lit, que le jour; les douleurs dans les articulations, qui ressemblent assez à celles de la goutte; les obstructions dans les glandes, & conséquemment des tumeurs dans les parties du corps où il y en a une plus grande quantité; des ophtalmies ou inflammations des yeux, qui reviennent fréquemment & ne cedent que difficilement aux remèdes ordinaires. On doit bien comprendre que chacun de ces symptômes est équivoque de la vérole universelle, lorsqu'il existe seul dans un individu: car la réunion de plusieurs de ces symptômes, comme nous l'avons dit ci-dessus, est un symptôme univoque de cette maladie répandue dans toute l'habitude du corps.

II. Ordre.

Les symptômes de la vérole universelle équivoques du second ordre, sont toutes les autres affections dont le corps

peut être attaqué, lorsque ces affections ne cedent point, ou cedent plus difficilement qu'on ne feroit en droit de l'attendre, aux remedes qu'on emploie ordinairement pour les combattre. On comprend aisément, sans que nous le disions, que ces symptômes équivoques du second ordre désignent plus ou moins la présence réelle de la vérole universelle, selon qu'ils ont été précédés par des symptômes vénériens locaux, ou non : ou bien, selon que les symptômes vénériens locaux qui ont précédé, ont été plus ou moins considérables. On peut même dire, que ces symptômes du second ordre ne deviennent des symptômes équivoques de la vérole universelle, qu'autant qu'on aura été précédemment attaqué de symptômes vénériens locaux, ou qu'on aura quelque lieu de douter de la pureté du sang d'où on est issu ; c'est ce que nous allons développer.





CHAPITRE IV.

Diagnosticque de la Vérole universelle, ou Regles selon lesquelles on peut juger qu'on est attaqué de la Vérole universelle, ou non.

Circonstance singulière qui accompagne la vérole.

ON a toujours observé que la maladie dont nous traitons, est accompagnée d'une circonstance singulière, & qu'on ne retrouve que très-rarement dans le cours des autres maladies. Une personne attaquée du poulmon, se déguise toujours à elle-même le danger qu'elle peut courir : à quelque extrémité qu'elle soit, l'espérance d'en guérir ne la quitte point. C'est à-peu-près la même chose dans les autres maladies. Mais dans la vérole, il en est tout autrement. A-t-on eu dans sa vie quelque symptôme vénérien local, qu'il ait été léger, ou qu'il ait été bien guéri, ou non, on est dans la crainte le reste de ses jours. Le plus léger accident qu'il survienne dans la suite, semble toujours provenir de la même cause : bref, rarement est-on bien tranquille

sur son état. Joignez à cela, que ces craintes se trouvent augmentées par les Charlatants que l'on peut consulter; quelquefois même par les Médecins, qui, voyant des symptômes singuliers, longs & rebelles aux remèdes, après avoir fait faire à leur malade une confession sincère, ne manquent guère de rejeter sur quelque reste du virus vérolique caché, la cause des accidens pour lesquels on les consulte, tandis qu'ils peuvent avoir une toute autre origine. Il est donc nécessaire d'établir un diagnostique sûr, ou des regles certaines, selon lesquelles un malade, attaqué d'une maladie quelconque, puisse juger si cette maladie est vénérienne ou non, si elle est entretenue par un vice vérolique répandu dans toute l'habitude du corps, ou si elle tient à une autre cause tout-à-fait différente.

Le diagnostique d'une maladie quelconque, c'est-à-dire l'existence certaine de cette maladie, s'établit au moyen des signes, qui sont de deux espèces: les Médecins nomment ceux de la première, signes démonstratifs, & ceux de la seconde, signes commémoratifs.

Le diagnostique s'établit au moyen des signes.

Signes démonstratifs de la vérole.

Les signes démonstratifs d'une maladie, sont les symptômes qui la denotent & par lesquels elle se manifeste. Les signes démonstratifs de la vérole sont donc tous les symptômes que nous avons détaillés dans le Chapitre précédent, & qui caractérisent cette maladie, soit certainement comme les univoques, soit plus ou moins incertainement comme les équivoques du second & du premier ordre. Ces signes, n'étant donc autres que ces symptômes; comme eux ils sont univoques & équivoques du premier & du second ordre.

Signes commémoratifs de la vérole.

Les signes commémoratifs sont toutes les circonstances qui rappellent l'état dans lequel le corps s'est trouvé, plus ou moins long-temps avant la maladie dont ils peuvent donner quelques notions. Il est à remarquer que ces signes ne se bornent même pas au malade seul, mais s'étendent jusqu'à ceux dont il tient le jour; ceux à qui il l'a donné, les femmes avec lesquelles il a vécu, &c.

On sent bien que si la vérole ne se manifestoit que sous des signes ou par des symptômes univoques, on pourroit aisément pour la reconnoître

se passer des signes commémoratifs : mais comme le plus souvent il arrive qu'elle se montre par des symptômes équivoques du premier & du second ordre, alors son existence n'est que plus ou moins probable ; & dans une si grande incertitude, on ne peut se flatter de saisir la vérité, qu'en entassant, pour ainsi dire, probabilités sur probabilités ; ce qui se fait en joignant les signes commémoratifs aux démonstratifs.

Il est d'autant plus essentiel d'approcher du vrai dans la maladie en question, que si un malade ne prête pas toutes les attentions possibles pour la découvrir, ou il risque de prendre sans nécessité des remèdes antivénériens qui alors peuvent toujours affoiblir un peu sa santé, s'ils ne produisent pas des symptômes plus fâcheux ; ou d'un autre côté, s'il ferme les yeux sur son état, il peut laisser passer le temps qui est le plus convenable au traitement, & donner par-là le moyen à la maladie de jeter dans son corps de si profondes racines, qu'il sera dans la suite très-difficile de la combattre.

Les circonstances passées qui peu-

48 *L'Art de se traiter soi-même*

vent jetter du jour dans la matiere présente, regardent,

I. Les pere & mere du malade :

II. Le malade lui-même :

III. Les personnes avec lesquelles le malade peut avoir eu des liaisons charnelles :

IV. Les enfans du malade, s'il en a, ou s'il en a eu.

Les uns ou les autres, peuvent avoir eu ou avoir encore des symptômes univoques ou équivoques de la vérole.

Regles
selon les-
quelles on
pourra ju-
ger si on est
attaqué de
la vérole,
ou non,

Maintenant de la combinaison des signes démonstratifs univoques ou équivoques du premier & du second ordre, avec les signes commémoratifs, on tire les regles suivantes, selon lesquelles un malade qui doute de son état, doit se déterminer à subir un traitement antivénérien général, ou non.

I. Regle. Un malade attaqué de symptômes univoques, ne doit point espérer de cure radicale, sinon par quelque un des traitemens généraux que nous proposerons ci-après.

II. Regle. Un malade attaqué de symptômes équivoques du premier ordre, né de parens qui auront été atteints de symptômes univoques, ou

de symptômes équivoques graves du premier ordre, ou même qui se feront notoirement mis dans le cas de contracter la vérole, ne doit point balancer, s'il veut guérir radicalement, à subir un traitement général antivérolique.

Remarque. On a vu dans le premier Chapitre que cette maladie se propage très-facilement par voie de génération, & passe ainsi des peres ou meres aux enfans, soit sous sa forme ordinaire, soit dégénérée & sous la forme de maladie des glandes, des os, &c. Les symptômes les plus communs sous lesquels elle se montre, lorsqu'elle n'est pas dégénérée, sont les maladies de la peau, comme pustules, taches, dartres & ulceres. Lorsqu'elle est dégénérée, elle produit alors ordinairement dans l'enfance le *rachitis* ou des nœuds & distorsions dans les os; dans un âge plus avancé, des engorgemens dans les glandes, & dans l'adolescence des tubercules & des ulceres dans le poumon. Nous avons ajouté, quand bien même les parens n'auroient fait que se mettre dans le cas de contracter la vérole, parce qu'il arrive fréquemment, comme on le verra dans la seconde

Partie , qu'on n'attrappe pour tout symptôme primordial de la vérole , qu'une chaudepisse avortée , qu'on prend pour un simple échauffement , & qui parce qu'elle est destituée d'écoulement , en est plus sujette à produire une vérole universelle.

III. Regle. Un malade attaqué de symptômes équivoques du premier ordre , après avoir été précédemment attaqué & même guéri en apparence , de symptômes univoques , ou de symptômes équivoques du premier ordre , ou même après s'être mis long-temps auparavant dans le cas de contracter la vérole , doit pour guérir radicalement , employer un traitement général antivérolique.

Remarque. Cette regle est fondée sur les mêmes principes que la précédente. 1^o. Il arrive souvent que le traitement général , soit par la faute de celui qui l'administre , soit par la négligence de celui à qui il est administré , ou même aussi par défaut de vertu de la part du remède employé ; il arrive , dis-je , que le traitement général ne guérit pas radicalement la maladie , mais la pallie seulement , ou pour me servir du terme commun ,

blanchit le malade. 2^o. Il arrive aussi que les traitemens particuliers, par les mêmes causes que ci-dessus, employés pour les symptômes vénériens locaux, les guérissent pour un temps, mais ne détruisent pas tout-à-fait le virus, qui, agissant peu-à-peu, renouvelle la scène dans la suite. On fait bien que dans ces deux premiers cas il faut subir un traitement général pour combattre le virus avec avantage. Quant au troisieme point, qui est de s'être mis quelquefois dans le cas de contracter la vérole, il suffit seul pour déterminer le malade à se traiter généralement, s'il est attaqué par la suite de symptômes équivoques ; même légers, pourvu qu'ils soient du premier ordre.

IV Regle. Un malade attaqué de symptômes légers du premier ordre, ou même de symptômes équivoques du second ordre, s'il communique, par la copulation, des symptômes univoques ou équivoques du premier ordre à une personne dont l'état étoit sain auparavant cette liaison, doit subir un traitement général antivérolique.

Remarque. Il est bien à observer que de ce que les symptômes univoques

ou équivoques du premier ordre dans une personne auparavant saine, indiquent l'existence du virus vérolique chez le malade avec lequel elle a habitée; il ne s'ensuit pas que l'absence de ces mêmes symptômes dans la même personne prouve l'absence du virus vérolique chez le malade: parce que l'expérience prouve qu'il est des circonstances heureuses, sous lesquelles on peut avoir commerce avec une personne gâtée, & même un commerce continué pendant un certain temps, sans rien gagner.

V Règle. Un malade attaqué de symptômes équivoques du premier ou du second ordre, si ses enfans se trouvent attaqués de symptômes univoques ou équivoques du premier ordre, doit prendre une suite de remèdes antivéroliques.

Remarque. De même que nous avons vu plus haut que l'état des parens sert à indiquer la véritable maladie des enfans; de même aussi souvent il arrive que l'état des enfans décele la nature de la maladie des pere & mere.

VI Règle. Un malade attaqué de symptômes équivoques du second ordre, s'il reçoit du soulagement des

traitemens antivénériens particuliers, & que d'ailleurs il ait lieu de douter de la pureté du sang dont il est issu, ou de l'état des personnes avec lesquelles il a eu des liaisons charnelles, peut subir un traitement antivérolique général.

Remarque. Pour se décider en ces circonstances en faveur d'un traitement général antivérolique, il faut cependant avoir de fortes présomptions que les symptômes en question sont produits ou entretenus par un levain vérolique. Ces présomptions, pour avoir quelque valeur, doivent être fondées sur la force ou la durée des symptômes, leur régularité, & d'un autre côté sur les effets sensibles des remèdes antivénériens en ce cas. Car on doit savoir que le mercure, comme substance métallique, peut produire de grands effets même dans de certaines maladies qui sont d'une nature toute différente de la vérole. Les effets du mercure dans de certaines maladies singulières, ne peuvent donc indiquer la présence du virus vérolique, qu'autant que d'autre part on aura de fortes raisons de croire qu'on n'est pas tout-à-fait intact de ce côté.

VII Regle. Hors les circonstances dont nous venons de parler, l'existence du virus vérolique dans les humeurs du corps n'étant pas bien certaine, il n'est pas prudent de risquer un traitement général antivérolique; traitement qui n'est jamais exempt de quelques dangers, sur-tout chez les personnes d'une constitution délicate. Il est cependant à remarquer, que si l'on est dans le dessein de se marier, pour peu que l'on ait des doutes fondés sur son état, on fera bien de subir un traitement général antivérolique; ne feroit-ce que pour se mettre à l'abri par la suite des regrets, qui malheureusement sans ces précautions ne sont que trop fréquens.



CHAPITRE V.

Prognostique de la Vérole universelle.

La vérole est une des maladies les plus dangereuses.

IL est bien étonnant, sans doute, que dans le Public, & sur-tout parmi les jeunes-gens, on se fasse communément un jeu d'une maladie aussi grave que la vérole : mais il est encore bien plus

plus singulier que des gens de l'Art aient suivi cette façon de penser, & aient prononcé que la vérole n'est point une maladie dangereuse. Il s'en faut de beaucoup que nous adoptions ce sentiment. Nous croyons que la vérole est une des maladies les plus dangereuses dont on puisse être attaqué; nous fondons cette opinion sur ce que,

I. Cette maladie attaque le corps humain dans son principe, en en viciant le premier fluide; & pour peu qu'elle s'y enracine, elle en gâte tous les fluides, & même ensuite les solides.

II. Les seuls remèdes qu'on puisse employer pour la traiter, demandent beaucoup de prudence & de soins pour être administrés, sans quoi ils sont capables de produire eux-mêmes d'autres symptômes qui leur sont propres, & qui sont aussi funestes que ceux pour la cure desquels on les met en usage.

III. Il arrive très-fréquemment que la maladie paroît guérie, pendant qu'elle n'est qu'assoupie ou seulement dégénérée: alors dans le premier cas, elle se réveille au bout d'un certain temps avec plus de force & de furie

56 *L'Art de se traiter soi-même*
que jamais ; ou bien , dans le second
cas , comme elle a laissé dans le corps
de fortes empreintes de sa présence ;
ces empreintes passent aux descendans
& y gravent en traits , souvent ineffa-
çables , le malheur de ceux dont ils
sont issus.

Il faut cependant avouer qu'elle est
plus ou moins dangereuse selon les dif-
férentes circonstances qui l'accompa-
gnent.

Le danger
qui accom-
pagne cette
maladie, va-
rie néan-
moins selon
diverses cir-
constances.

Elle est conséquemment moins dan-
gereuse chez les jeunes gens que chez
les vieillards ; parce que les premiers
étant beaucoup plus robustes , la ma-
ladie se déclare chez eux avec moins
de fureur , & que d'ailleurs il est beau-
coup plus facile d'administrer aux pre-
miers les remèdes propres à cette mala-
die , & dont nous avons dit que l'action
étoit toujours violente.

Quoiqu'elle paroisse sévir beaucoup
moins chez les femmes que chez les
hommes , néanmoins comme elles sont
d'une constitution en général beau-
coup plus délicate , elle est aussi beau-
coup plus dangereuse pour elles : & si
d'un côté l'expérience paroît prouver
qu'elles supportent plus long-temps
l'impression du virus vérolique , sans

qu'il se manifeste par des symptômes fâcheux; de l'autre, la même expérience prouve que dès que cette maladie commence à se développer chez elles, elle le fait avec beaucoup plus de violence, & se montre sous des symptômes plus effrayans & plus rebelles. Ajoutez à cela qu'à cause des regles, de la grossesse, &c. elles se trouvent dans des circonstances beaucoup plus défavorables pour le traitement, qui, chez elles, est toujours long & difficile.

La constitution naturelle du malade qui est attaqué de la vérole, en augmente encore, ou en diminue les dangers, selon qu'il est plus ou moins robuste, & selon que le malade est sujet ou non à quelque maladie plus ou moins grave. En général, la vérole est très-dangereuse lorsque dans un sujet elle se trouve compliquée avec une tendance naturelle à la phtysie, avec le scorbut, l'hypochondriacisme, &c.

Elle est plus ou moins dangereuse selon le degré d'utilité des parties qu'elle attaque: aussi elle est funeste lorsqu'elle déploie sa fureur sur des parties essentielles à la vie, comme le cerveau, les poumons, le foie, la ma-

58 *L'Art de se traiter soi-même*

trice, les prostates, les vésicules féminales, les testicules, les mammelles, la moëlle des os, &c.

Le climat sous lequel vit le malade influe beaucoup sur les dangers de cette maladie : il est de fait que dans les pays chauds, on vit très-aisément avec elle, pendant qu'elle est très-dangereuse dans les pays froids.

Enfin, pour ne pas être plus long, elle est plus ou moins dangereuse & difficile à guérir, selon qu'elle est récente ou invétérée. Celles qui ont résisté à plusieurs traitemens bien ou mal administrés, sont ordinairement funestes, & on doit communément estimer leur danger en raison de la quantité de fois qu'elles ont été blanchies.

On doit
distinguer
trois degrés
de vérole.

Par ce qui vient d'être dit, il est aisé de voir qu'on peut distinguer trois degrés dans la vérole : le premier, lorsque cette maladie est récente, & qu'elle n'a pas encore gâté les liqueurs grossières du corps humain : le second, lorsqu'elle est un peu plus ancienne, & qu'ayant déjà contaminé les liqueurs grossières du corps, les parties molles commencent à souffrir ; enfin le troisième, lorsqu'elle est extrêmement invétérée, &

dans les Maladies Vénériennes. 59
qu'elle a attaqué non-seulement les parties molles, mais même les solides, & sur-tout les organes qui sont essentiels à la vie. La vérole dans son premier degré est aisée à guérir; dans son second, elle est un peu plus rebelle; mais à son troisiéme, on peut dire qu'elle est presqu'incurable.



CHAPITRE VI.

Traitement de la Vérole universelle.

NOus avons distingué deux especes de vérole; l'une, qui étoit répandue dans toute l'habitude du corps, & que nous avons appelée universelle; l'autre, qui se borne à quelques parties, & que nous avons nommée locale: on peut de même distinguer deux especes de traitemens dans cette maladie, l'un général & qui convient à la vérole universelle; l'autre particulier, & qui n'est bon que lorsque la vérole est locale. C'est du premier de ces traitemens qu'il s'agit dans cet endroit.

La vérole universelle peut se guérir par des remedes mercuriels, ou par

La vérole
peut se gué-
rir de deux
manieres,
par des re-
medes mer-
curiels, ou
par des re-
medes tirés
de la classe
des végé-
taux.

des remedes tirés des végétaux. Pour observer un plus grand ordre, nous diviserons ce Chapitre en deux Articles: dans le premier, nous parlerons des différentes manieres de se traiter par les remedes mercuriels; & dans le second, de la maniere de se traiter par les remedes tirés de la classe des végétaux.

ARTICLE I.

Traitement de la Vérole universelle par le mercure.

On peut
employer le
mercure à la
guérison de
la vérole,
extérieure-
ment ou in-
térieure-
ment.

Emploi du
mercure à
l'extérieur.

LE mercure pour la guérison des maladies vénériennes peut être employé ou extérieurement, ou intérieurement.

Pour employer le mercure extérieurement, on le mêle, comme nous le dirons ci-après, avec quelque corps gras, & on fait de cette maniere une pommade dont on se frotte différentes parties du corps. La peau, qui recouvre ces parties, étant percée d'une infinité de petits trous qu'on appelle pores, les petits corpuscules divisés dans la pommade, entrent par ces pores dans le corps, & peuvent se mêler de cette façon avec les humeurs.

dans les Maladies Vénériennes. 61

Les atômes mercuriels une fois mêlés avec les humeurs & circulant librement avec elles, doivent agir dans le corps de deux manieres, selon ce que nous avons fait entendre dans le Chapitre premier : les parties subtiles du mercure agiront sur le fluide nerveux ou sur les nerfs, & détruiront par un principe qui nous est inconnu, les miasmes véroliques, pendant que ses parties plus grossieres, agiront mécaniquement sur toutes les humeurs du corps qu'elles briseront, atténueront & rendront plus fluides. Si par des frictions répétées, ou en augmentant la dose de la pommade, ou du mercure qui entre dans sa composition, on fait entrer dans le corps une grande quantité d'atômes mercuriels, alors l'action du mercure sur le fluide nerveux ou les nerfs, & sur les humeurs grossieres de notre corps, sera augmentée; & c'est alors que, comme nous l'avons dit plus haut, les secrétions seront augmentées dans les glandes, & que paroîtra ce symptôme qu'on nomme salivation. Comme cette sécrétion plus abondante de la salive n'est que la suite de l'agacement général de tout le système nerveux, si dans cet état on irrite un

62 *L'Art de se traiter soi-même*
peu plus fortement d'autres glandes, comme par exemple, les glandes intestinales, ce sera dans ces dernières, comme étant les plus irritées, que se fera la sécrétion, suite de l'agacement général, & la salivation sera réprimée & cessera même tout-à-fait si on répète l'irritation sur les glandes intestinales au moyen de quelques purgatifs répétés. De-là sont venues deux méthodes de traiter la vérole avec des frictions mercurielles, la première par salivation, & la seconde par extinction.

Emploi
du mercure
à l'intérieur.

Le mercure ayant passé pendant longtemps pour un des plus grands poisons, il n'est pas surprenant que ce ne soit que tard qu'on se soit hasardé à en prendre intérieurement différentes préparations. Mais enfin l'usage extérieur de ce minéral, tel que nous venons de le dire, ou sous la forme d'emplâtres & d'onguens, étant devenu commun, on a fait la réflexion qu'employé sous la forme de frictions, il ne pouvoit agir qu'autant qu'il se mêloit avec le sang & qu'il circuloit librement avec les humeurs. Ainsi l'on a pensé qu'il ne seroit pas plus redoutable de le faire passer tout de suite

dans les Maladies Vénériennes. 63
dans la masse du sang par la voie la plus ordinaire, c'est à-dire, par les vaisseaux lactés, comme tous les autres médicamens dont on fait usage intérieurement. Il ne s'agissoit pour en venir à bout commodément que de le diviser assez, pour que ses corpuscules pussent passer par les mêmes canaux par lesquels le chyle se fait voie dans la masse du sang. Nous trouvons cette division du mercure dans le mercure gommeux, les pillules mercurielles, les dragées de Keyser, la panacée mercurielle, le sublimé corrosif: c'est pourquoi toutes ces préparations sont en usage pour guérir la vérole universelle.

§ I.

Traitement de la Vérole par frictions & salivation.

Le malade qui a intention de subir ce traitement, auquel on a donné le nom de *grands remedes*, doit avant tout sçavoir quelle est la saison la plus propre à ce traitement, & quelles sont les préparations nécessaires ou utiles avant les grands remedes.

Saison la
plus propre
à subir le
traitement
par fric-
tions & sa-
livation.

Quant au premier point, il en est du traitement par frictions & salivation, à-peu-près comme de quelques opérations de Chirurgie, pour lesquelles on distingue deux temps, celui de nécessité & celui d'élection. Il est hors de doute qu'il y a des malades qui doivent passer les grands remèdes, sans choisir leur temps & le plutôt possible ; c'est lorsque la fureur ou la violence des symptômes ne permettent point de délai. Mais il est aussi un grand nombre de malades qui n'étant point attaqués de symptômes si pressans peuvent avoir le temps de se reconnoître, & choisir une saison commode pour eux, & propre au traitement. La salivation devant produire des évacuations considérables, & conséquemment de grands épuisemens, on sent bien que les chaleurs de l'Été ne pourroient que contribuer encore à l'abattement des forces, outre que dans ce temps le sang est beaucoup plus sujet à s'enflammer & à se raréfier ; ce qui convenant également au mercure, rendroit le traitement beaucoup plus difficile & plus sujet à différens accidens. Le froid qui regne pendant l'Hiver contribuant d'une autre part à rallentir le mouvement

de la circulation du sang, à rétrécir les pores, à rendre les fibres plus tendues, ne convient point par ces raisons au traitement dont il s'agit. L'Automne & le Printemps sont donc les seules saisons propres aux grands remèdes; parce qu'alors l'air étant tempéré, il n'est pas à craindre que les effets du mercure soient réprimés, la transpiration arrêtée par le grand froid, ni les forces épuisées par la trop grande chaleur. De ces deux saisons, le Printemps a encore quelque chose qui lui fait donner la préférence: c'est qu'étant immédiatement suivi des beaux jours, au sortir des remèdes le malade a la commodité de pouvoir aller à la campagne, se refaire par un exercice modéré, un air pur & des alimens convenables. Comme il est beaucoup plus aisé de remédier au froid qu'au chaud, la saison la plus propre aux grands remèdes, après celles dont nous venons de parler, est l'Hiver: pourvu que le malade non-seulement ait soin de ne point s'exposer pendant le cours des remèdes, à l'impression de l'air extérieur, mais encore ait attention de tenir toujours celui de sa

chambre à-peu-près à la même température.

Prépara-
tions néces-
saires avant
de procéder
à ce traite-
ment.

Le temps choisi & arrêté pour passer les grands remèdes, il s'agit de s'y préparer. Pour ce faire, le malade commencera par se faire tirer du bras trois poëlettes de sang, s'il est en état de soutenir cette évacuation : si même naturellement il est sanguin, douze heures après cette première opération, il se la fera réitérer. Dès ce jour même, il se mettra à l'usage des bouillons au veau, n^o. 1, ou de l'eau de poulet, n^o. 4, ou tout simplement du petit-lait, dont il boira une pinte par jour. Deux ou trois jours après, il se purgera avec la médecine n^o. 28, ayant eu soin de souper très-légèrement la veille, & de prendre même avant ce léger souper, un lavement commun, n^o. 16. Pour aider l'opération du purgatif, il boira ce jour pendant la matinée, plusieurs verres de bouillon aux herbes, ou du bouillon coupé, ou du thé léger; & le soir, il prendra un lavement. Le jour suivant, le malade commencera à prendre les bains d'eau de rivière tiède, à la quantité de deux par jour; le premier le matin à jeun, le second quatre ou cinq heures après son di-

ner. Il restera dans le bain une demi-heure, une heure, une heure & demie, ou même plus, s'il le peut sans se fatiguer. Dans chaque bain, ou en en sortant, il prendra un verre de la même boisson dont il a fait usage après la saignée, c'est-à-dire, de bouillon au veau, d'eau de poulet, ou du petit-lait. Si le malade est foible, il ne prendra qu'un bain par jour. Il continuera de cette manière pendant huit, dix, douze ou quatorze jours. Nous n'avons pas besoin de dire que si le malade a le ventre resserré, il doit avoir soin de se le tenir lâche par le moyen des lavemens communs. Les bains finis, le malade fera de nouveau purgé comme ci-dessus; s'il est sanguin, il fera même bien de se faire faire encore une petite saignée avant de se purger. Pendant tout ce temps de la préparation, le régime du malade doit être humectant & rafraîchissant: il ne doit dîner que de soupe, de viandes bouillies, ou de viandes blanches rôties; il boira peu de vin, ne fera qu'un exercice très-moderé dans la journée, aura soin de modérer ses passions, soupera le soir d'une soupe légère ou d'œufs frais, se couchera

de bonne heure, &c. Quelques bains de plus après la dernière purgation, ne peuvent rien gâter.

Ce traitement doit se diviser en trois périodes.

La préparation faite, dès le jour suivant, il faut procéder au traitement, qu'on peut diviser en trois périodes. La première comprend l'intervalle de temps qui s'écoule depuis la première friction, jusqu'à ce que la salivation soit établie; la seconde comprend le temps qui se passe pendant que le malade salive abondamment & comme il le doit; enfin la troisième commence au moment où la salivation diminue, jusqu'à ce qu'elle soit tout-à-fait cessée.

Manière de se conduire pendant qu'on se frictionne.

I. Période. Le premier jour le malade, le matin à jeun en sortant du lit, se donnera une friction sur chaque jambe avec deux ou trois gros de l'onguent mercuriel, n^o. 57, depuis les chevilles jusqu'aux genoux. Voici la manière dont il doit se frictionner. D'abord si la partie est couverte de poils, on commencera par les couper, soit avec le rasoir, soit avec les ciseaux. Ensuite ayant partagé les deux ou trois gros d'onguent mercuriel en deux portions égales ou à-peu-près, on s'joindra les parties dites l'une après

l'autre, avec la dose d'onguent qu'on étendra dessus, en les frottant avec la paume de la main un peu vivement & en appuyant, pendant l'espace de deux ou trois minutes. Il faut avoir soin que l'onguent soit bien étendu sur le membre, & que ce dernier en soit bien couvert. Les frictions sur les jambes faites de cette manière, le malade mettra des chaufsettes de toile, qu'il gardera jour & nuit, tant pour empêcher l'onguent de gâter les hardes qu'il aura autour de lui, que pour retenir plus long-temps l'onguent mercuriel sur la peau. Cela fait, il se mettra au lit & y restera deux bonnes heures.

Dès ce jour, le malade ne doit plus manger que deux soupes par jour, & ne boire que de l'eau rougie. Il gardera exactement sa chambre, qui doit être d'une chaleur médiocre, mais toujours au même point de température autant que faire se pourra. La chaleur convenable est celle marquée au thermometre de Réaumur au dix-huitième ou vingtième degré. Le surlendemain de cette première friction, c'est-à-dire, le troisième jour du traitement, on se fera avec la même quan-

70 *L'Art de se traiter soi-même*
tité d'onguent mercuriel, de la même
maniere & avec les mêmes précautions
que ci-dessus, une seconde friction sur
les cuisses, depuis les genoux jus-
qu'aux fesses inclusivement; après quoi
on mettra un caleçon, qu'on gardera
jour & nuit pour les raisons que nous
avons dites, & on se mettra au lit pen-
dant deux heures. Le cinquieme jour
du traitement, c'est-à-dire, au bout de
quarante-huit heures, le malade se
fera une pareille friction, qui sera la
troisième, sur les bras depuis les épau-
les jusqu'aux poignets. Enfin le sep-
tième jour, il se fera une quatrième
friction sur les épaules & tout le long
du dos. Pour maintenir l'onguent mer-
curiel sur la peau dans ces dernieres
frictions, on aura une camisole ou un
gillet qu'on se mettra à nud sur le
corps. On comprend bien qu'on se
mettra au lit après la troisième & qua-
trième frictions, comme on avoit fait
après les précédentes. Ici le malade
doit attendre pendant trois ou quatre
jours, au bout desquels, si la saliva-
tion ne se manifeste pas, il recommen-
cera les frictions dans le même ordre
& avec les mêmes précautions que ci-
dessus, jusqu'à ce qu'elle soit bien éta-

blie : comme aussi si cette évacuation s'établissoit après la seconde ou troisième friction, on ne passeroit à la suivante qu'avec prudence, & au bout de plusieurs jours d'intervalle.

Les signes suivans annoncent que la salivation ne tardera pas à paroître.

Signes qui
annoncent la
salivation.

Le pouls du malade devient un peu plus fréquent, il est accablé, sa tête est pesante; le matin en s'éveillant sa bouche est échauffée & il y sent un mauvais goût, ses dents sont sensibles & les gencives douloureuses. Les glandes parotides, les maxillaires, les sublinguales, les amygdales, deviennent un peu tuméfiées & douloureuses au toucher; ce qui arrive même quelquefois aux glandes du col. L'extrémité des conduits excréteurs de ces glandes qui s'ouvrent dans la bouche, devient rouge, enflammé & douloureux. Le malade en promenant sa langue sous les joues, sent un petit bouton douloureux, qui est à l'extrémité du canal excréteur de la parotide. La langue est encore bordée d'une ligne rougeâtre plus ou moins large. Enfin, la sécrétion de la salive augmentant sensiblement, il est obligé

72 *L'Art de se traiter soi même*
de cracher plus fréquemment qu'à
l'ordinaire.

Maniere de
se conduire
pendant le
temps de la
salivation.

II. Période. Dès que la salivation se
manifeste, le malade doit faire tous
ses efforts pour l'entretenir si elle est
assez abondante, la pousser un peu si
elle n'est pas assez forte, la réprimer si
elle est trop copieuse.

Pour que la salivation soit à un de-
gré convenable, il faut que le malade
rende une ou deux pintes de salive
par vingt-quatre heures, plutôt mê-
me un peu plus que moins. Cette éva-
cuation doit être soutenue dans cette
force, pendant dix-huit ou vingt jours.
Pendant tout ce temps, le malade ne
se nourrira que de bouillons, dont il
prendra six ou huit dans les vingt-
quatre heures. Il boira par jour au
moins deux pintes d'eau d'orge, n^o.
9, ou de tisanne ordinaire avec la ra-
cine de chiendent. Avant de boire sa
tisane ou son bouillon, il aura soin
de bien laver sa bouche, afin de ne
point avaler avec les alimens cette sa-
live épaisse, visqueuse & de mauvaise
qualité qu'il bave continuellement.
Pour le même effet, s'il n'a pas assez
de force pour se lever, il se tiendra
dans son lit sur son séant, ou à-peu-

près ; & la nuit , il se couchera sur le côté , plutôt sur le ventre que sur le dos , afin que pendant le sommeil , la salive tombe d'elle-même hors de la bouche. Le ventre étant toujours referré pendant cette période , tous les jours il prendra un lavement.

Si dès le commencement la salivation ne s'établit pas de la force que nous venons de dire , ou que dans le cours de cette seconde période , elle diminue , le malade la poussera ou la réveillera par une nouvelle friction. Si , au contraire , elle est trop abondante , le malade la réprimera en se dépouillant de ses caleçons , chaufferettes , &c. en essuyant les membres frictionnés pour en ôter l'onguent mercuriel qui y adhère , en buvant une grande quantité de tisane , diminuant le nombre de ses bouillons , ou enfin en prenant un léger purgatif indiqué , n^o . 28.

Cependant il faut penser en même-temps aux ulcères qui se forment dans la bouche pendant cette période , & dont il y en a qui sont dangereux , d'autres inutiles , & d'autres avantageux. Les dangereux sont ceux qui se forment sur les gencives & qui les

rongent, ceux qui s'établissent sur la luvette & aux parties adjacentes, à la racine de la langue, aux commissures des mâchoires. Les inutiles sont ceux qui attaquent les levres supérieures ou inférieures, le palais, la face supérieure ou inférieure de la langue, & autres qui tourmentent & incommodent les malades sans contribuer en rien à la salivation. Ceux, au contraire, de la dernière classe, se trouvent à la face interne des joues, des deux côtés du frein de la langue, & aux deux côtés de cette partie, vis-à-vis les dents molaires.

Le malade doit s'opposer de toutes ses forces aux ulcères des deux premiers genres : & pour le faire avec succès, il les touchera deux ou trois fois par jour, avec un petit pinceau fait de linge & trempé dans le collyre n^o. 33. Quelques momens après, il se gargarisera la bouche avec de l'eau tiède ou de sa tisane, qu'il aura soin de cracher. Quant aux ulcères de la dernière espèce qui sont avantageux, le malade les laissera à eux, ou tout au plus pour adoucir les douleurs qu'ils causent quelquefois, il pourra se gargariser avec du lait tiède ou une

décoction de racine de guimauve ou de graine de lin.

III. Période. La seconde période étant finie, c'est-à-dire, au bout d'une vingtaine de jours, un peu plus ou un peu moins, à compter depuis l'établissement de la salivation, le malade laissera diminuer & finir cette évacuation, si elle paroît tomber d'elle-même, ou sinon il tâchera de l'arrêter peu-à-peu, en ôtant de dessus son corps toutes les hardes pénétrées d'onguent mercuriel, se nettoyant bien toutes les parties frictionnées, d'abord avec de l'huile d'amandes douces, & puis après avec de la pâte d'amandes. Ensuite il prendra un lavement, n^o. 16, puis le jour suivant, le matin à jeun, la médecine n^o. 28. Si le flux de bouche paroît un peu opiniâtre, il répétera cette même purgation, de deux jours l'un, jusqu'à ce qu'il s'arrête tout-à-fait. Il détergera les petits ulcères de la bouche, en les touchant avec un petit pinceau fait de linge & trempé dans le collyre ci-dessus, n^o. 33, & se gargarisant par-dessus avec le gargarisme n^o. 32, auquel on ajoutera, au bout de quelques jours, partie égale de vin rouge.

Maniere de
se conduire
pendant la
derniere pé-
riode du trai-
tement.

Dès le jour de la purgation, il doit travailler à rétablir ses forces qui doivent être épuisées. Il doit néanmoins prendre de la nourriture avec bien de la modération, & commencer par des alimens fort légers & de facile digestion; tels que les soupes, les panades, les crèmes de ris, ensuite les viandes blanches, bouillies ou rôties, &c.

Dès que les ulcères seront cicatrisés & que les forces seront un peu revenues, le malade s'exposera à l'air extérieur par degrés, d'abord en donnant de l'air à sa chambre, ensuite en faisant de petites promenades; & sitôt qu'il sera en état, rien ne lui fera mieux que d'aller, s'il le peut, passer quelque temps à la campagne, & y faire usage de lait, si son estomac peut le supporter.

Circonstances où le malade doit procéder au traitement, sans préparation, & sans égard aux saisons.

Remarques. 1^o. Nous avons dit en général, qu'il y avoit deux temps pour passer les grands remèdes, celui de nécessité, & celui d'élection: que ce dernier étoit préférablement le Printemps, l'Automne, &c. & que le premier étoit lorsque la violence des symptômes ne permettoit point de délai. Les cas de cette nature sont, lorsque quelque chancre ou quelque ulcère ron-

ge avec une promptitude extraordinaire les parties qu'il attaque, sans qu'on puisse arrêter ses progrès avec les remèdes ordinaires : lorsque des exostoses croissent avec une vitesse surprenante : lorsque les douleurs vénériennes sont insupportables, & empêchent absolument le sommeil : lorsque le virus vénérien affecte ou menace d'affecter quelques-uns des viscères essentiels à la vie, comme le poumon, le foie, &c. ou quelque partie intéressante, comme les testicules, la matrice. Alors il n'y a point du tout à différer, ni à choisir une saison convenable, il faut procéder sur le champ au traitement. Le malade doit alors tourner toutes ses vues à rendre les saisons les plus fâcheuses moins propres à ce traitement.

S'il est des cas, où, comme on vient de le voir, il faille avancer le traitement ; il en est d'autres, au contraire, où il faut le différer. Ainsi, un vérolé ne procédera pas au traitement, s'il est atteint d'une maladie aiguë, comme d'une fluxion de poitrine, d'une fièvre continue, maligne, putride, d'un crachement de sang, d'une dysenterie, &c. Il ne se traitera pas non

Cas où l'on doit différer le traitement.

78 *L'Art de se traiter soi-même*

Observation
à faire pour
les person-
nes du sexe
qui vou-
dront subir
ce traite-
ment.

plus s'il est attaqué d'une maladie chronique déplorée, à moins que cette maladie ne tire son origine du virus vénérien, & alors encore il tâchera, par un régime convenable, de rétablir ses forces, & de se mettre en état de pouvoir supporter le traitement. Enfin, l'expérience ayant appris que la salivation est beaucoup plus difficile à conduire chez les femmes, dans le temps de leurs regles, une malade qui voudra passer par les grands remèdes, aura soin de prendre son temps, de manière que cette évacuation périodique tombe à la fin du traitement. Pour cela, elle pourra commencer la préparation une quinzaine de jours après la cessation de ses regles, de manière qu'elle soit finie trois ou quatre jours avant le temps prochain : après les bains, elle ne se fera pas saigner de nouveau, ou si elle est sanguine, elle se fera saigner au pied ; le lendemain de sa saignée, elle pourra prendre sa purgation, qui n'est pas assez forte pour rien déranger. Elle restera ensuite tranquille jusqu'à ce que ses regles aient commencé à paroître. Dans ce temps même, elle pourra commencer le traitement ; mais elle aura soin de laisser entre les premie-
res

res frictions deux jours d'intervalle , & de ne les faire succéder promptement les unes aux autres , afin de hâter le flux de bouche , que lorsque les regles seront tout-à-fait passées. De cette façon , les regles suivantes n'arriveront que lorsque le traitement sera tout-à-fait terminé , ou tirera à sa fin.

2^o. Les symptômes , comme nous l'avons fait remarquer , sont quelquefois si pressans qu'on est même obligé de sauter par-dessus la préparation. Alors il y a deux manieres de procéder pour le malade. La premiere est de s'en tenir pour toute préparation à une ou deux saignées & autant de purgations , qui dans ce cas doivent être composées de mercure , n^o. 36. La seconde est de se donner sur le champ une ou deux frictions , afin de calmer un peu la vivacité des symptômes , & néanmoins de prendre toujours en même-temps une ou deux purgations mercurielles , & de suite les bains : après quoi on procédera au traitement de la maniere que nous avons dit. Cette derniere façon est à préférer par les personnes délicates : mais les personnes robustes peuvent se servir de la premiere.

Maniere de se conduire lorsque les symptômes sont si pressans qu'ils ne donnent pas aux malades le temps de se préparer.

80 *L'Art de se traiter soi-même*

On sent bien que la préparation que nous avons décrite, est la préparation commune, qui convient à ceux qui n'ont pour toute maladie que la vérole. Car, si cette maladie se trouve compliquée avec quelque'autre antécédente, & que le vérolé soit en outre pulmonique, cachectique, mélancolique, épileptique, scorbutique, &c. il faut qu'avant toute préparation, si les symptômes véroliques lui permettent ce délai, il faut, dis-je, qu'il travaille à guérir ou du moins à diminuer considérablement ces affections primordiales, par le moyen des remèdes propres à chacune de ces maladies.

Le malade peut se donner des frictions le soir avant de se mettre au lit.

3^o. Pendant la première période du traitement il est à remarquer que quoique nous ayons dit que le malade doit se frotter le matin à jeun, il peut néanmoins le faire aussi le soir après que la digestion est faite, & immédiatement avant de se coucher, si cela lui est plus commode. Nous croyons néanmoins l'heure que nous avons indiquée plus convenable, parce que le matin, en sortant du lit, les pores de la peau étant beaucoup plus dilatés & plus ouverts, ils peuvent prêter une

dans les Maladies Vénériennes. 81
entrée beaucoup plus facile aux corpuscules mercuriels.

On observera aussi qu'on peut raccourcir cette première période, en se donnant tous les jours une friction, au lieu de laisser entre chacune un jour d'intervalle. Il est vrai qu'en se frictionnant ainsi, on risque de forcer un peu trop la salivation & d'avoir ensuite beaucoup de peine à la modérer, ou même d'encourir les accidens dont nous parlerons au Chapitre suivant. Mais en opérant de cette façon ou d'une autre, il est un moyen de se mettre à l'abri de ces dangers, qui est de ne jamais procéder à une nouvelle friction, sans avoir bien pris garde à l'état de sa bouche; & si rien ne présage le flux de bouche, d'attendre quelques jours après s'être donné les trois ou quatre premières frictions de suite, de se tenir bien chaudement & de ne point s'exposer à l'air extérieur, de bien observer le régime prescrit & de boire beaucoup de tisane.

Si on a procédé exactement de la manière que nous avons indiquée ci-dessus, & que les quatre premières frictions données & les deux ou trois jours passés, il n'y ait encore aucune

Moyens
d'abréger un
peu ce traitement.

Observation
à faire lorsque la salivation paroît tout de suite, ou bien à de la peine à s'établir.

apparence de salivation, on augmentera aux frictions suivantes la dose d'onguent mercuriel, ou bien on préférera un peu plus les frictions. Il y a des personnes qui, dès la première friction, ont le flux de bouche, comme aussi d'autres chez lesquelles il est fort difficile de l'établir : les premières auront soin de le forcer un peu, & de le soutenir par des frictions répétées à plusieurs jours d'intervalle l'une de l'autre : & les secondes se conduiront avec beaucoup de circonspection, d'autant plus que pouvant très-bien guérir sans salivation, il vaut beaucoup mieux qu'elles ne salivent point, que d'encourir les accidens ordinairement funestes en ce cas, d'une salivation précipitée & forcée.

Nourriture
du malade
pendant la
première
période du
traitement.

Lorsque nous avons dit que pendant toute cette période le malade ne devoit manger que deux soupes par jour, & ne boire que de l'eau rougie, il faut entendre quant au premier point, que si néanmoins l'appétit est considérable & le sujet jeune, on peut y joindre un œuf frais, une petite croûte de pain, quelques confitures ou autre aliment en petite quantité & de légère digestion : & quant au second

point, il ne doit boire de l'eau rougie qu'à ses repas ou quelquefois dans la journée pour soutenir ses forces, ou varier la boisson ordinaire, qui durant tout ce temps ne doit être que d'eau d'orge, de ris, ou de chien-dent.

4^o. On voit qu'en comptant douze jours pour la préparation, sept jours pour la première période du traitement, dix-huit pour la seconde & huit jours pour la troisième; le traitement par friction & salivation doit durer environ quarante-cinq jours, ou trente-trois jours, si on ne veut pas y comprendre le temps de la préparation.

Durée du
traitement
par frictions
& saliva-
tion.

Nous ne devons pas oublier de dire que dans la dernière période, lorsqu'il s'agira de cicatrifer les ulcères qui se feront formés dans la bouche, le malade doit avoir grand soin de passer, plusieurs fois dans la journée, les doigts entre les gencives & le dedans des joues ou les côtés de la langue, afin d'empêcher les ulcères qui seront venus à ces parties de s'unir ensemble; ce qui par la suite gêneroit considérablement leurs mouvemens. Il viendra facilement à bout d'empêcher cette réunion contre nature, en se

84 *L'Art de se traiter soi-même*
gargarisant souvent avec l'eau d'orge
& le miel rosat.

§. I I.

*Traitement de la Vérole par frictions
& extinction.*

Ce que c'est
que l'ex-
inction.

Les dangers auxquels se trouvent exposés les malades de la part de la salivation, & l'exténuation, l'amaigrissement considérable où ils sont en sortant de ce traitement, ont fait imaginer de ne faire entrer dans le corps que beaucoup moins de mercure à la fois, afin d'éviter par-là le flux de bouche, & d'une autre part d'allonger aussi en proportion le traitement, afin de compenser la légèreté des frictions par leur multitude. On a donné à ce traitement le nom de traitement par extinction. En deux mots, on peut dire qu'il consiste à introduire dans le corps autant de mercure qu'il peut y en entrer sans causer de salivation, & de le faire rouler dans les vaisseaux pendant un temps suffisant pour que les symptômes de la maladie disparoissent. Voici de quelle maniere on parvient à cette fin.

Le malade étant bien préparé com-

me pour le traitement précédent, le matin à jeun, ou le soir en se mettant au lit, la digestion étant bien faite; le malade, dis-je, se fera la première friction avec un gros ou un gros & demi d'onguent mercuriel, n^o. 57, sur le pied droit ou gauche, jusqu'au-dessus des chevilles. Toute la partie sera bien couverte d'onguent, à la réserve de la plante du pied, qu'il est tout à-fait inutile de frictionner. Cela fait, le malade mettra une chaufsette par dessus cette friction. Supposé qu'il ait commencé par le pied droit; au bout de trois jours il se fera une pareille friction avec la même dose d'onguent & de la même manière sur le pied gauche, pareillement jusqu'au-dessus des chevilles. Trois jours après, il se fera une friction sur la jambe droite, depuis l'endroit où finit la friction précédente, ou depuis les chevilles jusqu'au genou. Au bout de trois autres jours, une semblable friction sur la jambe gauche jusqu'au genou. Enfin, pour être plus court, de trois jours en trois jours, il se fera une petite friction dans l'ordre suivant. La cinquième friction se fera sur la cuisse droite, depuis le genou jus-

Manière de
procéder à
ce traite-
ment.

36 *L'Art de se traiter soi-même*

qu'au milieu de la cuisse : la sixième, sur la cuisse gauche : la septième, sur la cuisse & la fesse droite : la huitième, sur la cuisse & la fesse gauche : la neuvième, sur les parties de la génération, le périnée, les aines : la dixième, sur le bras droit jusqu'au coude : la onzième, sur le bras gauche : la douzième, sur l'avant-bras jusqu'au poignet : la treizième, sur l'avant-bras gauche : la quatorzième, sur les épaules ; la quinzième sur le dos : la seizième, sur les lombes. Le malade contiendra l'onguent mercuriel sur les parties frictionnées, comme dans le traitement précédent, par le moyen de chaufferettes de toile, de caleçon, de gilet, qu'il gardera jusqu'à la fin du traitement. Si la maladie n'est pas encore guérie après les frictions précédentes, le malade les recommencera dans le même ordre.

Comme par ce traitement on a en vue de guérir sans que le mercure porte à la bouche ou du moins que très légèrement, le malade fera grande attention de ne jamais passer à une autre friction, qu'il ne soit bien sûr de l'état de sa bouche ; & pour peu qu'il s'aperçoive du plus léger signe d'une salivation incommode ou pro-

chaîne, il attendra que ce symptôme soit tout-à-fait passé pour procéder à une nouvelle friction. Et comme le signe de salivation prochaine aura indiqué qu'on a introduit à la fois une trop grande quantité de mercure, aux frictions prochaines on diminuera la dose d'onguent mercuriel, ou bien on ne fera les frictions que de quatre en quatre, de cinq en cinq, ou de six en six jours, ou même, s'il le faut, en les éloignant encore davantage l'une de l'autre.

Si nonobstant le retard des frictions ou la diminution de la dose d'onguent, la salivation se manifestoit tout-à-fait, en cas que le malade eût la commodité, il pourroit se conduire comme étant au second période du traitement précédent, & laisser aller la salivation; ou s'il ne vouloit point absolument saliver, il faudroit qu'il se dépouillât de ses linges, qu'il essuyât les parties frictionnées, qu'il observât un régime de vivre moins nourrissant, qu'il bût abondamment de la tisanne, ne s'exposât point à l'air extérieur; & si même ces précautions n'arrêtoient pas encore la salivation, il prendroit la médecine n^o. 28, qu'il

répéteroit même deux jours après, si elle n'avoit pas fait effet dès la première fois. Ensuite, au bout de quelques jours d'intervalle, la salivation étant tout-à-fait arrêtée, il reprendroit le cours des frictions comme précédemment, excepté qu'il les feroit avec moins d'onguent, & qu'il mettroit entre chacune un plus grand intervalle de jours.

Nourri-
ture du ma-
lade pen-
dant le trai-
tement par
extinction.

Le ménagement pendant ce traitement est beaucoup moins strict que dans le précédent. Le malade peut vivre simplement comme s'il n'étoit qu'indisposé. Sa nourriture fera précisément celle d'un convalescent : il dînera de soupe, de bouilli, ou de viandes blanches, bouillies ou rôties : point de ragoût, ni de sauces relevées : il boira de l'eau rougie. Le soir, il soupera de crème de ris, de vermicel, de semouille, d'œufs frais, ou d'autres alimens de cette nature. Pendant la journée, il boira abondamment de l'eau d'orge ou de ris. Si le temps est très-doux, il pourra prendre l'air sans aucun inconvénient, ayant soin cependant de se garnir toujours un peu plus que de coutume, pour plus grande sûreté. Il aura aussi attention de se te-

nir le ventre libre pendant tout le cours du traitement, avec des lavemens communs; de se coucher de bonne heure, de se lever tard, & sur-tout de ne faire aucune débauche de quelque espece que ce soit.

Le temps que doit durer ce traitement est, comme on le voit, indéfini. Il peut être de sept semaines, deux mois, deux mois & demi & même plus. Dans le traitement par friction & salivation, on use environ deux onces & demie d'onguent mercuriel, c'est-à dire, huit ou dix gros de mercure; & dans celui ci, on en emploie quelquefois jusqu'à quatre onces, qui reviennent à environ deux onces de mercure.

Durée de
ce traite-
ment.

On remarquera que lorsque nous avons dit, tant dans la description de ce traitement que dans celle du précédent, qu'on diminueroit la dose d'onguent, on peut en place prendre la même dose d'un onguent plus foible de mercure. Si donc on avoit coutume d'employer deux gros de l'onguent n^o. 57 pour une friction, & que quelqu'accident oblige de diminuer cette dose, on peut ne prendre pour la friction suivante que de l'on-

90 *L'Art de se traiter soi-même*
guent n^o. 58, à la même dose que
l'on employoit le précédent, & la
quantité de mercure sera diminuée,
parce qu'il en entre moins dans l'on-
guent n^o. 58, que dans celui n^o. 57.

La disparition des symptômes don-
nant lieu de présumer que la maladie
est guérie, le malade se donnera en-
core quelques frictions de plus pour
assurer sa guérison; après quoi il ôtera
tous ses linges, se dégraissera avec l'huile
d'amandes douces & la pâte d'aman-
des, pour se remettre à un régime
de vivre un peu plus nourrissant; ira
à la campagne prendre l'air & des
forces au moyen d'un exercice modé-
ré, s'y mettra à l'usage du lait, s'il
est un peu épuisé; enfin, se conduira
comme tout homme qui sort d'une
grande maladie doit se conduire.

Si le malade veut se purger à la
fin du traitement, il peut le faire; mais
le corps bien dégrasé & sept ou huit
jours passés après le traitement, si
d'ailleurs il se porte bien, je n'y vois
aucune nécessité.

Précautions
à prendre
pour les
personnes
du sexe.

Comme pour ce traitement, il ne
se trouve jamais dans le corps une
assez grande quantité de mercure pour
exciter la salivation, il n'y a pas d'au-

dans les Maladies Vénériennes. 91
tres précautions à prendre pour les femmes que pour les hommes, si ce n'est que comme celles-là sont plus délicates & plus sensibles, elles doivent se traiter avec plus de ménagement, se frictionner de plus loin en plus loin, employer une dose un peu moins forte d'onguent, être plus réservées sur le boire & le manger, donner moins de prise à l'air extérieur. En suivant exactement ces préceptes, elles seront à l'abri de tout accident.

§. III.

Traitement de la Vérole par le mercure gommeux.

On a vu que, dans les traitemens précédens, c'est par le moyen des pores dont toute la peau est criblée, qu'on introduit le mercure dans la masse du sang, pour le faire circuler avec ce fluide. Dans celui-ci & dans les suivans, c'est par les vaisseaux lactés & de la même manière que le chyle qui résulte des alimens, que les globules de ce minéral sont portés dans toute l'habitude du corps. Il ne faut pas croire que ç'ait été une chose si

aisée que de le faire pénétrer de cette façon dans les vaisseaux de notre machine. Il falloit trouver le moyen de diviser prodigieusement le mercure, afin qu'il pût entrer par des bouches aussi déliées que celles des vaisseaux lactés; & de plus, il falloit que cette division fût continuée pendant un certain temps, c'est-à-dire, qu'il falloit empêcher que les globules de mercure divisé ne pussent se réunir dans l'estomac, & former de nouveau un mercure coulant. La Physique & la Chymie ont concouru également à nous donner ces moyens desirés; l'une, en nous fournissant celui de diviser si fort ce minéral, en le broyant & l'incorporant à certaines substances tenaces, que ses parties ne pussent plus se toucher & se mêler de nouveau; & l'autre, en le combinant avec différens acides, & formant de cette façon des sels mercuriels solubles dans différentes liqueurs.

Maniere
de préparer
le mercure
gommeux.

Si l'on broye pendant quelque temps du mercure coulant avec une substance mucilagineuse & un peu d'eau, on s'apperçoit que peu-à-peu le mercure se divise, sans que ses parties puissent se réunir de nouveau; parce qu'alors

on doit concevoir que chaque petite molécule de mercure se trouve couverte d'une couche de mucilage qui, faisant l'office de cloison, l'empêche de communiquer avec une molécule voisine. Lorsqu'on a broyé ce mélange pendant un certain temps, le tout ressemble assez à une pâte claire de couleur grise, que l'on peut regarder comme un corps spongieux composé d'un nombre infini de cellules, dans chacune desquelles loge une molécule infiniment petite de mercure. Si on étend cette pâte dans une liqueur quelconque, on a le remède qu'on appelle le mercure gommeux, c'est-à-dire, une liqueur dans laquelle il nage une infinité de molécules mercurielles de la plus grande ténuité, & qui au moyen de la couche de mucilage, dont elles sont chacune enveloppées, se trouvent être plus légères que le volume d'eau qui leur répond. Voici la manière de se traiter de la vérole avec cette préparation.

Pour prendre ce remède, le malade n'a pas besoin d'être préparé comme pour le traitement précédent. S'il est bien sanguin, ou que les symptômes soient inflammatoires, il se fera fai-

Manière de
prendre ce
remède.

gner : mais il suffira autrement qu'il se purge deux fois avec les pillules n^o. 36 ou 37. S'il a été saigné, le lendemain de la saignée il se purgera avec les mêmes pillules.

Dès le jour même du dernier purgatif, le soir, en se mettant au lit, il prendra une cuillerée contenant une once de la composition n^o. 34. Il répétera cette même dose le lendemain matin à jeun, & ainsi de suite soir & matin, jusqu'à la disparition des symptômes ; ce qui doit arriver en trois, quatre, cinq ou six semaines de temps, selon la force de la maladie.

Comme ce remède, ainsi que chacun peut le voir par sa composition, est des plus doux, le malade peut en prendre trois & quatre doses par jour, que la digestion soit faite ou qu'elle ne le soit pas, pourvu néanmoins que chaque dose soit un peu plus foible.

Pendant le cours du traitement, il pourra librement vaquer à ses affaires, pourvu toute fois que le temps soit doux. Il aura seulement soin d'observer un régime réglé : & comme l'usage continué des mucilagineux est sujet à resserrer le ventre, s'il ne l'a

pas libre, il prendra des lavemens tous les deux jours, ou même tous les jours.

Si le mercure paroïssoit vouloir porter à la bouche, le malade se ménageroit un peu plus, en se modélant sur ce que nous avons dit à la section précédente, se purgeroit une fois ou deux avec la médecine n^o. 28, puis reprendroit l'usage du remède comme si rien n'étoit survenu.

Nous ne devons pas oublier de faire mention ici d'un traitement qui a beaucoup de rapport à celui que nous venons de décrire, & qui a été très-en usage en Angleterre. Ce traitement consiste à prendre tous les quatre ou cinq jours, le matin à jeun, un scrupule de mercure crud, revivifié du cinabre, qu'on bat pendant quelques instans avec la pointe d'un cure-dent, & qu'on éteint dans quelques gouttes d'un syrop quelconque. Ce remède sans aucune préparation, sans y joindre l'usage d'aucun autre médicament, guérit avec le temps des gonorrhées, des poulains, des véroles récentes, confirmées ou invétérées: & on nous a assuré que des malades avoient pris de cette façon en plusieurs mois, ou

Autre manière d'employer intérieurement le mercure crud à la cure de la vérole.

96 *L'Art de se traiter soi-même*
années, jusqu'à deux & trois livres
de mercure, avec tout le succès pos-
sible. Au lieu de prendre un scrupule
de mercure tous les cinq jours, on
pourroit, si on l'aimoit mieux, en
prendre quatre ou cinq grains tous
les jours; & je pense que les effets
n'en seroient que plus prompts.

§ I V.

Traitement de la Vérole, par les pil- lules mercurielles.

Cette méthode est fondée sur les
mêmes principes que la précédente. On
éteint une certaine quantité de mer-
cure, en le broyant avec un peu de
thérébentine. Ensuite on joint à ce
mélange quelques purgatifs, & on en
fait des pillules dont on continue l'u-
sage à petites doses.

Le malade après une préparation pa-
reille à celle décrite dans la section
précédente, prendra tous les jours,
soir & matin, une des pillules n^o. 39;
& après avoir pris celle du matin, il
boira chaudement dans son lit, une
pinte de forte décoction de gayac, n^o.
21, pour exciter les sueurs. Au bout

dans les Maladies Vénériennes. 97
de deux ou trois jours, ces pillules
procureront au malade deux ou trois
selles par jour sans tranchées. Il conti-
nuera ainsi l'usage de ces pillules pen-
dant quinze jours, ou trois semaines,
ou même plus, au bout duquel temps
la maladie doit être guérie. On obser-
vera que ces pillules doivent se pren-
dre à jeun, ou la digestion bien faite.
Le régime sera comme ci-dessus; le
malade pourra vaquer à ses affaires,
avec les précautions néanmoins indi-
quées précédemment.

§ V.

*Traitement de la Vérole, par le su-
blimé corrosif.*

Trois raisons ont soulevé beaucoup
de personnes de l'Art contre le traite-
ment que nous allons décrire. Pre-
mièrement, elles n'ont pu se persua-
der qu'on pût faire usage pendant un
certain temps, d'un poison aussi vif,
sans qu'il en résultât quelques dan-
gers. Secondement, frappées de la vio-
lence de la maladie, & des troubles
qu'elle produit dans toute la machi-
ne, elles ont eu peine à concevoir

Raisons qui
ont suscité
beaucoup
d'ennemis à
ce traite-
ment.

98 *L'Art de se traiter soi-même*
qu'une quantité de mercure, aussi foible que celle que l'on prend par cette méthode, pût la guérir radicalement. Troisièmement enfin, peut-être aussi des vues d'intérêt ont-elles suscité des ennemis à ce remède, qui une fois bien connu & bien administré, doit faire tomber la méthode des frictions dans un grand discrédit. Pour les rassurer nous pourrions les rappeler à l'expérience, qui est toute en notre faveur : mais nous y voulons bien joindre quelques mots de raisonnement.

Réponse
à la première
raison.

I^o. Ces mêmes personnes de l'Art qui redoutent si fort l'admission d'un poison violent dans le corps, ne doivent point ignorer qu'il n'en est pas du sublimé corrosif autrement que de plusieurs autres médicamens vénéneux, dont on se sert tous les jours avec succès dans la Médecine. Dans de certaines fièvres soporeuses & malignes, ne fait-on pas continuer à un malade pendant long-temps le tartre-stibié, à la dose de quatre, cinq, six grains & même plus par jour? N'ont-elles pas vu quelquefois cette dose assez forte, & qui équivalait bien à un demi-grain de sublimé corrosif, ne

procurer au malade aucune évacuation, de manière qu'au bout de huit, dix, douze jours, on pourroit compter encore une trentaine de grains, & même plus, de ce médicament dans le corps du malade, sans qu'il en résultât aucun danger? L'effet d'un poison, tel rongeur ou caustique qu'il soit, n'est à craindre qu'autant qu'un grand nombre de ses molécules peut attaquer à la fois un petit nombre de fibres. Alors de même qu'une batterie de canons, tous dirigés vers le même point, fait brèche à l'endroit où ils frappent; de même plusieurs molécules d'un caustique, attaquant toutes à la fois peu de fibres, viendront à bout de les détruire: mais que l'on fasse le contraire, & que l'on dirige contre une très-grande multitude de fibres, une très-petite quantité de molécules d'un caustique, & alors elles seront sans force. C'est précisément ce que l'on fait dans le traitement de la vérole par le sublimé corrosif: on en dissout une très-petite quantité dans beaucoup de liqueur, & la vertu rongeur de ce médicament ainsi divisé, se trouve trop foible pour nuire aux fibres de l'estomac.

Réponse à
la seconde
raison.

2^o. On a peine, dit-on, à concevoir qu'une si petite quantité de mercure que celle que l'on prend par ce traitement, puisse guérir radicalement la vérole. Mais pour que cette raison fût bonne, il faudroit être plus instruit qu'on ne l'est, de la manière dont le mercure guérit cette maladie. Sait-on au juste quelle est la quantité de mercure nécessaire pour en opérer la cure? Et loin que ce raisonnement soit de quelque valeur & puisse faire impression, les expériences multipliées & constantes du succès du sublimé corrosif, ne prouvent-elles pas au contraire que le mercure guérit la vérole, non pas en raison de sa quantité, de son poids, &c. mais en raison d'une vertu singulière & inconnue qu'il a de la guérir : à-peu-près de même que l'*opium* fait dormir ; parce que, comme dit Molière, *habet virtutem dormitivam*, il a une vertu dormitive.

Réponse à
la troisième
raison.

3^o. Nous pouvons diminuer les craintes de ceux qui, par vues d'intérêt, s'opposent, autant qu'il est en eux, à l'administration du sublimé corrosif, en leur faisant observer que la nature de la vérole, & celle des moyens employés pour la guérir, ne sont pas

dans les Maladies Vénériennes. 101
encore assez connues, pour qu'on puisse espérer pouvoir tout-à-fait se passer des frictions. Le sublimé est un remède de plus, & un bon remède contre la vérole; mais qui ne proferit pas encore l'usage des autres moyens. Il y aura encore pendant quelque temps des véroles qui ne céderont tout-à-fait qu'aux frictions, & peut-être même qu'au traitement par frictions & salivation, nonobstant tout ce qu'on pourra croire au contraire.

Voici la maniere dont le malade se conduira pendant ce traitement.

Il se purgera une ou deux fois avec la médecine n^o. 37, ayant eu soin de se faire saigner précédemment s'il est sanguin, & même de boire, un ou deux jours devant, quelque tisane rafraîchissante. Ensuite, dès le soir de sa purgation, la digestion étant bien faite, en se mettant au lit, il prendra une cuillerée à bouche de la liqueur n^o. 35, & quelques minutes après l'avoir avalée, il boira un grand verre de la tisane chaude n^o. 22, ou de l'eau d'orge, n^o. 9. Il se couvrira bien dans son lit, & s'endormira.

Il observera, pour mesurer cette dose, de ne point se servir de cuillere de

Maniere de
prendre le
sublimé cor-
rosif.

102 *L'Art de se traiter soi-même*
métal , mais d'un petit verre à li-
queur, dans lequel, pour la plus gran-
de certitude, il pourra peser un peu
plus de demi-once de la composition
indiquée, pour chaque dose.

Le malade prendra cette dose du
soir, de la manière que nous venons de
dire, pendant quatre ou cinq jours,
au bout duquel temps il en prendra de
plus une pareille dose le matin à jeun
dans son lit, sur les six heures du ma-
tin, observant de boire quelques mi-
nutes après, un grand verre de tisan-
ne fufdite, & de rester encore au lit,
bien chaudement, pendant deux heu-
res.

Il prendra de cette façon ces deux
doses de sublimé, matin & soir, pen-
dant huit ou dix jours, au bout des-
quels il y en ajoutera une troisième
pareille, avec les mêmes précautions,
mais sans se mettre au lit, sur le mi-
di, après la digestion de son déjeûner,
& une demi-heure ou une heure avant
son dîner.

Ces trois doses seront continuées
exactement sur le même pied pendant
six ou huit jours, si le malade n'en
ressent aucun accident. Au bout de
ce temps, les symptômes s'évanouif-
fant

fant, il retranchera la dose du midi, & s'en tiendra encore pendant quelques jours à celle du soir & du matin. Au bout de quelques jours encore, il retranchera l'une de ces deux doses, & continuera de prendre l'autre pendant une huitaine de jours pour assurer la guérison. S'il sent alors son estomac un peu fatigué, après s'être purgé avec la médecine n^o. 28, il se mettra à l'usage du lait, ou de l'eau d'orge coupée avec le lait.

Pendant tout le temps qu'il fera usage de ce remède, il boira abondamment dans la journée de l'eau d'orge ou de la tisane n^o. 22, coupée avec deux tiers d'eau, jusqu'à la concurrence de deux ou trois pintes.

Ce remède n'oblige point à garder la chambre, à moins que le temps ne soit trop froid ou la saison un peu dure. Si le malade s'exposoit alors à l'air, il risqueroit que le mercure ne lui portât à la bouche, ce qui arrive quelquefois, quoique très-rarement; ou bien, ce remède poussant encore quelquefois la transpiration, on sent qu'il seroit dangereux de la supprimer. Du reste, son régime sans être bien strict, doit être celui d'un homme dont

la santé n'est pas bien robuste, ses repas doivent être réglés & frugals: à cause de la dose qu'il doit prendre le soir, il aura soin de souper de bonne heure & légèrement, & de ne pas se coucher trop tard. Le matin à son déjeuner, il fera bien de prendre de l'eau d'orge coupée avec le lait & du sucre, ou bien du syrop de capillaire étendu dans de l'eau & coupé avec le lait.

Au commencement, ce remède laisse dans la bouche un goût un peu cuivreux, mais qui ne doit point effrayer les malades. Au bout de quelques jours, il est sujet à donner des nausées, mais elles se passent après avoir mangé. Si néanmoins ces nausées étoient considérables, il faudroit éloigner les doses du remède, ou bien les diminuer, & boire abondamment de la tisane. Si portoit à la bouche, on l'interromproit quelques jours, pendant lequel on se purgeroit avec la médecine, n^o. 28; puis on en reprendroit l'usage comme ci-devant.

Les femmes peuvent faire usage de ce remède sans autres préparations que celles marquées ci-dessus. Si elles étoient très-déliçates, elles n'en pren-

dans les Maladies Vénériennes. 105
droient au plus que deux doses par
jour , & cela même après en avoir
pris pendant dix à douze jours une
seule dose par jour, afin d'y bien ac-
coutumer leur estomac. Du reste, il
ne faut que du bon sens pour plier l'u-
sage de ce médicament aux différens
degrès de délicatesse.

Les enfans peuvent pareillement le
prendre, en n'en prenant que demi-
dose, ou même qu'un quart de dose,
selon leur force & leur âge.

§. V I.

Traitement de la Vérole, par la pa- nacée mercurielle.

Il y a deux manieres d'employer
ce sel métallique, moins chargé d'a-
cide que le sublimé corrosif, à la cu-
re de la vérole. On peut en faire usa-
ge sous la forme de pillules, ou dis-
sout dans une liqueur.

Pour se traiter par la premiere ma-
niere, il ne s'agit que de prendre pen-
dant plusieurs semaines & plusieurs
fois par jour, des pillules n^o. 41, &
les discontinuer ou se purger dès que
la bouche commence à s'affecter.

Pour se traiter conformément à la seconde, on prendra deux ou trois fois par jour, un verre contenant trois ou quatre onces de la solution de panacée, ou de la tisanne n^o. 23. Si quelques symptômes menacent de la salivation, on discontinuera & on se purgera, après quoi en reprendra l'usage du même remède.

J'ai toujours pensé qu'on pourroit très-bien parvenir à se guérir de la vérole & cela d'une manière très-commode, en prenant tous les jours avec ses alimens, deux, trois, ou quatre grains de panacée mercurielle, & se purgeant toutes les fois qu'on a lieu de craindre la salivation. Il faudroit ainsi continuer l'usage de ce remède pendant quelque temps; mais je doute qu'il trompât l'espérance du malade. Ce qu'il y a de sûr, c'est que si les symptômes véroliques ne sont pas d'ailleurs bien pressans, je ne vois pas qu'il pût survenir aucun accident d'une pareille méthode.



§. VII.

Traitement de la Vérole, par les dragées de Keyser.

Le mercure dissous par de certaines manipulations dans le vinaigre distillé, forme avec cet acide un sel mercuriel neigeux, qui mêlé avec la manne ou autre substance de cette espece & réduit en pillules, fait ce qu'on appelle les Dragées du fleur Keyser.

Pour se traiter avec ces pillules, il n'est pas besoin d'autre préparation. Le malade a soin d'en prendre les premiers jours, quatre, six, huit, &c. & d'en augmenter la dose journellement jusqu'à ce qu'elles paroissent calmer les symptômes, ou jusqu'à ce qu'elles portent à la bouche; ce dont on s'apperçoit par une chaleur assez forte au-dedans de cette partie, & une secretion plus abondante de salive: alors on en cesse l'usage pendant quelques jours, on se purge, on se saigne même s'il est nécessaire: puis les symptômes du ptyalisme passés, on recommencera sur nouveaux frais. La dose des pillules que l'on doit pren-

108 *L'Art de se traiter soi-même*
dre n'est point fixe; on en fait usage
jusqu'à ce qu'on soit absolument guéri.
On en prend dix, douze, quinze,
vingt & au-delà par jour, pendant
six semaines, deux mois & même plus.

Pastilles
antivéné-
riennes qui
peuvent
suppléer aux
dragées de
Keyser.

Au défaut des dragées de Keyser,
on peut se servir avec un égal succès
des pastilles suivantes. On éteindra dans
suffisante quantité d'un syrop quel-
conque, trois parties de mercure crud,
revivifié du cinabre : on ajoutera à ce
mélange deux parties de crème de tar-
tre. Ensuite, on réduira le tout en
pâte avec du sucre candi en poudre,
& on en formera de petites dragées
ou pastilles, chacune du poids de cinq
ou six grains qu'on laissera sécher au
soleil, ou à la chaleur douce d'une
étuve. On peut prendre deux ou trois
de ces dragées par jour, jusqu'à par-
faite guérison.

Nous ne sommes pas entrés dans
de grands détails sur le traitement par la
panacée mercurielle, parce que nous
avons pensé que ce que nous avons
dit précédemment sur l'usage du su-
blimé corrosif, devoit suffire pour ce-
lui-ci; la panacée n'étant autre chose
qu'un sublimé corrosif adouci ou dul-
cifié. Nous avons été aussi court sur

le traitement par les dragées de Keyfer, parce que le secret de ces dragées n'est pas encore divulgué, & que d'ailleurs leurs succès ne sont pas encore assez constatés pour n'en plus pouvoir douter : le sieur Keyfer ayant demandé, il y a long-temps, des Commissaires à la Faculté de Médecine de Paris, pour faire des traitemens sous leurs yeux, & les rendre témoins de leurs effets, & ne s'étant pas présenté depuis que ces Commissaires lui ont été nommés par le sort.

ARTICLE II.

*Traitement de la Vérole universelle,
par des remèdes tirés de la classe
des végétaux.*

LA mauvaise maniere d'administrer le mercure dans le commencement qu'on en fit usage, ou le mauvais emploi que durent souvent faire de ce minéral, les Charlatans auxquels le peuple court toujours à son grand dommage, furent sans doute les premières raisons qui engagerent à chercher si le regne végétal ne promettoit

Raisons qui ont donné lieu aux traitemens de la vérole par des remèdes tirés de la classe des végétaux.

pas aussi quelque spécifique contre cette maladie redoutable. L'opinion où l'on étoit que cette peste avoit été apportée de l'Amérique, fit croire qu'on pourroit trouver les remèdes dans le même endroit où l'on avoit trouvé la maladie. En effet, bientôt on apporta de ce pays le bois de gayac, qui, comme tout remède nouveau, opéra des miracles, si l'on en doit juger par le récit des Médecins ou des Historiens de ces temps-là. Mais comme ce bois étoit d'une cherté excessive, on chercha à lui substituer d'autres bois de notre pays qui fussent plus communs. On remarqua que la vertu du gayac étoit sudorifique; c'est pourquoi on tourna ses vues du côté de nos plantes sudorifiques : & c'est ce qui a donné lieu à différentes tisannes faites avec le bois de citronnier, de ciprès, de pin, de thérébinte, de cornouiller, de noisetier, de bois de genievre, avec la racine de bardane, &c. On apporta aussi de la Chine, la racine de squine; du Mexique, du Brésil, la racine de falsépareille; de la Floride, le bois de sassafras : toutes plantes qui ont eu leur vogue & leur réputation. Il seroit trop long de rapporter la manière de se trai-

dans les Maladies Vénériennes. III
ter avec chacune de ces tisannes ; d'ail-
leurs , ayant toutes à-peu-près les mê-
mes vertus , & demandant le même
régime ou les mêmes précautions , le
malade qui en voudroit faire l'essai ,
pourroit prendre pour modele celui
que nous allons apporter en exemple.
Nous nous contenterons de donner ,
à la fin de cet ouvrage , la formule
selon laquelle on doit les préparer.
Dans une seconde section, nous dé-
taillerons la maniere de se traiter avec
la décoction de falsepareille. Enfin ,
dans une troisiéme section nous trans-
crirons un Article du Dictionnaire
Encyclopédique qui a rapport à ce
sujet , & que nous croyons mériter
attention. Mais avant d'aller plus loin ,
nous devons avertir le lecteur qu'il ne
faut pas qu'il mette tout-à-fait sa
confiance dans ces traitemens par des
remedes végétaux , dont les succès sont
toujours rares , & ordinairement beau-
coup moins constans que ceux du mer-
cure.



§. I.

Traitement de la Vérole, par les tisanes sudorifiques.

Le malade se fera saigner une ou deux fois, s'il est sanguin; ensuite il se purgera avec la médecine n^o. 28, ou les pillules n^o. 38, qu'il répètera au bout de deux jours. Pendant ce temps, qui peut être appelé celui de la préparation, il observera un régime très-léger & peu nourrissant.

Le soir même de sa dernière médecine, étant couché dans son lit & bien couvert, il boira en un ou deux verres, une chopine de tisane n^o. 22, le plus chaud qu'il pourra, afin de provoquer les sueurs. Le lendemain matin, il prendra avec les mêmes précautions, pareille dose de la même tisane, & restera encore deux bonnes heures au lit, après quoi, s'étant bien essuyé le corps & ayant changé de linge, il se levera & pourra sortir pour vaquer à ses affaires, pourvu cependant que le temps soit très-doux & qu'il se tienne bien garni : autrement, il gardera la chambre. Pendant la jour-

dans les Maladies Vénériennes. 113
née, il boira abondamment de la même tisane coupée avec les trois-quarts d'eau, chaude ou froide, à sa volonté.

Il continuera cette manière de se traiter pendant quinze ou vingt jours, pendant lesquels il mangera très-sobrement, & on ne prendra que des alimens de très-facile digestion & peu nourrissans.

On ne doit pas oublier de dire que pendant le cours de ce traitement, il se purgera tous les six jours avec deux gros de follicules de fenné & deux gros de sel d'epsom, qu'il fera infuser pendant la nuit dans le verre de tisane qu'il doit avaler le matin. Le reste du temps, il se tiendra le ventre libre avec des lavemens.

§. II.

Traitement de la Vérole, par la décoction de falsépareille.

Ce traitement consiste à prendre, en vingt-quatre heures, une pinte de la tisane de falsépareille, n^o. 24, en deux ou trois doses; l'une, le ma-

tin à jeun; l'autre, à midi, & la troisiéme, le soir en se mettant au lit.

Le malade pourra vaquer à ses affaires, & observera son régime ordinaire, pourvu qu'il soit régulier.

On continuera l'usage de cette tisane pendant trente, quarante, cinquante jours & plus s'il en est besoin.

Ce traitement réussit ordinairement, lorsque les frictions mercurielles ont été administrées précédemment, & qu'elles n'ont fait que pallier la maladie.

§. III.

Traitement de la Vérole, par les tisannes purgatives.

Extrait du
Dictionnaire
Encyclo-
pédique.

Les Sauvages de l'Amérique sont fort sujets à la maladie vénérienne, mais ils ont des secrets pour s'en débarrasser, qui sont, dit-on, beaucoup plus sûrs & moins dangereux que les frictions mercurielles, ou que les préparations du mercure que l'on emploie ordinairement pour la guérison de ces maux. M. Kalm, de l'Académie Royale de Suède, ayant voyagé dans cette partie du monde, est parvenu à dé-

dans les Maladies Vénériennes. 115
couvrir le remede dont ces peuples
se fervent, & qu'ils cachotent avec
le plus grand soin aux Européens. Ils
emploient pour cet effet la racine d'une
plante que M. Linnæus a décrite sous
le nom de *Lobelia*, & que Tournefort
appelle *Rapuntium Americanum*, *flore*
dilatè cœruleo, en François la *Cardi-*
nale bleue. On prend cinq ou six de
ces racines, soit fraîches, soit seches ;
on en fait une décoction dont on fait
boire abondamment au malade le ma-
tin & dans le cours de la journée. Cette
boisson purge à proportion de la force
de la décoction, que l'on fait moins
forte lorsqu'elle agit trop vivement.
Le malade s'abstient, pendant la cure,
de liqueurs fortes & des alimens trop
assaisonnés ; ordinairement en obser-
vant ce régime, il est guéri en quinze
jours ou trois semaines. On se sert de
la même décoction pour laver les ul-
ceres vénériens, qui peuvent s'être for-
més sur les parties de la génération.
Les Sauvages dessèchent aussi ces ul-
ceres avec une racine séchée & pul-
vérisée que l'on répand sur la partie
affligée, cette racine est celle d'une
plante, que M. Linnæus appelle *Geum*,
floribus nutantibus, *fructu oblongo*,

116 L'Art de se traiter soi-même
feminum caudâ molli plumosâ, fl. suæc.
p. 424. C'est la même que C. Bauhin
désigne sous le nom de *Caryophyllata*
aquatica, nutante flore. Pin. 321; en
françois, *Benoite de riviere.*

Lorsque le malade a fait usage pen-
dant quelques jours de la décoction
de la *Lobelia*, décrite ci-dessus, sans
que l'on s'apperçoive d'aucun chan-
gement, on prend quelques racines
d'une plante, que M. Gronovius ap-
pelle *Ranunculus, foliis radicalibus,*
reniformibus, crenatis, caulinis, di-
gitatis, petiolatis, fl. Virg. 166;
en François, *Renoncule de Virginie.*
Après avoir lavé ces racines, on en
met une petite quantité dans la dé-
coction de *Lobelia*; mais il faut en
user avec précaution, de peur d'exci-
ter des irritations, des purgations trop
vives & des vomissemens. Toutes ces
plantes se trouvent en Europe, ou
peuvent s'y multiplier avec facilité.

M. Kalm nous apprend que d'au-
tres Sauvages d'Amérique se servent,
avec encore plus de succès pour la
même maladie, de la décoction d'une
racine, désignée par M. Linnæus sous
le nom de *Ceanothus*, ou de *Celastrus*
inermis, foliis ovatis serratis, triner-

dans les *Maladies Vénériennes*. 117
viis, Hort. Cliff. 73. Gronov. fl. Vir-
gin. 23. Cette plante est plus difficile
à avoir que les autres ; cependant il
y en a des pieds au Jardin-Royal des
Plantes. M. Bernard de Jussieu soupçon-
ne que cette racine est la même, qu'une
racine inconnue qui lui fut donnée il
y a quelques années, & dont la dé-
coction guérissoit en trois jours les
gonorrhées les plus invétérées : jamais
il n'a pu découvrir le lieu natal de
cette racine si efficace, quelque peine
qu'il se soit donnée pour cela ; ce sa-
vant Botaniste croit que le *Ceanothus*
est la plante appelée *Evonymus novi*
Belgii, corni fœminæ foliis, Commel.
Hort. Amst. I, p. 167. tom 86. M.
Kalm dit que cette décoction est d'un
beau rouge, & se fait de même que
celle de la *Lobelia*. Il nous dit que lorf-
que le mal est fort enraciné, on joint
à la décoction de *Ceanothus*, celle du
Rubus caule aculeato, foliis ternatis,
Linn. fl. Suec. 410, c'est le *Rubus*
vulgaris fructu nigro de C. Bauhin,
479 ; en François, *Ronce*. M. Kalm
assure de la façon la plus positive,
qu'il n'y a point d'exemple qu'un Sau-
vage n'ait point été soulagé, & parfai-
tement guéri de la vérole la plus in-

118 *L'Art de se traiter soi-même*
vétérée, en faisant usage de ces reme-
des. Voyez les *Mémoires de l'Acadé-
mie de Stockholm*, année 1750. (En-
cyclopédie. Art. VENERIENNE).



CHAPITRE VII.

*Des accidens qui peuvent arriver pen-
dant le cours des remedes, & de la
maniere d'y remédier.*

Le malade
n'est exposé
à des acci-
dens, que de
la part des
traitemens
mercuriels.

POur se traiter de la vérole, il ne
suffit pas de savoir le temps de placer
les remedes, il faut encore être in-
struit des accidens qui peuvent surve-
nir pendant le cours de leur adminis-
tration, afin de pouvoir s'en garantir
ou y remédier. Entre les différentes
manieres de se traiter de cette mala-
die, que nous avons rapportées, il n'y
a guere que celles par lesquelles on
fait usage du mercure, ou de quel-
ques-unes de ses préparations, qui
soient sujettes à des accidens. Les trai-
temens par les végétaux en sont tout-
à-fait exempts. Mais comme dans les
premiers traitemens ce n'est pas seule-
ment du mercure dont on se sert, &

qu'on est obligé d'y joindre différentes substances, que de plus le cours de ces remèdes est assez long pour donner lieu de paroître à quelques symptômes qui pourroient effrayer les malades, ou au moins les dérouter: nous croyons qu'on peut diviser les accidens qui surviennent pendant l'administration des remèdes mercuriels en trois classes. La première est de ceux qui sont produits par le mercure, ou auxquels il a la plus grande part: la seconde, de ceux qui dépendent des substances avec lesquelles il est joint, & qu'on emploie conjointement avec lui: enfin, la troisième sera de ceux qui dépendent moins de l'un ou de l'autre, que de la constitution du malade, de son tempérament, des circonstances où il se trouve, &c.

Division de
ces accidens

A R T I C L E I.

Des accidens qui dépendent principalement du mercure.

AVant d'entrer dans le détail des accidens auxquels le mercure donne

Explication
de la manie-
re d'agir du

mercure
dans le corps
humain.

120 *L'Art de se traiter soi-même*

principalement lieu dans le traitement des maladies vénériennes, il est nécessaire de poser quelques theses, dont les unes sont prouvées par l'expérience, & les autres vraisemblables, qui serviront à faire concevoir la maniere d'opérer de ce minéral dans le corps animal.

1^o. On doit concevoir que le mercure agit dans notre corps de deux manieres; & par ses parties grossieres, & par ses parties subtiles.

2^o. Les parties grossieres du mercure étant rondes, ou s'attirant toujours mutuellement de maniere à former de petits corps sphériques, & de plus, étant plus pesantes que nos fluides, doivent en circulant avec eux dans nos vaisseaux, les broyer, les briser, les atténuer, & à cause de leur propriété métallique, dompter les acides qu'ils peuvent contenir.

3^o. Les fluides de notre corps brisés & atténués par les corpuscules mercuriels les plus grossiers, doivent par conséquent se porter beaucoup plus aisément dans les différens couloirs destinés aux sécrétions, couloirs qui sont tous composés d'un ordre de vaisseaux fort fins & très-déliés.

4^o. Les parties les plus subtiles du mercure, outre que selon notre opinion, elles sont capables de détruire le virus vérolique, ont encore la propriété de faire quelque impression sur les nerfs, soit qu'elles attaquent ces vaisseaux, soit qu'elles se combinent avec le fluide qui y entre. Cette impression doit être une espèce d'agacement, puisque les remèdes calmans & qui exercent principalement cette vertu calmante sur les nerfs ou le fluide qu'ils contiennent, comme l'opium, le camphre, &c. modèrent ou suppriment même les différentes sécrétions que produit l'usage du mercure.

5^o. Le mercure une fois introduit dans notre corps, doit donc pousser toutes les sécrétions en général; & par ses parties grossières qui ayant atténué les liqueurs de notre corps, les ont rendues plus propres à être filtrées; & par ses parties subtiles, qui causant un agacement dans tout le système nerveux, doivent provoquer de cette façon le système général des sécrétions. Car

6^o. Personne ne doit douter que l'agacement des nerfs ne contribue à

l'augmentation des sécrétions. Le tabac mâché ne fait cracher abondamment que parce qu'il agace les nerfs qui se distribuent à l'intérieur de la bouche. Le même végétal pris en poudre par le nez, fait moucher parce qu'il picotte les nerfs qui se distribuent à la membrane pituitaire, &c. &c.

7^o. Lorsque les sécrétions sont généralement poussées, à cause d'un agacement général de tout le système nerveux, elles ne doivent pas pour cela néanmoins avoir par tout le corps des produits égaux. Elles doivent augmenter en raison de la grosseur des glandes; en raison de la quantité & de la grosseur des vaisseaux dont elles sont composées ou qui s'y distribuent; enfin, en raison des filets nerveux qui entrent dans leur composition. Quelle est précisément cette proportion? Nous doutons qu'on puisse jamais la calculer exactement: mais cependant il n'en est pas moins vrai qu'on doit facilement concevoir qu'elle existe.

8^o. De même que, soit par un mouvement mécanique, soit par une disposition particulière & inconnue, les parties les plus subtiles de nos hu-

meurs se portent vers la partie supérieure de notre corps, pour y être filtrées dans le cerveau, & ensuite servir aux mouvemens & aux sécrétions; de même il paroît naturel de penser que les parties les plus subtiles du mercure, que nous pensons avoir quelque analogie avec le fluide nerveux, du moins par leur ténuité, doivent se porter vers la partie supérieure de notre corps en plus grande quantité que par-tout ailleurs.

9°. La bouche, le gosier, la gorge, sont les parties du corps où l'on trouve une plus grande quantité de glandes, ramassées dans le plus petit espace. Ces glandes sont fournies ou entourées d'une plus grande quantité de nerfs que par-tout ailleurs. C'est même ce qui a toujours fait croire que la salive devoit contenir beaucoup d'esprits animaux ou de fluide nerveux.

10°. Après ces parties, celles qui sont dans le même cas, sont l'estomac, les intestins.

11°. Il est rare que toutes les sécrétions soient visiblement augmentées ensemble: & peut-être même, si cela arrivoit, notre machine ne pourroit-

124 *L'Art de se traiter soi-même*

elle pas le soutenir, du moins pendant un certain temps. Mais elles se nuisent plus ordinairement, ou plutôt se remplacent les unes les autres. Un flux d'urine arrête la transpiration, ou la sécrétion de la salive : une diarrhée arrête les urines, ou la transpiration. Le flux de bouche diminue la sécrétion des urines, de la transpiration, du *mucus* intestinal, &c.

120. L'agacement des nerfs entrant pour beaucoup dans l'augmentation des sécrétions, & les sécrétions se remplaçant les unes les autres, une partie composée de beaucoup de glandes étant irritée plus qu'une autre, la sécrétion se porte de ce côté. De même qu'on modère ou qu'on supprime la sécrétion de la salive excitée par le mercure, en prenant des purgatifs ; de même, je ne doute point qu'on ne rappellât le mercure à la bouche par l'usage des sialalogues, lorsqu'il se porte sur les intestins, ou qu'il a peine à se manifester par la salivation.

Regles à suivre pour provoquer, pour entretenir, ou pour arrêter le ptyalisme. De toutes ces propositions que nous venons de poser, il est facile de déduire quelles sont les regles à suivre pour provoquer le flux de bouche, pour le modérer, pour le supprimer,

pour déterminer l'action du mercure du côté des intestins, des reins, par la transpiration, ou enfin pour introduire ce minéral dans le corps, de manière qu'il puisse guérir la vérole, & n'augmenter visiblement aucune des sécrétions.

Pour établir le ptyalisme, il faudra introduire dans le corps une quantité assez grande de mercure pour qu'il puisse agir, & par ses parties grossières sur les humeurs, & par ses parties subtiles sur les nerfs : ou bien introduire assez de particules, pour que l'agacement des nerfs soit considérable, en travaillant d'autre part à rendre les fluides plus coulans par l'usage des délayans.

On modérera le ptyalisme, en irritant d'autres parties glanduleuses, par le moyen des purgatifs, des diurétiques, &c. ou bien, on cherchera à diminuer la sensibilité des nerfs, par le moyen des remèdes calmans, comme l'opium, le camphre, &c.

On le supprimera tout-à-fait en augmentant d'autant d'autres sécrétions, en attirant au-dehors les particules de mercure, par le moyen de l'or ou de quelques-unes de ses compositions.

L'action du mercure sera déterminée sur les glandes intestinales par le moyen des purgatifs. Telle étoit la méthode de Default, qui pendant tout le temps des frictions entretenoit ses malades dans une diarrhée abondante, au moyen de lavemens purgatifs; ce qui les mettoit à l'abri de la salivation.

Si conjointement avec le mercure on prend des remèdes diurétiques, le mercure agira par les urines, parce qu'alors les reins seront les organes les plus agacés.

On déterminera le mercure à agir par les voies de la transpiration, si on prend en même-temps des remèdes diaphorétiques.

Enfin, on guérira la vérole par l'usage du mercure sans qu'aucune des sécrétions soit visiblement augmentée, si on introduit dans le corps de petites quantités de particules subtiles de mercure, assez fortes pour subjuguier le virus vérolique, & trop foibles pour agacer sensiblement le système des nerfs, & en continuant l'usage pendant quelque temps.

Maintenant, pour revenir aux accidens causés par le mercure, il peut arriver

arriver qu'après la troisième ou quatrième friction, les glandes salivaires se tuméfient sur le champ, s'enflamment & deviennent très-douloureuses; que la langue se tuméfie & sorte au-dehors de la bouche, ne pouvant plus être contenue dans sa capacité; que la face & même toute la tête deviennent enflées, ce qui rend la déglutition & la respiration difficiles; que la voix, à cause de tous ces symptômes, s'éteigne & devienne semblable à un mugissement; que l'affoupissement, l'apoplexie, &c. se mettent de la partie; que la fièvre se manifeste plus ou moins fort, &c. Il est rare que tous ces symptômes se manifestent à la fois, mais communément il s'en rencontre plusieurs ensemble.

I. Tuméfaction subite de la tête, fièvre, affoupissement, &c.

Ces accidens dépendent de ce que le malade aura employé dans ses frictions de trop fortes doses d'onguent, qu'il aura trop pressé les frictions, ou que s'il a voulu se traiter par extinction, il se sera exposé à l'air froid, qui resserrant tous les pores & interceptant la transpiration, aura donné lieu à toutes les humeurs de se porter vivement à la bouche. La pression que les glandes salivaires gonflées operent

Causes de ces accidens.

128 *L'Art de se traiter soi même*

sur les veines, en empêchant le retour libre du sang porté à la tête par les artères, est la cause des autres symptômes effrayans que nous avons détaillés.

Ces symptômes, qui sont plus à craindre lorsqu'on se traite par extinction & que l'on s'expose à l'air, ou dans le premier période du traitement par salivation, surviennent aussi plus ou moins fortement dans le second période de ce même traitement par salivation, si le flux de bouche une fois bien établi, s'arrête subitement par quelque cause que ce soit.

Manière d'y
remédier.

On remédiera à tous ces accidens en se faisant saigner sur le champ du pied, si les symptômes sont pressans & le malade assez fort pour soutenir cette évacuation; on se dépouillera des linges chargés d'onguent mercuriel, & on essuyera les parties frictionnées. Cependant, que l'on se soit fait saigner ou non, on prendra un lavement laxatif, n^o. 17, & au bout de six ou huit heures une médecine, n^o. 28, que l'on pourra même encore répéter le lendemain, afin de détourner le mercure de la bouche, qui autrement ne manqueroit pas de s'ul-

côrer dangereusement. Si la langue ne peut être contenue dans la cavité de la bouche à cause du gonflement, mais qu'elle s'avance au-dehors, pour empêcher qu'elle ne soit blessée ou coupée par les dents de devant, on mettra entre les dents de derriere de la mâchoire supérieure & inférieure, de petits coins de bois tendre ou du liege, au moyen desquels la bouche ne pourra pas se fermer. Si ces accidens sont survenus pendant le premier & le second période du traitement par salivation, le malade modérera ensuite la salivation selon qu'il est nécessaire, en se tenant exactement renfermé, se tenant à une diete exacte, buvant de la tisanne en abondance, se gargarisant avec du lait tiede ou une décoction de racines de guimauve, de graines de lin, faisant usage de lavemens & de médecines selon le besoin si la salivation est trop abondante, se donnant de nouvelles frictions légères & à plusieurs jours d'intervalles, pour la soutenir ou la pousser si elle diminue ou paroît vouloir s'arrêter, &c. Si ces symptômes se manifestent pendant le cours du traitement par extinction, comme par ce traitement on a

130 *L'Art de se traiter soi-même*
en vue de ne point saliver, le malade
se purgera plusieurs fois, jusqu'à ce
que la salivation ne menace plus: en-
suite il reprendra le cours de ses re-
medes avec plus de précaution que ci-
devant.

Gonflement
de la lan-
gue, & for-
tie de cet
organe hors
de la bou-
che.

Dans le traitement par salivation,
lorsqu'on en est au second période, il
est fort difficile d'éviter quelques-uns
des symptômes que nous venons de
décrire, tels que le gonflement de la
langue & sa sortie hors la bouche,
le gonflement incommode & doulou-
reux des glandes salivaires. Ces sym-
ptômes sont sur-tout fréquens le ma-
tin lorsque le malade a dormi plu-
sieurs heures de suite; parce que pen-
dant le sommeil, les nerfs perdant
beaucoup de leur sensibilité, l'excré-
tion de la salive se trouve un peu sup-
primée. Les malades remédieront ai-
sément à cet inconvénient, en tenant
exactement auprès d'eux une personne
qui les empêche de se livrer à un som-
meil continu trop long: leur garde
aura soin de ne jamais les laisser dor-
mir plus d'une heure & demie, deux
heures tout au plus de suite. Les ma-
lades se leveront le matin & se pro-
meneront dans leur chambre, en bu-

vant abondamment de la tisanne tiède, & sitôt que la salivation sera rétablie, les accidens cesseront en grande partie. Pendant ce même période, si la langue qui est toujours gonflée sort de la bouche, pour empêcher qu'elle ne soit blessée par les dents, sur-tout pendant que le malade se livre au sommeil, il se mettra entre les dents molaires de la mâchoire supérieure & celles de la mâchoire inférieure, de petits coins de liege ou de bois tendre, comme nous avons dit ci-dessus. Si les dents sont inégales, ou qu'il en ait quelqueune de manque, afin que la langue ne s'engage pas dans les vuides que laisse cette inégalité des dents, il les garnira de linge vieux, &c.

Enfin, on obviendra aisément à tous les accidens que nous venons de décrire, & à d'autres que nous décrirons par la suite, si en faisant usage du mercure, on veut bien prendre pour regle d'en prendre toujours moins que plus; parce qu'il est beaucoup plus facile de faire entrer dans le corps une plus grande quantité de mercure, que de l'en faire sortir sans risque, lorsqu'il y est entré. En suivant cette regle, les traitemens seront peut être

Regles à
observer
lorsqu'on
fait usage
du mercure.

132 *L'Art de se traiter soi-même*
un peu plus longs , mais aussi ils feront
exempts de dangers.

II. Fievre
continue,
ou intermit-
tente.

Dans le traitement par frictions & salivation, il arrive qu'après la troisième ou quatrième friction, le malade est quelquefois attaqué d'une fievre intermittente ou continue, avec ou sans redoublement. Alors le dedans de la bouche s'échauffe, la salivation se supprime, le malade a la respiration gênée, ou attaquée d'autres symptômes propres à la fievre, mais d'autant plus forts que le mercure y contribue encore par le tumulte qu'il excite dans toute la machine.

Causes de
ce symptôme.

Cette fievre peut dépendre de deux causes principales : de ce qu'on aura négligé de se préparer duement & convenablement avant le traitement, & de ce que le mercure aura été administré un peu trop à la hâte & avec trop peu de précautions.

Maniere
d'y remédier.

Le malade y remédiera facilement si elle est légère, en observant un régime plus strict, buvant encore plus abondamment de sa tisane, prenant deux fois par jour des lavemens émolliens, interrompant toute nouvelle friction, se dépouillant de ses linges, s'essuyant les parties couvertes de

mercure. Si ces remèdes ne fussent pas pour calmer la fièvre, & qu'elle soit violente, il se fera saigner une fois ou deux selon ses forces, se purgera avec la médecine n^o. 28, qu'il répètera selon l'exigence du cas, &c. La fièvre tombée, si le malade est encore assez fort, il rétablira le cours de la salive en remettant ses linges, se donnant de nouvelles frictions, à petites doses & à des intervalles plus considérables que précédemment. S'il se trouve trop foible, il attendra que ses forces soient revenues, ou se traitera selon une autre méthode.

Chez quelques malades, il arrive que dans le traitement par frictions & salivation, après la seconde ou troisième friction, en place de flux de bouche, il s'établit une diarrhée copieuse, qui, si on la néglige, se change en une dysenterie dans laquelle le malade est attaqué de douleurs violentes dans toute la région du bas-ventre, de tenesmes perpétuels, de déjections fréquentes de matières muqueuses, sanguinolentes & en petite quantité, de petits mouvemens de fièvre, &c.

La cause de ces symptômes est l'omission des remèdes préparatoires au

III. Diarrhée & Dysenterie.

Causes de ces symptômes.

134 *L'Art de se traiter soi-même*
traitement, l'erreur dans le régime de
la part du malade qui n'a pas voulu
s'astreindre à une diete exacte, ou en-
fin la texture foible & la sensibilité des
nerfs des organes qui servent à la di-
gestion; de maniere que c'est dans ces
parties que se trouvent augmentées les
secrétions, au lieu de l'être dans la
bouche.

Manieres
d'y remé-
dier.

Dans le cas de simple dévoiement,
le malade prendra, le matin à jeun,
quinze grains d'ipecacuanha dans une
cuillerée de bouillon: il aidera le vo-
missement que lui procurera ce reme-
de, en buvant beaucoup d'eau tiede:
il cessera toute friction, & se dépouil-
lera de ses linges pour plus grande sû-
reté: sa boisson ordinaire sera l'eau de
ris, n^o. 10. Au bout de deux jours,
il se purgera avec la médecine n^o 29,
& le soir en se mettant au lit, il pren-
dra le bol n^o. 46; ce qu'il continue-
ra de faire pendant encore quelques
jours. Il n'est pas besoin de lui re-
commander une diete exacte, puisque
l'erreur dans le régime aura pu être
cause de cet accident. Ensuite, le dé-
voiement tout-à-fait passé, il recom-
mencera les frictions avec plus de pru-
dence, tant sur la dose d'onguent,

que sur les intervalles entre chaque friction.

Si le dévoiement devient dyssenterique, le malade ôtera sur le champ tous les linges, & s'essuyera les parties frictionnées. Ensuite il se fera saigner du bras, & même plus d'une fois, si les douleurs sont violentes, & qu'il y ait lieu de craindre quelque inflammation. Toutes les trois heures il prendra des lavemens n^o. 18, 19 ou 20; sa boisson sera comme précédemment, de l'eau de ris ou celle n^o. 11. Lorsque les symptômes seront à-peu-près apaisés, & qu'il n'y aura plus de douleurs dans le bas-ventre, le malade se purgera comme ci-dessus, & fera usage du diascordium tous les soirs pendant quelques jours. La maladie tout-à-fait passée, si le malade est assez fort, il continuera son traitement en usant de ménagement: sinon, il attendra pour le commencer un temps plus favorable.

Il est à remarquer néanmoins que la diarrhée pouvant suppléer au flux de bouche, comme nous l'avons déjà fait entendre plus haut; lorsqu'elle survient au commencement du traitement, il ne faut pas pour cela l'inter-

La diarrhée supplée quelquefois au flux de bouche.

rompre sur le champ : il faut voir auparavant si elle pourra se soutenir & se supporter sans aucun danger, & alors on continuera le traitement comme si la salivation étoit établie, ayant seulement soin d'user de beaucoup plus de précaution pour la soutenir ou pour la pousser, que si le flux de bouche étoit établi.

Les mêmes symptômes surviennent quelquefois dans le traitement par extinction, si les malades se gorgent de nourriture, ou s'exposent à l'air froid; alors ils se traiteront de même que nous venons de le dire.

IV. Crachement
de
sang

Dans le second période du traitement par frictions & salivation, il n'est pas rare que les personnes qui ont la poitrine attaquée ou très-délicate, aient un crachement de sang, tantôt pur, & tantôt écumeux & mêlé avec de la pituite.

Causes de
cet accident.

Ce symptôme est la suite de la division & de l'atténuation que le sang souffre de la part des molécules grossières de mercure qui circulent avec lui. Car on doit regarder ces hæmophthysies comme dépendantes plutôt d'un suintement de sang à travers les

tuniques des vaisseaux, que de la rupture de ces derniers.

Quoi qu'il en soit, en pareil cas le malade quittera sur le champ ses linges, & nettoiera les parties frictionnées. Il se fera saigner deux ou trois fois, de quatre heures en quatre heures, gardera un régime exact, se tiendra le ventre libre par l'usage des lavemens, prendra de demi-heure en demi-heure une cuillerée de looch blanc; pour boisson une légère décoction de racine de grande confoude, des bouillons préparés avec la même racine, dans lesquels on pourra même écraser quelques escargots, pour adoucir la masse du sang si elle est trop acrimonieuse. Après quoi, le crachement de sang étant tout-à-fait passé, on continuera le traitement si le malade a encore assez de forces, ou on le remettra à un autre temps.

Moyen d'y remédier.

Il est encore ordinaire à ce même période du traitement par frictions & salivation, que les douleurs rhumatismales ou arthritiques se réveillent, & deviennent même quelquefois insupportables.

V. Douleurs rhumatismales. ou arthritiques.

Cela vient de ce que dans ce traitement on ne peut pas mesurer exac-

Causes de ce symptôme.

138 *L'Art de se traiter soi-même*
tement la dose des particules mercurielles subtiles qui sont nécessaires pour détruire le virus ; mais qu'on en prend peut-être deux , trois , quatre fois plus qu'il n'en faut. Ces particules subtiles , comme nous avons dit , agacent le systême général des nerfs , & conséquemment dans les parties qui étoient déjà agacées & qui étoient la source des douleurs rhumatismales ou arthritiques , il doit maintenant s'y trouver deux agacemens pour un , ce qui rend les mêmes douleurs plus violentes & moins supportables.

Moyen d'y
remédier.

Le seul moyen de remédier à ce symptôme , est de boire beaucoup de tisane , de prendre des lavemens émolliens & calmans , de garder un régime exact & se tenir très chaudement , afin de déterminer une transpiration qui fera une nouvelle voie par laquelle pourront sortir les atômes mercuriels subtils. A cette intention , le matin & le soir , on pourra boire quelques verres chauds d'une infusion de plantes vulnéraires , comme de petite sauge , de verge d'or , de chamæpytis , &c.

VI. accidens divers
de la part
des ulcères

Les ulcères qui se forment dans la bouche pendant le ptyalisme , donnent

encore souvent beaucoup de peine & d'inquiétudes aux malades.

Pendant le cours de la salivation, si le malade peut remuer la langue, il pourra, une ou deux fois par jour, mâcher un jaune d'œuf frais ; ce qui contribuera à appaiser un peu les douleurs que doivent lui causer les ulcères dont les différentes parties de sa bouche sont attaquées. Je dis si le malade peut remuer sa langue, car le premier symptôme qui fait redouter la salivation, & qui effraye les personnes qui subissent ce traitement, est une tuméfaction de la partie postérieure & moyenne de la langue, assez considérable pour les empêcher de mouvoir cet organe. Aussi voit-on souvent ceux qui salivent un peu abondamment, passer plusieurs jours sans vouloir parler, & ne s'exprimer autrement que par gestes & par écrit.

Quelquefois & principalement chez les malades qui inclineront au scorbut, il se formera des ulcères rongeurs sur les gencives, sur la langue, le palais, les amygdales, la luette ; ces derniers gênent beaucoup à la déglutition. Dans ce cas, on réprimera un peu l'action du mercure, on touchera

qui se forme
ment dans la
bouche pen-
dant leptya-
lisme.

les ulcères avec le collyre de Lanfranc, ou l'esprit de vitriol & le miel, & le malade se gargarifera souvent avec une décoction de racines d'aristoloche ronde, de raifort, de feuilles de cochlaria, &c. sur laquelle on ajoutera un peu d'eau-de-vie camphrée, & d'alun de roche.

D'autres fois, si on n'a pas conduit la salivation selon les règles, lorsqu'on voudroit terminer le traitement, on trouve beaucoup de difficulté à arrêter le flux de bouche, à cause du nombre d'ulcères fœdés, profonds, rongeurs & de mauvaise nature, auxquels dans le temps propre on ne s'est pas opposé. Alors, si l'intérieur de la bouche est bien enflammé, le malade se fera saigner selon que ses forces le permettront; il se gargarifera souvent avec du lait tiède, ou une décoction de racines de guimauve, de graines de lin, &c. Il touchera les ulcères fœdés avec le collyre de Lanfranc, & détergera les autres en se rinçant la bouche trois ou quatre fois par jour, avec l'eau d'orge & le miel rosat, n^o. 32. Il prendra tous les jours un lavement laxatif, & de deux jours l'un la médecine n^o. 28; cependant il se

nourrira de lait s'il peut en supporter l'usage, de crème de ris, de fap-lep, de panades, de soupes ou autres alimens de légère digestion & nourrissans. Si le temps est doux, il fortira & prendra de l'exercice, afin d'augmenter la transpiration : mais ordinairement le temps & la patience guérissent mieux ces accidens que tous les remedes.

Lorsque les ulceres sont profonds & que l'escarre qui les recouvroit vient à se détacher, il peut survenir des hémorrhagies, quelquefois considérables & capables d'effrayer le malade. Dans ces circonstances, il touchera l'endroit d'où sort le sang, s'il est visible, avec le collyre de Lanfranc, ou quelque eau alumineuse. Si le vaisseau qui fournit le sang n'est pas visible, & qu'il fournisse abondamment, le malade se fera saigner du bras une ou deux fois, & se conduira comme dans toute autre hémorrhagie, se modélant sur ce que nous avons dit ci-dessus, lorsque nous avons parlé des crachemens de sang qui surviennent pendant le traitement.

Nous avons averti précédemment lorsque nous avons parlé de la ma-

niere de se traiter par frictions & salivation, que le malade devoit avoir grand soin de passer souvent dans la journée les doigts entre la langue & les gencives, le dedans des joues & les gencives, dans le temps que les ulceres se cicatrisent, afin d'empêcher les parties de se conglutiner ensemble; s'il n'avoit pas eu cette attention, & que ces parties fussent unies au moyen d'une cicatrice, il faudroit que le malade se les fît séparer par un coup de bistouri, & prît après cette opération la même précaution qu'il auroit négligée précédemment.

Il est inutile que nous parlions de la bridûre à laquelle sont sujets les malades chez lesquels il s'établit des ulceres rongeans & de mauvaise nature, qui affectent les tendons des muscles qui servent à fermer les mâchoires. Il n'y a d'autre remede à cet accident, qui au reste n'est pas commun, que la philosophie qui apprend à l'homme à supporter les maux incurables.



ARTICLE II.

Des accidens qui dépendent principalement des substances avec lesquelles le mercure est joint.

ON a vu ci-dessus qu'on employoit le mercure à l'extérieur & à l'intérieur : que pour l'employer à l'extérieur, après l'avoir éteint dans une substance propre, on le mêloit sur une certaine quantité de graisse : que pour en faire usage à l'intérieur, on le prescrit ou en propre substance & joint avec des gommeux, des purgatifs, &c. ou sous la forme de sel & combiné avec des acides. Si le mercure par lui-même est capable de causer des révolutions effrayantes dans notre machine ; de leur côté, les substances avec lesquelles on le joint, peuvent aussi produire des symptômes dangereux, qu'il est de notre devoir de détailler.

Il y a des personnes qui ont la peau si fine & si délicate, qu'on ne peut sans danger l'oindre de particules graisseuses, soit que la graisse alors bouchant les pores, empêche la transpira-

I. Erysipèle
le causé par
la graisse
qui entre
dans la composition de
l'onguent
mercuriel.

tion, qui naturellement chez ces personnes est abondante; soit qu'elle rancisse & devienne acrimonieuse par son séjour. Alors les membres frictionnés avec l'onguent mercuriel deviennent érysipélateux, & ce symptôme est plus ou moins violent, selon la quantité d'onguent dont on a fait usage dans la friction, l'épaisseur de la couche qui couvre la peau, le temps & la force qu'on a employés au frottement, &c.

Dans ce cas, il n'y a point à balancer, le malade doit sur le champ nettoyer avec soin les parties frictionnées, d'abord avec de l'huile d'amandes douces, ensuite avec de la pâte d'amande. Si l'érysipelle est considérable, il se fera saigner; puis il baignera fréquemment la partie érysipélateuse avec une infusion de fleurs de sureau, sur laquelle on mêlera un peu d'eau-de-vie: il laissera même toujours sur cette partie, une compresse trempée dans cette décoction, & qu'il aura soin de tenir toujours bien humectée. Quant à la vérole, comme il n'y a pas d'apparence à cause de ce symptôme qu'il puisse se traiter par friction, il choisira une autre méthode.

Dans le traitement par les pillules mercurielles, §. IV, quoiqu'on ne prenne chaque jour avec le mercure qu'une très-petite quantité de remèdes purgatifs, néanmoins comme on est obligé d'en continuer l'usage pendant long-temps, il arrive quelquefois qu'au bout de dix ou douze jours, ou plus, sur-tout si le malade a les viscères abdominaux fort sensibles, il survient une superpurgation; c'est-à-dire que le malade est purgé violemment, & attaqué de coliques, d'épreintes, & quelquefois même rend des selles sanguinolentes.

II. Superpurgation.

Le malade doit alors interrompre le cours du remède, & cependant se mettre à l'usage de la tisane, n^o. 11, prendre dans la journée plusieurs lavemens émolliens & calmans, n^o. 18, 19, &c. se tenir à un régime très-moderé & rafraîchissant. Lorsque tous ces symptômes seront dissipés, il pourra continuer le cours du traitement interrompu, ou substituer aux pillules dont il faisoit usage, celles n^o. 40, ou enfin choisir une autre méthode.

Lorsqu'on emploie au traitement de la vérole les sels mercuriels, §. V,

III. Nau-
sées, vo-
miffemens,
ardeurs d'es-
tomac, tran-
chées, &c.

146 *L'Art de se traiter soi-même*

VI & VII, comme dans ces compo-
sitions le mercure est combiné avec des
acides plus ou moins forts, les pointes
de ces acides agacent les houpes ner-
veuses de l'estomac & des intestins,
de plusieurs manieres: c'est ce qui pro-
duit alors des nausées ou envie de
vomir, des vomiffemens, des ardeurs
d'estomac, des tranchées, des devoie-
mens, quelquefois même des dyffen-
teries.

Ces symptômes ne doivent point
effrayer les malades, du moins les pre-
miers, à moins qu'ils ne soient vio-
lens. Pour y remédier, il ne faut que
boire beaucoup de tisane afin que les
acides étant plus délayés & perdant
de leur force à proportion, agissent
moins violemment sur les nerfs. As-
sez ordinairement même ces symptô-
mes ne se font ressentir que dans les
commencemens du traitement, & se
passent à mesure que l'estomac se fait
à la présence de ces médicamens.
Quant aux derniers symptômes, si les
tranchées sont violentes, ou le devoie-
ment considérable, si même la dyffen-
terie se met de la partie, il faut sur
le champ interrompre le cours des re-
medes, pour quelques jours, pendant

lesquels on se traitera comme nous avons dit ci-dessus ; après quoi on continuera les mêmes remèdes, mais à des doses un peu moins fortes, afin que les accidens qu'on vient de combattre ne viennent pas à reparoître de nouveau.

ARTICLE III.

Des accidens qui dépendent moins du mercure ou des substances avec lesquelles il est joint, que d'autres causes.

LES accidens dont nous avons à parler dans cet Article, ne se rencontrent que dans le traitement par frictions & salivation, ou extinction. De ces accidens, les uns dépendent de l'état même où étoit la santé du malade avant qu'il eût contracté la vérole, ou eût commencé à subir l'un des traitemens que nous venons de nommer : les autres tiennent à son sexe : un seul dépend de son tempérament ; un autre du cours même général des remèdes.

Quant à ceux de la première clas-

Si la vérole se trouve combinée avec quelque autre maladie chronique, le malade doit d'abord tâcher d'arrêter les progrès de celle-ci, avant de procéder à la cure de la vérole.

se, avant d'en faire le dénombrement & d'exposer la façon d'y porter remède, il faut savoir que la vérole se trouve souvent entée sur un sujet déjà attaqué de quelque maladie fâcheuse, comme de maladies de poitrine, de cachexie, d'hypochondriacisme ou de vapeurs, d'épilepsie, de scorbut, de diarrhée habituelle, qui toutes cadrent peu avec le long cours des remèdes auxquels on a donné le nom de *grands*. Il est donc nécessaire, que ces sortes de malades, avant même que de se préparer généralement au traitement par frictions, subissent encore une préparation particulière, c'est-à-dire, suivent un cours de remèdes propres à dissiper les symptômes dont ils sont atteints, & qui n'ont point de rapport avec la maladie qu'ils ont contractée plus récemment.

Quelques précautions que ces malades aient prises, il peut néanmoins se faire que pendant le cours du traitement mentionné, un pulmonique soit attaqué d'un crachement de sang; un cachectique, d'une diarrhée; un scorbutique, d'ulcères phagedéniques aux gencives; un épileptique, d'accès épileptiques, &c. Nous avons déjà

décrit la manière de procéder dans les premiers cas, il nous reste à parler des derniers.

Si un malade fujet à l'épilepsie, craint d'avoir quelques accès de cette maladie pendant le cours de la salivation, il faut avant tout qu'il ait soin de se procurer un garde intelligent, & que celui-ci soit toujours à ses côtés. Le secours que ce garde peut donner au malade est de veiller, pendant l'accès, à ce que la langue qui est déjà gonflée & prête à déborder les dents, ne soit blessée ou coupée dans les convulsions de la mâchoire intérieure. A cet effet, il lui mettra entre les deux mâchoires, sur les dents molaires, de petits coins de bois tendre ou de liege, pour les tenir toujours éloignées l'une de l'autre. Si le paroxysme, est long & qu'il y ait lieu de craindre qu'il ne se termine en apoplexie, le malade se fera saigner au pied, une ou deux fois selon ses forces; & après avoir pris le lendemain un ou deux grains d'émétique pour débarrasser l'estomac, il se mettra à l'usage des remèdes anti-épileptiques, comme de la potion n^o. 31, dont il prendra de temps en temps une cuillerée dans la

I. Accès
d'épilepsie.

journée; de l'opiate n^o. 50, dont il prendra la grosseur d'une noisette, le matin & le soir; & enfin, d'une tisane faite avec les feuilles d'orangers, n^o. 14.

II. Hypo-
chondriacif-
me.

Les hypochondriaques ou vaporeux, auront grand soin de ne point se laisser aller aux incommodités différentes du traitement, ni à l'ennui que cause sa longueur: rien n'étant plus contraire à ce traitement que le chagrin, ou les différentes affections de l'ame. Qu'ils ne se forment aucune chimere; mais que leur esprit, toujours prêt à s'alarmer, se tienne dans l'affiette la plus tranquille. Que pour se distraire, ils cherchent tous les amusemens dont on peut faire usage dans un pareil cours de remedes.

III. Menf-
trues.

Nous avons bien recommandé que les femmes prissent leur temps de maniere que leurs regles ne viennent que lorsque la salivation est sur son decours, & le traitement à sa fin. Il peut arriver néanmoins quelquefois qu'elles surviennent pendant que la salivation est à son degré, soit que ce flux périodique ait été dérangé par l'action du mercure, soit que la salivation ait été un peu trop lente à se manifester, soit

soit enfin que la malade soit naturellement toujours en avance de quelques jours. Dans ce temps, il arrive ordinairement que la salivation baisse, & que les regles coulent en revanche un peu plus abondamment que de coutume. Il faut bien se donner de garde alors de pousser la salivation : il faut laisser aller les choses selon la volonté de la nature. On aura soin seulement de prendre des bouillons un peu plus forts, dans lesquels on pourra passer un peu de ris, ou délayer un jaune d'œuf, Si elles coulent trop violemment & qu'on ait lieu de craindre quelque perte, alors la malade se mettra à l'usage d'une tisane faite avec la racine de grande consoude & les oranges vertes, n^o. 15; & se conduira à-peu-près selon ce que nous avons dit à-l'Article du crachement de sang.

Il peut arriver qu'une femme enceinte & dans ses derniers mois, avorte pendant le cours du traitement par friction. Dans ces circonstances, la malade contiendra autant qu'il lui sera possible, dans les justes bornes l'action du mercure, selon les préceptes que nous avons donnés. Lorsqu'elle sentira les douleurs, & que l'écoulement

IV. Avortement

des eaux la rendra certaine de la sortie imminente de l'enfant, elle se fera accoucher, & fera sur le champ baptiser l'enfant s'il est encore vivant. Ensuite elle se gouvernera comme toute femme doit le faire dans ces circonstances. Si les lochies viennent bien, elle laissera tout à la nature : & lorsqu'elles feront sur leur fin, elle continuera le traitement, ayant soin de le modérer, & de le continuer plus long-temps. Si les vuidanges se dérangent de leur cours, elle agira comme si elle n'eût point commencé le traitement mercuriel, & emploiera les remèdes prescrits en pareil cas ; comme les lavemens, les saignées, les remèdes emmenagogues, les purgations, &c. Au reste, il est nécessaire que la mere nourrisse alors elle-même son enfant ; premièrement, afin que si l'enfant est infecté, il puisse être guéri par les remèdes que prend la mere elle-même ; & secondement, parce qu'il seroit très-imprudent de le donner à quelque nourrice, son état étant toujours très-incertain, quand bien même il n'auroit aucun symptôme décidé.

V Malades
chez lesquels
la salivation

Quelles précautions que l'on prenne
pendant le premier période du traite-

ment par frictions & salivation, il y a certains malades chez lesquels le flux de bouche ne peut se manifester par aucun signe. Il seroit dangereux alors de vouloir forcer cette évacuation. Le malade se contentera en ce cas, après les cinq premières frictions, d'attendre quatre ou cinq jours. Pendant ce temps, il se nourrira avec un grand régime, se tiendra chaudement, & boira abondamment de la tisanne. Au bout de ces cinq jours, si rien ne paroît, il recommencera à se faire encore cinq frictions pendant les neuf jours suivans, ayant toujours soin de veiller à sa bouche, afin de pouvoir arrêter le cours des frictions, si la salivation menace de paroître; parce que sans toutes ces attentions, elle pourroit aller avec plus de violence qu'il ne faut. Cependant, il fera usage tous les jours de lavemens, & si la salivation vient à s'établir, il se conduira selon les regles que nous avons prescrites en un autre endroit. Si au contraire la salivation ne paroît point au bout d'une dizaine de jours, le malade ôtera ses linges, s'essuiera & se nettoiera la peau, prendra peu-à-peu une nourriture plus forte, & enfin repren-

ne peut se
manifester.

dra son genre de vie accoutumé. Nous avons déjà remarqué assez de fois que la salivation n'étoit point essentielle à la cure de la vérole. C'est pourquoi ceux qui seront dans le cas dont nous venons de parler, ne doivent point douter de leur guérison, quoiqu'ils n'aient point salivé. Si cependant quelques raisons plausibles leur donnoient lieu de craindre de n'être pas guéris, ils pourroient avoir recours à une autre méthode.

VI. Œdématic. des jambes.

L'attention que doivent avoir les malades dans le cours de la salivation, de se tenir debout le plus long-temps qu'il leur sera possible, ou pour mieux dire, de se coucher le moins qu'ils pourront, donne ordinairement lieu à un accident presque inséparable de cette méthode. Cet accident est l'enflure des jambes, à laquelle les malades sont sujets en pareille circonstance. Pour y obvier, ils auront soin, pendant le traitement, & lorsqu'ils seront levés, d'avoir toujours un tabouret sous leurs jambes. Mais, au reste, cet accident est d'une très-petite conséquence : & le traitement fini, il se guérit bientôt naturellement, ou cede à quelques purgations.



CHAPITRE VIII.

Parallele des différentes méthodes dont nous avons parlé, ou Règles selon lesquelles un malade doit se décider pour l'une préférablement à l'autre.

ON ne peut s'empêcher d'avouer qu'il est très-difficile de faire un *parallele* des différentes méthodes propres à guérir la vérole universelle, qui soit absolument exact & capable de déterminer le choix des personnes attaquées de cette maladie; puisque s'il est constant, d'un côté, qu'elles peuvent toutes très-bien guérir cette maladie, il n'est pas moins prouvé, d'une autre part, qu'elles sont toutes sujettes à manquer aussi dans de certaines circonstances, sans qu'on ait pu encore jusqu'à présent être absolument sûr des causes qui s'opposent alors à leur efficacité, ou des raisons qui font que l'une guérit, ce que l'autre n'a pu faire, & cede ensuite dans un autre cas à une troisième qui elle-même n'est pas plus universelle.

Difficulté d'établir le *parallele* exact des différentes méthodes employées au traitement de la vérole.

Quoi qu'il en soit de cette difficulté, nous espérons néanmoins approcher en ce point de la vérité, plus près qu'aucun de ceux qui nous ont devancés, & statuer quelques regles selon lesquelles les malades puissent se décider en faveur de quelqu'une de ces méthodes, à l'aide de differens principes que nous avons posés en differens endroits de cet ouvrage, & qu'il est indispensable de récapituler ici en peu de mots.

Premièrement, on ne doit point perdre de vue que nous avons démontré qu'il falloit que ce fût dans le fluide nerveux que se trouvât le siege de la vérole. Or, on ne peut nier que lorsque ce fluide est une fois vicié, il ne doive s'ensuivre des symptômes sans nombre, tous ou propres à la vérole, ou communs à cette maladie & à toute autre. Ces symptômes sont des inflammations, des tumeurs de differens genres, des ulceres de différentes especes, des caries, &c.

Division de
la vérole en
récente,
confirmée &
invétérée.

A raison de ce principe, qui est le fondement de la conduite que l'on doit tenir dans tout ce qui regarde les maladies vénériennes, on peut diviser

la vérole en vérole récente, vérole confirmée, & vérole invétérée.

Dans la vérole récente, il n'y a encore que le fluide nerveux qui soit vicié ; aussi les fonctions ne seront que légèrement viciées, & seulement à-peu-près de la même manière qu'elles le sont, lorsque le même fluide se trouve attaqué par des miasmes putrides & pestilentiels qui flottent dans l'air, & qui sont les causes originelles des maladies épidémiques. Les symptômes de la vérole en cet état peuvent être regardés comme aigus, non pas à raison de leur terminaison, qui ne s'opère pas tout-à-fait par une voie critique, comme dans les autres maladies aiguës ; mais à raison de leur apparition subite, & de la manière prompte dont ils cedent aux remèdes. A ce degré de vérole, on n'observe guère que des bubons, des pustules, &c.

Lorsque la vérole est à son second degré, ou confirmée, non-seulement le fluide nerveux est vicié, mais même les autres liqueurs du corps humain sont dégénérées. C'est alors que l'on remarque beaucoup de symptômes qui sont communs à d'autres maladies, causées par une dégénération dans les

fluides , relative à celle qui existe dans la vérole. Ces symptômes sont, outre les précédens qui peuvent toujours avoir lieu, des obstructions dans le systême glanduleux, différentes maladies des testicules, des douleurs dans les membres à l'endroit où s'insèrent les tendons des gros muscles, des dartres & autres maladies de la peau, des inflammations dans différens organes, enfin des ulcères de ces mêmes parties.

Dans la vérole invétérée, non-seulement le fluide nerveux est infecté, non-seulement les humeurs à cause de ce vice sont dégénérées, mais encore cette dégénération est à un tel point, que les parties solides en sont attaquées, que les fonctions essentielles en sont troublées. A ce degré, outre les symptômes communs aux deux précédens, on remarque des exostoses, des ankyloses, des caries, des tumeurs & des ulcères carcinomateux, des phthysies, &c.

Indications
à suivre
selon les différens degrés de la vérole.

Secondement, on doit s'appercevoir que pour guérir la vérole, selon ses différens degrés, il faut aussi se conduire différemment.

Lorsqu'elle sera à son premier de-

gré, on la guérira aisément en détruisant les miasmes qui infectent le fluide nerveux, ou en les chassant hors de la machine.

A son second degré, il ne s'agira pas seulement de détruire les miasmes véroliques ou de les chasser hors du corps, il faudra encore remédier à la dégénération qui peut exister dans toutes les humeurs, & qui quelquefois peut bien naturellement se guérir sans aucun remède; mais qui dans d'autres circonstances peut bien aussi subsister & causer des symptômes fâcheux.

Enfin, à son troisième degré, non-seulement il faut détruire ou chasser hors du corps les miasmes véroliques; non-seulement, il faut corriger la masse des humeurs, mais encore il faut remédier aux vices locaux que cette dégénération a occasionnés.

Troisièmement, les moyens propres à remplir ces indications, sont comme nous l'avons dit en parlant des différentes manières de traiter la vérole, de deux espèces, ou mercuriels, ou tirés de la classe des végétaux.

Le mercure a cet avantage sur les remèdes tirés de la classe des végé-

Parallele du traitement par le mercure, & de celui par les remèdes tirés de la classe des végétaux.

Le mercure
détruit les
miasmes vé-
roliques.

taux, qu'il détruit par une vertu spécifique qui réside dans ses molécules les plus subtiles, les miasmes véroliques, pendant que par ses molécules plus grossières, il contribue à la dépuration des fluides, en les atténuant, les brisant, & en procurant une sécrétion plus abondante, &c.

Les remèdes
tirés de la
classe des vé-
gétaux, ne
détruisent
point les
miasmes,
mais les
chassent hors
du corps.

Les remèdes, au contraire, tirés de la classe des végétaux, ne paroissent guérir la vérole, qu'autant qu'ils peuvent chasser hors du corps les miasmes véroliques. Encore comment chassent-ils ces miasmes? Ce n'est pas par une vertu spécifique; ce n'est pas par une espèce de discernement qui leur fasse choisir les miasmes pour les chasser, mais seulement parce qu'ils évacuent généralement, ou toutes, ou quelques humeurs. Il est aisé à concevoir qu'en évacuant chaque jour une quantité de liquide infecté de quelques miasmes, on diminue journellement la quantité des miasmes qui sont dans le corps: tant qu'à la fin, à force d'évacuer de certaines quantités de ce liquide, il doit venir un temps où ce qui en reste dans le corps, ne doit contenir que très-peu ou point du tout de ces miasmes: à-peu-près de même que par des saignées répétées,

on vient à bout d'évacuer tout à fait la partie rouge du sang, de maniere que si cette partie rouge contient quelques germes de maladies, lorsqu'on l'auroit évacuée entièrement, à l'aide de ces saignées, on seroit bien sûr que la maladie qu'occasionnoient ces germes, doit être détruite. Les sudorifiques, en excitant des sueurs profuses, doivent enlever du corps, toutes les fois qu'ils opèrent, une quantité prodigieuse d'esprits animaux, qui étant plus subtils que les autres humeurs, doivent aussi s'échapper avec beaucoup plus de facilité, & en plus grande quantité. Dans le traitement de la vérole par les sudorifiques, on répète pendant plusieurs jours cette évacuation; aussi, au bout d'un certain temps, la masse totale du fluide animal doit-elle être renouvelée; & conséquemment elle ne doit plus contenir aucuns miasmes véroliques. La cure de la vérole par ces remèdes est si bien fondée sur ce principe, & non point sur une vertu spécifique des bois, que la squine a été substituée au gayac avec un pareil succès; la falsépareille à la squine avec un égal avantage; le sassafras à la falsépareille; aux bois des Indes,

enfin, les plantes fudorifiques de notre pays, & même aux plantes fudorifiques, d'autres remedes de pareille vertu tirés de la classe des minéraux, comme l'antimoine, ou de la classe des animaux, comme différentes préparations de vipere, &c. C'est de la même maniere qu'opèrent aussi les tisannes purgatives dans cette maladie; & si ce que M. Kalm. rapporte est une fois bien constaté, il n'y a nul doute que par l'usage répété des purgatifs, quels qu'ils soient, on ne puisse aussi parvenir à guérir la vérole. La cure de cette maladie par les pillules mercurielles, paroît même être une preuve de ce que nous avançons; puisqu'il est difficile de croire qu'elles puissent agir à raison du mercure qui entre dans leur composition, & qui ne doit faire que passer dans le canal intestinal, sans pénétrer dans les voies lactées. Nous pouvons aussi apporter en faveur de ce que nous avançons, les succès, rares à la vérité, de la teinture de coloquinte, dont nous parlerons à la fin de cet ouvrage.

Par la même raison que les remedes fudorifiques ou purgatifs, tirés de la classe des végétaux, chassent hors

du corps les miasmes véroliques, en évacuant avec eux le fluide animal qu'ils infectoient, & en procurant le renouvellement de ce même fluide; ces remèdes en chassant hors du corps une certaine quantité de toutes les autres humeurs conjointement avec le fluide nerveux, peuvent aussi par-là remédier à la dégénération des fluides, qui existe dans le second & troisième degré de la vérole.

Par tout ce que nous venons de dire, il nous paroît aisé d'instituer un parallele exact & clair entre le traitement de la vérole par les remèdes mercuriels, & celui par les remèdes tirés de la classe des végétaux. Deux choses se présentent d'abord à être considérées dans la vérole; sa cause première, qui est la présence des miasmes véroliques dans le fluide nerveux; & les suites de cette cause, qui sont différentes dégénérations dans les humeurs de notre corps, occasionnées toujours par l'existence continuée des miasmes dans le fluide nerveux. Cela posé, quant à la cause de la vérole, qui est la présence des miasmes, le mercure la détruit par une vertu spécifique; les remèdes tirés de la classe des végétaux, en procurent la

Comparai-
son de ces
deux traite-
mens.

fortie hors du corps. Et quant aux différentes dégénérations des humeurs dépendantes de la première cause, le mercure peut y remédier en atténuant les humeurs, en les brisant, en les rendant plus propres à être filtrées, en augmentant même leur sécrétion dans les glandes; les remèdes tirés de la classe des végétaux peuvent y porter remède, en en procurant l'évacuation, par des sueurs, s'ils sont fudorifiques, par les selles, s'ils sont purgatifs. Le mercure détruisant les miasmes véroliques par une vertu spécifique, il est constant qu'il doit guérir la cause de la vérole, s'il est bien administré; les remèdes végétaux ne faisant que procurer la sortie de ces miasmes, ils ne pourront procurer une cure radicale qu'autant que par leur usage continué long-temps, toute la masse du fluide infecté aura été renouvelée; ce qui est moins sûr. Pour ce qui regarde les effets de cette cause première sur les humeurs, le mercure dissolvant le sang de plus en plus par ses parties grossières, remédiera aux symptômes causés par un trop grand épaisissement des humeurs: les remèdes végétaux au contraire desséchant le sang, c'est-à-dire,

le dépouillant toujours de plus en plus de son humidité, guériront les symptômes causés par une trop grande dissolution, ou par une abondance de férosités. Ces deux remèdes pourront donc guérir également les symptômes secondaires, mais seulement dans des cas particuliers, & non pas généralement. Les succès du mercure, quant à la cause de la vérole, seront donc plus constans que ceux des remèdes végétaux; les succès des remèdes mercuriels & des végétaux, quant aux symptômes secondaires, seront également incertains, & dépendront uniquement des circonstances dans lesquelles on les emploiera.

Voilà en peu de mots le parallèle qu'on peut établir entre les remèdes mercuriels & ceux tirés de la classe des végétaux, d'où il paroît qu'on peut conclure, que dans le premier degré de la vérole & souvent dans le second, les remèdes mercuriels seuls doivent opérer la cure s'ils sont bien administrés, & doivent être préférés aux remèdes végétaux: & que dans le second & le troisième, il sera nécessaire de combiner ensemble les remèdes mercuriels avec les végétaux, ou de

Les traitemens mercuriels sont préférables.

Cependant quelquefois les remèdes tirés de la

classe des végétaux feront utiles, lorsqu'on les fera marcher de pair avec les mercuriels, ou qu'on aura fait précéder ceux-ci.

faire succéder ces derniers aux premiers, dans l'intention de combattre sûrement la cause avec les remèdes mercuriels, & quelquefois les symptômes secondaires avec les végétaux. En un mot, nous devons ajouter qu'on peut bien ne pas toujours avoir besoin des remèdes tirés de la classe des végétaux ; mais qu'il nous paroît qu'on ne peut jamais dans aucun degré de la vérole se passer, au moins pour le commencement de la cure, des remèdes mercuriels, d'autant plus qu'il doit sembler beaucoup plus sûr & plus facile de détruire tout-à-fait les miasmes véroliques, que de les chasser absolument hors du corps, sans qu'il en reste aucun.

Ce n'est pas assez d'avoir établi un parallèle entre les remèdes mercuriels & ceux tirés de la classe des végétaux : il faut maintenant que nous comparions ensemble les différens traitemens par le mercure, afin de voir ceux auxquels le malade pourra donner la préférence. Ces traitemens, comme nous l'avons dit, sont de deux sortes : dans les premiers, on fait usage du mercure à l'extérieur ; dans les seconds, on le prend intérieurement. Nous en avons

compté deux de la premiere espece, & cinq de la seconde; nous allons faire le parallele des deux premiers; ensuite nous ferons celui des cinq seconds; & enfin, nous finirons par comparer ensemble ceux auxquels, dans chaque classe, nous aurons donné le premier lieu.

Comme les frictions données jusqu'à ce qu'elles excitent le flux de bouche, ou administrées par extinction, opèrent toujours à-peu-près de la même maniere, tant sur les miasmes véroliques, que sur toutes les humeurs du corps, si ce n'est que l'action des premieres étant plus précipitée, est par-là plus violente; on ne peut les estimer raisonnablement qu'en faisant attention, 1^o. Aux préparations que demandent chacun de ces traitemens. 2^o. Aux obstacles qui empêchent d'en faire usage dans certaines occasions. 3^o. A la gêne à laquelle ils assujettissent. 4^o. Aux accidens qui peuvent survenir pendant leur cours, &c. Or, suivant cette échelle, qui ne voit du premier coup-d'œil de combien le traitement par extinction l'emporte sur celui par salivation? Dans ce dernier on ne peut se passer d'une préparation,

Parallele
du traite-
ment par
frictions &
salivation,
& de celui
par frictions
& extinction.

& d'une préparation bien suivie & régulière, parce que le mercure doit exciter dans la machine les plus grands troubles: dans le premier, au contraire, dans un besoin, on peut abréger de beaucoup la préparation, & s'en tenir seulement à quelques saignées & quelques purgations, parce que c'est d'une manière douce que le spécifique doit détruire les miasmes & dépurar les humeurs, & que l'on doit suppléer à la force des frictions, par leur quantité. Il n'y a que des personnes qui d'ailleurs se portent bien, & sont d'une assez bonne constitution qui puissent s'exposer au traitement par salivation; celui par extinction étant très-doux, n'exclut que très-peu de personnes, & peut-être même aucune. A quels accidens ne peuvent point être sujets ceux qui ont le flux de bouche, tant pendant le temps que dure cette évacuation, que lorsqu'elle est sur son déclin, & auxquels s'il n'est pas difficile de remédier, du moins n'est-il pas aisé de prévoir? Par extinction, les malades n'ont à craindre aucuns de ces accidens s'ils se conduisent bien; & encore si quelqu'erreur dans le régime en fait éclore quelques-uns, il est rare

qu'ils soient jamais de la violence de ceux qui sont presque inséparables de la salivation. Le traitement par extinction est à la vérité deux ou trois fois plus long que celui par salivation; mais aussi dans ce dernier que de gênes pour les malades quant à la nourriture, qui ne doit consister qu'en bouillons; que de peines quant à leur sommeil, qui ne doit jamais être continu; que de tort quant à leurs affaires, qui pendant une vingtaine de jours doivent être absolument interrompues! Le malade qui se traite par extinction, ne peut pas, il est vrai, se livrer aux plaisirs de la bouche; mais son régime est suffisant pour le soutenir, son sommeil n'est point dérangé, ses affaires ne souffrent point, si elles sont internes, ni même quand elles feroient externes, pourvu que le temps soit favorable. Nous donnerons donc la préférence au traitement par extinction, non pas qu'il guérisse mieux, mais parce qu'il est accompagné de circonstances beaucoup plus favorables pour le malade.

Les moyens que nous venons d'employer pour juger le traitement par salivation & par extinction, ne peu-

On donne
la préférence
à celui
par frictions
& extinction.

vent avoir lieu pour établir un parallèle exact entre les traitemens dans lesquels on fait un usage intérieur du mercure : ces traitemens étant tout aussi faciles , aussi peu gênans , & n'étant guere plus sujets à des accidens les uns que les autres. Mais font-ils tous aussi généralement propres à guérir ? C'est sur ce point que nous allons les examiner.

Parallele
des différens
traitemens
mercuriels ,
par lesquels
on fait usage
de ce miné-
ral à l'inté-
rieur.

Nous avons dit d'abord que le mercure pouvoit se prendre intérieurement pour la cure de la vérole, ou sous sa forme naturelle , mais dans un grand état de division , ou combiné avec des acides , & sous la forme de sel. Nous ne doutons pas que le mercure pris intérieurement sous sa forme naturelle , & dans un grand état de division , ne puisse guérir la vérole , puisque pris en frictions , il ne guérit pas autrement : mais nous pensons qu'il faut que ce soit dans des circonstances bien favorables. Lorsqu'on administre le mercure extérieurement sous la forme de frictions , on est bien sûr que ses molécules sont repompées dans l'intérieur du corps , & se mêlent de cette façon avec la masse des humeurs : mais a-t-on la même certitude lorsqu'on

le prend intérieurement , divisé & soutenu dans une liqueur au moyen d'une substance gommeuse , ou mêlé avec des purgatifs sous la forme de pillules ? Quant à cette dernière manière de le prendre , n'y a-t-il pas lieu de croire que dans ce traitement il n'entre aucune molécule de mercure dans la masse des humeurs ; puisque ce n'est pas lorsque toutes les bouches des vaisseaux lactés sont crispées , & toutes les glandes intestinales irritées & exprimées par l'action des purgatifs , qu'on doit présumer que le mercure puisse pénétrer par les voies alimentaires dans la masse du sang & des humeurs ? D'ailleurs , que la quantité de mercure que l'on prend de cette manière est petite ! & dans une quantité si petite de mercure , qu'il doit y avoir peu de ses particules subtiles ! Il faut avouer qu'il n'en feroit pas de même du mercure gommeux , si l'on n'étoit pas en droit de douter , avec le plus grand nombre des Médecins , si les molécules du mercure , qui nagent dans la liqueur gommeuse , ne doivent pas se rassembler dans l'estomac sous la forme de mercure coulant , & ainsi être vidées , toutes sans exception , par les selles ,

172 *L'Art de se traiter soi-même*
sans entrer aucunement dans les voies
de la circulation.

Tous ces doutes, que l'on peut élever sur la validité des traitemens par l'usage intérieur du mercure sous sa forme naturelle, indiquent assez qu'ils ne doivent tenir un degré que bien inférieur à ceux par lesquels on fait usage des sels mercuriels; remèdes entre lesquels il y a encore bien des différences à observer, & qui ne peuvent être évaluées justement qu'en recourant à l'intention dans laquelle on les emploie, & à la manière dont ils y répondent.

Les premières idées de ceux qui employèrent le mercure à la guérison des maladies vénériennes, & qui virent ses succès, furent sans doute de croire que ce minéral avoit une vertu spécifique contre ces maux, & qu'il n'agissoit pas à raison de la quantité qui étoit introduite dans les vaisseaux; mais à raison d'une qualité occulte résidente dans ses particules les plus subtiles. Les accidens qui sont résultés de la quantité de mercure qu'on pouffoit dans le corps, auront vraisemblablement fait desirer un moyen d'en faire prendre beaucoup moins, ou, pour

meux dire, de rassembler sous un petit volume beaucoup de sa vertu spécifique. C'est, sans doute, ce qui aura engagé à le faire prendre sous la forme de sels; & dès qu'on se sera apperçu que de cette manière ses effets étoient aussi constans, & ses incommodités moindres, on en aura conclu que le moyen de guérir de la vérole, aisément & sans incommodités, est de ne prendre que les parties les plus subtiles du mercure, & de ne point faire usage des grossières. Ces raisonnemens auront conduit à éprouver le sublimé corrosif, cellé qui contient le plus de particules subtiles du mercure, & le moins de grossières; & les succès auront couronné les conjectures.

De tous les sels mercuriels, le sublimé corrosif nous paroît donc celui qui est le plus accommodé à la cure de la vérole, contenant le plus de particules spécifiques, sous un moindre volume: viendront ensuite la panacée mercurielle, qui est chargée de plus de particules grossières que le sublimé; le mercure doux, qui contient encore plus de particules grossières de mercure que la panacée; puis le calomel, les différens précipités, les turbiths, &c. le sel neigeux mercuriel de Keyser,

Le traitement par le sublimé corrosif est préférable à tous les autres.

174 *L'Art de se traiter soi-même*
&c. tous fels qui guérissent la vérole avec plus ou moins de risques de salivation, selon qu'ils sont chargés de plus ou moins de particules grossières de mercure.

De tout ce qui précède on doit en déduire que les traitemens de la vérole par le mercure, sont infiniment au-dessus des traitemens par les remèdes tirés de la classe des végétaux; que ces derniers peuvent quelquefois être combinés avec les premiers, avec succès: qu'ils peuvent même seuls guérir des véroles qui paroîtront avoir résisté au mercure, & que dans ces circonstances ils compléteront la guérison: mais qu'il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, qu'ils puissent seuls guérir la vérole, sans que le malade y joigne quelques remèdes mercuriels, ou ait fait précéder quelque traitement par le mercure. On doit encore conclure de ce que nous avons dit, que de tous les traitemens par le mercure, celui par frictions & extinction, & celui par le sublimé corrosif, sont généralement parlant les deux à préférer. Ce n'est pas que pour cela nous donnions l'exclusion aux autres, que nous regardons au contraire comme très-utiles,

utiles, & même nécessaires dans certaines circonstances, ainsi qu'il paroîtra par quelques regles générales & particulieres que nous allons poser, & qui sont plutôt fondées sur la pratique que sur le raisonnement.

I. Regle. Dans le premier degré de la vérole, le traitement par le sublimé corrosif, nous paroît celui qui doit être préféré, comme étant aussi sûr que pas un, & le moins incommode de tous.

Regles selon lesquelles on pourra choisir quelque traitement, préférablement à tout autre.

II. Regle. Dans le second degré de la vérole, on se servira du traitement par le sublimé corrosif que l'on combinera avec celui par les sudorifiques, ou bien, on suivra le traitement par frictions & extinction.

III. Regle. Dans le troisième degré de la vérole, si la maladie paroît attaquer généralement toute la machine, on donnera la préférence au traitement par frictions & salivation; parce qu'alors ce ne pourra guere être qu'au moyen de grands troubles excités dans la machine, qu'on pourra espérer venir à bout de détruire une maladie si enracinée.

IV. Regle. Dans des cas déplorés du troisième degré, si néanmoins le

virus vérolique ne paroît fixé & enraciné que sur une partie peu essentielle à la vie, on pourra se servir avec beaucoup de succès du traitement par le sublimé corrosif, combiné avec celui par les fudorifiques.

V. Regle. Dans des cas déplorés du troisiéme degré, où des viscères essentiels à la vie seront attaqués, comme dans des phthyfies vénériennes où le malade est au dernier degré de foiblesse & de maigreur, n'y ayant pas moyen d'administrer de remedes violens, on pourra se servir avec succès du traitement par le mercure gommeux, en attendant que les forces du malade permettent d'en employer un plus efficace.

VI. Regle. Dans le cas où la gorge sera affectée d'ulceres vénériens, on n'emploiera point le traitement par frictions & salivation, mais on se servira de celui par extinction, ou par le sublimé corrosif.

VII. Regle. Les malades qui auront quelques raisons de craindre une grande quantité de particules grossieres de mercure, comme ceux qui sont sujets aux accès épileptiques, les femmes enceintes & avancées, &c. préfé-

dans les Maladies Vénériennes. 177
reront le traitement par les fels mercu-
riels.

VIII. Regle. Il paroît que lorsque le mercure n'aura pas détruit tout-à-fait tous les symptômes vénériens, les traitemens par les fudorifiques & principalement celui par la décoction de falsepareille, seront fort efficaces; alors on peut soupçonner que le mercure a bien détruit la cause premiere, mais qu'il n'a pu guérir les symptômes secondaires, que peut-être même quelquefois ses particules grossieres sont capables d'augmenter & d'irriter.

En fermant ce Chapitre, nous ne pouvons nous empêcher de faire observer que quand même on ne feroit pas tout-à-fait d'accord avec nous, sur les points de théorie à la faveur desquels nous avons établi un parallele entre les différentes méthodes employées au traitement de la vérole, il n'en seroit pas moins vrai qu'il n'y a aucune de ces méthodes qui puisse être regardée comme universelle; mais qu'elles doivent être mises en usage l'une préférablement à toute autre, selon les différentes conjonctures où se trouve le malade. Nous ne craignons pas d'être contrédict sur cet article, par ceux

qui sont au fait du traitement des maladies vénériennes. De quels torts ne sont donc pas coupables envers la société, ceux qui les premiers ont imaginé de donner dans des Hôpitaux la conduite des vérolés qu'on y traite, à des Chirurgiens qui ne se servent toujours que d'une seule & même méthode, ou qui, quand ils en connoïtroient d'autres, ne pourroient distinguer les occasions où il seroit nécessaire ou plus utile de les employer? La cure des maladies dépendantes d'un vice interne est-elle du ressort du Chirurgien, ou du Médecin? Mais voyons ce qu'on a gagné en commettant aux Chirurgiens dans les Hôpitaux la cure des maladies qui ne sont pas de leur ressort? Le voici. Comme ces Messieurs ne savent guere employer que la méthode par frictions & salivation, un tiers des malades qui passent par ces grands remèdes, périt pendant le traitement : le second tiers sort de l'Hôpital sans être guéri radicalement, & n'étant que blanchi, contribue à entretenir la contagion : enfin du dernier tiers, il y a peut-être la plus grande partie qui entre les mains d'un médecin éclairé auroit guéri par des traitemens plus courts, plus

dans les Maladies Vénériennes. 179
faciles, plus efficaces & moins dispendieux.

Tel est le tableau fidele des avantages que l'Etat retire des traitemens institués à Bicêtre & aux autres Hôpitaux dans lesquels on admet des gens attaqués de maladies vénériennes. Il est à croire que lorsqu'on aura trouvé le moyen de couper entièrement le cours des *Maladies Epizootiques*, & de mettre les bestiaux à l'abri de différentes maladies contagieuses, on portera enfin ses vues un peu plus loin, & qu'on pensera aux hommes. Une des premieres maladies dont on tâchera, sans doute alors, de purger l'humanité, sera la vérole, comme étant une de celles qui tend le plus à dégrader l'espece. Nous espérons que dans ces temps heureux on fondera des Hôpitaux, uniquement destinés à la cure de ces maladies : que les malades qu'on y recevra, seront dirigés par des médecins, que ces médecins seront impartiaux, & se serviront des différentes méthodes qu'ils varieront selon l'exigence des cas : que les brigues & les intrigues n'aient point de part à leur élection, mais que le choix du ministere éclairé tombera sur ceux qui le mériteront le

180 *L'Art de se traiter soi-même*
plus: enfin, nous espérons que pour-lors
on proscrira entièrement les Charlatans,
soi-disans possesseurs de secrets anti-vé-
nériens, comme étant une des causes
principales de la dissémination du vi-
rus vérolique, par la sécurité dans la-
quelle ils ont soin d'entretenir des ma-
lades, que la plupart du temps ils ne
font que blanchir.



CHAPITRE IX.

*Des signes qui témoignent que la ma-
ladie est guérie.*

Difficulté
de poser des
signes cer-
tains de la
guérison de
la vérole.

ENtre les raisons que nous avons
apportées plus haut, en traitant du
prognostic de la vérole, pour faire voir
combien cette maladie étoit fâcheuse,
on doit se ressouvenir que nous avons
fait mention de celle-ci: qu'il arrivoit
très-souvent que la maladie parût gué-
rie, pendant qu'elle n'étoit qu'assou-
pie ou seulement dégénérée. Cette rai-
son fondée sur des exemples malheu-
reusement trop fréquens, suffit seule
pour laisser à penser de quelle difficulté
il est de donner des signes certains qui

dans les Maladies Vénériennes. 181
indiquent sa guérison radicale. En effet, comment pouvoir établir d'une façon certaine cette guérison ? Souvent la vérole est guérie, quoiqu'il subsiste encore quelques-uns des symptômes qui entroient dans son diagnostic ; & d'autrefois, tous les symptômes qui la caractérisoient disparaissent, sans que la maladie soit guérie radicalement. Expliquons ces deux propositions, qui certainement du premier coup d'œil pourront paroître captieuses à ceux qui ne sont pas au fait des retours de la vérole.

Le fluide animal une fois vicié par les miasmes véroliques, tout le monde doit aisément comprendre, que toutes les humeurs doivent peu-à-peu dégénérer & prendre un caractère morbifique. Mais ce caractère morbifique quoique causé originairement par des miasmes véroliques, ou entretenu par la même cause, fera-t-il toujours de nature à céder aux remèdes qui guérissent cette cause ? Ne peut-il pas, au contraire, quelquefois être de nature à être irrité ou augmenté par les anti-vénériens ? C'est ce qui peut très bien arriver, & ce qui arrive en effet. A cause de l'infection du fluide nerveux,

La cause de la vérole étant guérie, quelques-uns des effets qu'elle a produits, peuvent toujours subsister.

la lymphe deviendra épaisse, visqueuse, une glande s'empâtera, il se manifestera une tumeur; cette tumeur deviendra squirrheuse & indolente, & le squirrhe ne cédera plus aux anti-vénériens. Il en fera de même d'un ulcere vérolique qui avec le temps deviendra cancéreux. Ce squirrhe, cet ulcere, peuvent se former dans des viscères essentiels à la vie, comme dans des parties de moindre conséquence, & alors dans le premier cas, quoique le malade soit bien guéri de la vérole, il n'en restera pas moins attaqué de la poitrine, du foie, de l'estomac, &c.

Les symptômes peuvent se dissiper, quoique la cause première ne soit pas guérie.

D'un autre côté, ne peut-il pas se faire que les traitemens anti-vénériens ne remédient qu'aux symptômes secondaires, c'est-à-dire, à la dégénération des humeurs, & laissent subsister la cause première? Certainement cela est très-possible, si le malade ne fait pas choix du traitement le plus approprié à son état: & c'est même ce qui arrive le plus souvent, lorsqu'on emploie des traitemens par lesquels on fait entrer dans le corps beaucoup de molécules grossières de mercure & peu de subtiles. Les symptômes secondaires disparaissent; mais la cause première n'é-

tant pas détruite, les liqueurs ne manquent pas par la suite de dégénérer de nouveau, & la maladie se manifeste une seconde fois, par les mêmes ou par d'autres symptômes.

On voit par-là qu'il n'est guere possible de donner des regles exactes qui puissent tout-à-fait lever les doutes que les malades pourroient avoir à ce sujet. C'est peut-être même ce qui a fait croire à quelques médecins que cette maladie ne se guériffoit jamais, mais qu'elle se pallioit seulement; & que celui-là devoit passer pour celui qui la guériffoit, qui la pallioit le mieux.

Quoi qu'il en soit de cette idée, il est cependant vrai de dire qu'un malade qui voit céder peu-à-peu les symptômes au traitement qu'il emploie, qui les voit enfin disparoître totalement, qui nonobstant cela continue encore le traitement pendant quelques jours pour assurer ses succès, qui après ce traitement reprend sensiblement des forces, de l'embonpoint, qui jouit d'une liberté entiere dans ses fonctions, qui ne communique aucun symptôme, même équivoque, à la personne qui peut partager son lit, qui procree des enfans sains & vigoureux, si

Signes qui font néanmoins soupçonner que la maladie est guérie radicalement.

ce bien-être continue une ou plusieurs années, un tel homme, dis-je, doit se croire aussi-bien guéri qu'il est possible de l'être.

Ce qu'il y a de fâcheux dans l'affaire présente, c'est que quoique l'on doive regarder comme vraie la proposition que nous venons d'avouer, on n'en peut point inférer que l'inverse soit fausse : c'est-à-dire, qu'il peut arriver qu'il manque à l'état du malade, qui a subi le traitement nécessaire, quelques-uns des points dont nous avons fait mention ; & que malgré cela il soit guéri de la vérole, sans en craindre aucun retour. C'est ce qu'on va voir par l'énumération que nous allons faire dans le Chapitre suivant, des symptômes qui subsistent quelquefois quoique la vérole soit bien guérie.





CHAPITRE X.

*Des symptômes qui peuvent subsister ,
quoique la vérole soit bien guérie.*

NOus ferons deux classes de ces symptômes. La première sera de ceux qui ont leur racine dans la masse même des humeurs, & qui conséquemment se font sentir généralement dans toute l'habitude du corps : la seconde comprendra ceux qui se bornent uniquement à quelque partie. On ne doit pas s'attendre que nous nous étendions beaucoup sur la nature & sur la cure de ces symptômes, sur-tout de la première division ; parce que le virus vérolique une fois détruit, pour les guérir il faut avoir recours à des moyens qui ne sont point du tout de notre sujet : quant à ceux du second ordre, lorsqu'ils auront rapport à quelques-uns des symptômes vénériens locaux, dont nous avons à traiter dans la seconde Partie de cet ouvrage, afin de ne point nous répéter, nous y renverrons le lecteur.

Les symptômes qui subsistent après la guérison de la vérole, peuvent se diviser en deux classes, ceux qui sont universels, ou ceux qui sont locaux.

PREMIERE CLASSE.

Douleurs
vénérien-
nes.

I. Les miasmes véroliques infectent le fluide nerveux; il n'y a donc nul doute que toutes les autres humeurs ne doivent dégénérer, mais plus particulièrement encore celles qui lui sont les plus analogues; ainsi la lymphe fera une des premières qui prendra un caractère d'acrimonie, de viscidité, qui ne peut que produire entre autres symptômes, des douleurs erratiques, semblables aux douleurs rhumatismales & arthritiques. Les remèdes propres à la cure de la cause première de la vérole, peuvent bien ne pas détruire ce symptôme secondaire, & même le peu d'exercice que l'on prend pendant le cours de quelques traitemens, joint aux boissons aqueuses qui sont relâchantes, produisent encore une laxité dans les fibres, une atonie, qui ne peut que prêter de la force à ces douleurs. Aussi voit-on que loin de diminuer, souvent elles augmentent par un second traitement. Quoiqu'elles subsistent donc après le traitement, le malade ne doit pas moins s'en croire guéri; & pour y remédier, il fera usa-

ge de tout ce qui peut adoucir la lym-
phe, la renouveler, & donner aux
fibres le ton qui leur est nécessaire.

La diète blanche, si le malade peut
la continuer pendant plusieurs mois ;
les bouillons altérans avec le veau, la
bourrache, la chicorée sauvage, la
scolopendre, &c, les eaux minérales
acidules, remplissent la première indi-
cation.

On remplira la seconde par l'usage
des légers diaphorétiques.

Enfin, on viendra à bout de réta-
blir le ton des fibres, par des frictions
sèches, des embrocations avec des
remèdes nervins, des exercices un peu
violens, &c.

Si ces douleurs proviennent d'un
vice scorbutique, ce qu'on pourra
conjecturer si les gencives sont livi-
des, sanguinolentes, ou s'il paroît aux
jambes des taches noires ou jaunâ-
tres ; alors on emploiera les remèdes
qui conviennent dans cette maladie.

On remarquera que les douleurs
vénériennes qui se font ressentir dans
le premier degré de la vérole qui suc-
cede à un chancre, cedent ordinaie-
ment au traitement anti-vénérien,
pendant que celles qui naissent à la

188 *L'Art de se traiter soi-même*
suite d'une gonorrhée, sont souvent rebelles à ce traitement.

Paralyfie
vénérienne.

II. La paralyfie vénérienne peut reconnoître deux causes; elle peut provenir de ce que les miasmes véroliques gêneront la circulation du fluide nerveux, ou de ce que par la dégénération des liqueurs, il se fera fait un empâtement dans quelque glande, voisine d'un gros tronc nerveux; que cet empâtement aura pris le caractère d'un squirrhe, & de ce qu'il comprime-
ra ce même tronc de nerf. Dans le premier cas le traitement anti-vérolique bien administré, fera cesser la paralyfie: mais dans le second, comme il n'a aucun pouvoir sur les squirrhosités, la maladie subsistera dans le même état, quoique la vérole soit bien guérie. Alors, les seuls remèdes dont le malade pourra faire usage avec quelque espérance de succès, sont ceux capables de fondre les squirrhosités qui nuisent au cours libre des esprits animaux, comme les bains, les douches, les embrocations avec les eaux thermales, savonneuses & sulfureuses.

Tremble-
mens véné-
riens.

III. Il faudroit connoître mieux qu'on ne fait le mécanisme du mouvement animal, pour pouvoir expliquer ce

tremblement qui est quelquefois causé par le virus vérolique, & pour détailler les raisons par lesquelles il peut subsister, quoique cette maladie soit bien guérie. Au reste ce symptôme tient de près à la paralysie, & doit sans doute céder aux mêmes remèdes.

IV. Il n'est pas rare que la vérole soit combinée avec le scorbut, soit que cette maladie ait existé avant la première, soit qu'elle n'en soit que la suite, & un de ses symptômes. En ce cas, les remèdes mercuriels qu'on emploiera pour se traiter de la vérole, loin de guérir le virus scorbutique, pourront peut-être même encore l'augmenter. La vérole guérie, le malade sera donc obligé de prendre des remèdes anti scorbutiques, pour détruire ce second vice. Il seroit trop long de détailler ici ce que le malade doit faire en pareilles circonstances: il agira comme s'il n'eût jamais été attaqué de la vérole, & prendra les avis d'un médecin éclairé.

Scorbut

V. Il seroit plus difficile de comprendre pourquoi les symptômes scrophuleux qui sont combinés avec les véroliques dans certains sujets, ne cedent pas aux remèdes mercuriels, si l'on ne

Ecroûelles

ſçavoit pas que dans cette maladie la tumeur des glandes approche de beaucoup de la ſquirrhofité , qui réſiſte ſouvent au mercure. Ainſi les malades qui ſont dans ce cas, auront recours aux remèdes dont on doit faire uſage dans cette maladie , remèdes qui malheureusement répondent rarement aux eſpérances qu'on ſ'en forme.

Phthyſie ou
conſomp-
tion.

VI. Si les ſymptômes écrouelleux antécédens ou conſéquens de la vérole, ſe ſont portés ſur les poumons, ce viſcère eſt alors ſarci de tubercules qui conduiſent plutôt ou plutard le malade à la phthyſie ou conſomption ; maladie qui ayant réſiſté aux remèdes anti-vénériens doit être combattue par d'autres armes, ſouvent trop foibles pour un ſi fort adverſaire.

Dartres &
maladies de
la peau.

VII. Il eſt commun de voir des malades guéris de la vérole, & néanmoins toujours affectés de dartres, plus ou moins vives, plus ou moins rongean-tes. Ce ſymptôme dénote une grande âcreté dans les humeurs, & demande des remèdes adouciſſans. La diète blanche, continuée pendant quelques mois, eſt le meilleur remède à faire en pareil cas ; & ſi le malade a lieu de ſoupçonner quelque levain vérolique, le traite-

ment par le sublimé corrosif. Cependant on pourra faire usage à l'extérieur du cerat de Turner, n^o. 54, de la pommade, n^o. 55, ou baigner la partie affectée avec l'eau de chaux, n^o. 25. Et afin d'empêcher la matiere morbifique de se porter sur quelques visceres, le malade se fera ouvrir un cautere. Les rhagades des mains sont à-peu-près dans le même cas.

VIII. De vieux ulceres vénériens résistent encore fort souvent aux traitemens les mieux suivis. Ils sont plus incommodes que dangereux, puisqu'ils peuvent faire l'office de cauteris. Ce symptôme ne doit point inquiéter le malade, & si le vice a été bien détruit par le traitement, il se dissipera de lui-même au bout de quelque temps.

Ulceres vénériens.

Si ces ulceres tiennent d'un vice scorbutique, on emploiera les anti-scorbutiques; s'ils dépendent d'un vice écrouelleux, on fera usage des remèdes recommandés en pareil cas.

SECONDE CLASSE.

I. Quelquefois les gonorrhées récentes & presque toujours les invétérées,

Gonorrhée.

résistent au traitement anti-vérolique. Voici les raisons qu'on allègue de cet accident. Les gonorrhées récentes, dit-on, dépendent d'une phlogose ou d'une inflammation, qui peut subsister encore quelque temps, quoique le virus vérolique soit détruit. Les gonorrhées invétérées dépendent de l'atonie des vaisseaux excréteurs, de l'augmentation de leur diamètre, ou de ce que de petites valvules qui les bouchoient ont été mangées par la suppuration; tous accidens auxquels les anti-véroliques ne peuvent point remédier. Mais ces écoulemens ne subsisteroient-ils pas plutôt après les traitemens mercuriels, sur-tout après la salivation, parce que le mercure augmentant généralement toutes les sécrétions, doit augmenter de même celles qu'on remarque aux parties de la génération; parties qui sont toutes nerveuses, & qui doivent être presque aussi sensibles à l'action du mercure que celles de la bouche? De plus, il est à remarquer qu'elles sont irritées, soit par la phlogose, soit par la présence des miasmes véroliques. Aussi observe-t-on que l'écoulement des gonorrhées augmente souvent lors du traite-

ment par frictions & salivation; des écoulemens supprimés se renouvellent même quelquefois alors. Ou bien, la gonorrhée dépendroit-elle de miasmes véroliques d'une espece un peu différente? Ce qui pourroit le faire croire, c'est que la vérole qui en est la suite, est toujours plus rebelle aux remedes, que celle occasionnée par des chancres, &c.

Quoi qu'il en soit, pour terminer la cure, s'il est possible, on aura recours aux remedes que nous indiquerons dans la seconde Partie de cet ouvrage, au Chapitre dans lequel nous traiterons de la gonorrhée.

II. Le traitement anti-vérolique ne remédie ordinairement guere mieux à la strangurie vénérienne, qui est la suite d'une chaude-pisse fâcheuse ou mal traitée; cette maladie provenant de vaisseaux variqueux, ou de squirrhotité à la prostate, ou de cicatrices mal formées, ou enfin d'excroissances charnues qui bouchent le canal de l'urethre. En ce cas, il faudra donc avoir encore recours à d'autres remedes dont nous parlerons aussi dans la seconde Partie.

III. Il n'est pas surprenant, comme le dit très-bien l'Auteur du Traité des

Strangurie
vénérienne,

Impuissance,

Maladies vénériennes, que ceux qui ont long-temps combattu avec gloire sous les banderolles de Vénus, après avoir reçu maintes & maintes blessures, deviennent enfin de bonne-heure hors d'état de pouvoir servir dans un pareil genre de milice. Les personnes qui sont dans ce cas ne doivent point se flatter que l'usage des remèdes anti-véroliques puisse leur rendre leur première vigueur. Ce vice dépendant le plus souvent de la perte de quelques-unes des parties essentielles à la génération; Mercure, tout divin qu'il est, ne peut les réparer.

Squirrhes.

IV. Les traitemens anti-véroliques généraux ne remédient pas toujours aux squirrhosités produites par le virus vérolique. Si donc il s'en est formé quelque-une soit à l'urethre, soit à l'un des corps caverneux de la verge, &c. elles pourront subsister après le traitement, ce qui obligera la verge de se courber dans l'érection, soit du côté droit ou gauche, soit extérieurement ou inférieurement, & ce qui rendra l'acte de la génération plus ou moins difficile. En ce cas, les malades emploieront contre ce symptôme, qui au reste n'est pas dangereux, les remèdes indiqués ci-des-

lus, pour fondre de pareilles duretés.

V. Les hommes qui ont eu beaucoup de chancres vénériens sur le prépuce ou sur le gland, & les femmes qui ont été attaquées des mêmes symptômes à l'orifice du vagin, sont sujets à y conserver des duretés ou squirrhotités, qui par les mêmes raisons que nous venons de dire, peuvent ne pas céder aux remèdes antivéroliques généraux, & demander par conséquent, après le traitement, les mêmes remèdes que ci-dessus. On pourra de plus consulter à cet égard la seconde Partie de cet ouvrage, à l'Article où l'on traite des accidens qui accompagnent les chancres vénériens.

Tabercules
squirrheux.

VI. Les testicules ou lepididyme peuvent se trouver attaqués de squirrhotités semblables. Si elles ont résisté aux remèdes généraux, il y a peu d'apparence qu'elles cedent à d'autres. Si la tumeur est grosse & pesante, le malade sera contraint de porter un suspensoir, afin de soulager les vaisseaux spermatiques, qui n'étant pas assez forts pour soutenir une partie si pesante, ne manqueroient pas autrement de causer beaucoup de douleur au malade, & peut-être même des accidens encore

Maladies
des testicu-
les.

196 *L'Art de se traiter soi-même*
plus graves que ceux qu'il souffre. Si même la maladie en est venue à un point qu'il y ait lieu de craindre qu'elle ne dégénere en cancer, ou que le cordon des vaisseaux spermatiques ne vienne à participer à la squirrhotité, le parti le plus sûr pour le malade est d'avoir recours à l'amputation de la partie attaquée, avant que les progrès aient mis hors d'état de tenter cette opération qui devient, le plus souvent en pareil cas, l'unique ressource.

Excroissances cutanées.

VII. Les malades ne doivent pas espérer que les condylômes, les crêtes, les fics, les marisques, les porreaux vénériens, qui viennent aux parties naturelles, ou à la marge de l'anüs, cèdent aux traitemens antivéroliques généraux, sur-tout si ces symptômes sont considérables & invétérés. Ainsi donc, sur la fin du traitement, ou lorsqu'il sera tout-à-fait terminé, on liera ces excroissances, chacune à part, avec une soie qu'on ferrera de jour en jour : ou bien, on les coupera avec le razoir ou le bistouri, & on en touchera la base avec la pierre infernale, ou l'onguent n^o. 59, avec lequel on les pansera. On pourra aussi faire sur les tumeurs qu'elles laisseront après avoir été

dans les Maladies Vénériennes. 197
coupées, de légères frictions avec l'onguent Napolitain. Au reste, voyez notre seconde Partie.

VIII. Les nodosités, les tubercules, Nodosités
ganglions, gummosités, qui tirent leur origine du vice vérolique, si ces symptômes sont invétérés, non-seulement résistent souvent aux remèdes généraux, mais même aussi aux particuliers qu'on pourroit employer après le traitement. A moins que ces tumeurs ne soient fort incommodes, & ne gênent considérablement les mouvemens de quelque partie, les malades n'y feront aucun remède; parce que quelquefois à force d'y faire, elles s'ouvrent, s'ulcerent, & deviennent carcinomateuses.

IX. Les ulcères à la matrice, les Cancers
cancers à cette partie ou à d'autres, les fistules à l'anüs, au périnée, les fistules lachrymales, sont tous des accidens qui, antérieurs à la vérole ou non, résistent encore aux traitemens généraux anti-vénériens. Après le traitement, le malade aura donc recours, pour ces maux, à un habile médecin, & se mettra entre les mains d'un Chirurgien instruit.

X. Les maladies des os, comme les Douleurs
ostéocopes.

198 *L'Art de se traiter soi-même*
douleurs ostéocopes, qui souvent sont
des signes de carie, les exostoses, les
caries, sont tous symptômes qui de-
mandent après la destruction du virus
vérolique, la main d'un habile Chi-
rurgien, ou qui doivent être laissés à
eux-mêmes, comme incapables de cé-
der à aucun remède.

Chûte des
os du palais.

XI. Si à cause de quelque carie aux
os du palais, le malade après le traite-
ment se trouve destitué de cette partie,
il se fera faire un obturateur en or ou
en argent.

Chûte des
poils.

XII. Enfin, on tâchera de remé-
dier, autant qu'il sera possible, à la
perte des poils, accident souvent très-
défagréable, en frottant les parties qui
en doivent être couvertes, avec les
pommades ou remèdes qui passent pour
favoriser leur pousse, comme la graisse
d'ours, de lapin, de taupe, &c.





L'ART
DE
SE TRAITER SOI-MEME
DANS LES
MALADIES VENERIENNES,
ET
De se guérir de leurs différens
symptômes.

SECONDE PARTIE.
CHAPITRE PREMIER.

*Comment le Virus Vénérien se borne
d'abord à certaines parties, sans at-
taquer toute l'habitude du corps, &
des symptômes qu'il produit alors.*

Nous avons montré en général,
dans la premiere Partie de cet ouvra-
ge, de quelle maniere se communi-
quoit la vérole, & nous avons prouvé

Maniere
dont on doit
concevoir
que le virus
vénérien se
borne à quel-
ques parties
du corps.

que pour la contracter, il falloit un contact continué pendant quelque temps entre une partie saine & une partie non-seulement malade, mais encore couverte d'une humidité chargée de miasmes véroliques. Cette humeur que nous avons regardée comme le véhicule des miasmes véroliques, doit être en même-temps considérée comme leur servant de lien, & comme capable de retarder leur introduction dans les nerfs, & leur mélange avec le fluide nerveux. Ce ne peut donc être qu'autant que ces chaînes viendront à se rompre & que les miasmes véroliques seront tout-à-fait libres, qu'ils pourront attaquer le fluide animal, & produire la vérole universelle. Jusqu'à ce qu'ils en soient venus à ce point, on ne doit regarder le mélange de ces miasmes & de l'humeur qui les contient, que comme capable d'affecter les houpes nerveuses qu'il touche; à-peu-près de même qu'une emplâtre d'opium affecte les nerfs sur lesquels elle est appliquée, pendant que si les parties vireuses du même médicament sont dégagées dans les premières voies par la digestion, elles sont capables d'affecter généralement tout le système des nerfs.

Mais pourquoi aller chercher une comparaison si étrangère à la maladie dont nous traitons? Que ne prenons-nous plutôt pour exemple une maladie contagieuse, qui ait un plus grand rapport avec la vérole? L'hydrophobie a beaucoup d'analogie avec les maladies vénériennes, tant par la manière dont elle se communique, que par plusieurs de ses effets. Il n'y a personne qui ne convienne que cette maladie se propage par le moyen de miasmes délétères. Ces miasmes sont contenus dans la salive de l'animal enragé qui leur sert de véhicule, & en même-temps de lien. Ces miasmes n'exercent leur action sur le fluide animal, qu'autant qu'ils peuvent se dégager de leur véhicule, dans la plaie que la dent de l'animal enragé a faite, ou que leur présence a produite. Si néanmoins au moyen d'une abondante suppuration de cette plaie, on peut parvenir à évacuer tous les miasmes, le malade n'a plus à craindre aucun symptôme de rage; mais, si la suppuration n'est pas assez abondante pour leur procurer une sortie libre, ou qu'on les renferme dans la plaie, alors l'humeur qui leur servoit de véhicule en recevant de la

Comparai-
son de l'hy-
drophobie
avec la vé-
role.

part des vaisseaux une grande atténuation, les miasmes qu'elle lioit se dégagent & se mêlent avec le fluide nerveux; ce qui produit les symptômes propres à cette maladie.

La seule différence que nous voyions entre l'hydrophobie & les maladies véneriennes, quant à la maniere de se communiquer, c'est que dans la premiere, il y a apparence que la salive seule peut servir de véhicule aux miasmes, & que dans les autres, au contraire, toute humeur a ce privilege. Les miasmes hydrophobiques sont peut-être aussi d'une nature moins délicate que les miasmes véroliques, puisqu'ordinairement pour contracter la premiere maladie, il faut que la salive infectée touche à nud les houpes nerveuses; pendant que dans la seconde, il suffit que ces mêmes houpes ne soient recouvertes que d'un épiderme mince, pour que l'humour infectée puisse avoir sur eux quelque action. Conséquemment le mélange des miasmes hydrophobiques avec le fluide nerveux, doit occasionner des accidens bien plus violens & plus aigus que celui du même fluide avec les miasmes véroliques.

Les symptômes que produisent les

miasmes véroliques liés par l'humeur qui leur a servi de véhicule, lorsqu'ils touchent des houpes nerveuses, sont 1°. l'agacement ou l'irritation de ces mêmes houpes avec lesquelles ils sont en contact; 2°. une inflammation locale, suite de toute irritation extérieure; 3°. un engorgement local dans les vaisseaux enflammés; 4°. enfin, la conversion en pus des liquides engorgés; 5°. l'érosion des parties qui les contiennent.

Symptômes
que produit
l'humeur in-
fectée des
miasmes vé-
roliques.

De là naît une division toute naturelle de la matière que nous avons à traiter. Nous devons parler d'abord de la gonorrhée virulente que nous croyons n'être ordinairement qu'une inflammation vénérienne, du moins dans ses commencemens : ensuite des tumeurs vénériennes; & enfin, des chancres ou ulcères vénériens. Mais avant d'aller plus loin, nous pensons que c'est ici le lieu d'examiner s'il y a des remèdes prophylactiques de la vérole, & en cas qu'il y en ait, quels il peuvent être.





CHAPITRE II.

Des remèdes préservatifs de la Vérole.

Plusieurs
Médecins se
sont occupés
de la recher-
che des re-
mèdes pro-
phylacti-
ques de la
vérole.

IL étoit très-naturel dans les premiers temps que les maladies vénériennes parurent, de rechercher avec soin non-seulement les manières les plus efficaces pour les guérir, mais encore les moyens de s'en garantir. C'est d'après ces vues, que plusieurs anciens médecins qui ont écrit sur ces maladies, nous ont laissé dans leurs ouvrages des recettes propres, à ce qu'ils crurent, à défendre les parties saines de l'action du virus vérolique, & à le dompter avant qu'il soit introduit par les pores de la peau. Il est constant néanmoins que ces prophylactiques sont tous futiles & incapables de répondre à l'attente de celui qui voudroit les employer. Ce qui paroît avoir induit en erreur ceux qui nous ont laissé ces recettes ; c'est qu'ils ont imaginé qu'il n'y avoit pas d'autres prophylactiques de la vérole, que les remèdes propres à la guérir ; & conséquemment leurs

formules ne sont que des compositions de ces mêmes remèdes, propres à être injectés, ou employés en frictions ou en embrocations, avant & après le coït. Mais on appercevra facilement le faux de leur raisonnement, si l'on fait attention que c'est en continuant pendant long-temps l'usage des remèdes anti-vénériens qu'on vient à bout de se guérir de cette maladie, & que ces remèdes subissent dans le corps une préparation, au moyen de laquelle leurs parties subtiles se dégagent & vont attaquer les miasmes véroliques. Or, croit-on qu'une seule injection, un seul bain, une seule onction, puissent avoir la même vertu ? De plus, croit-on qu'un homme au fort de la salivation, & dont le corps est par conséquent tout pénétré de mercure, puisse habiter impunément avec une femme gâtée ? Même dans ces circonstances qui seroient des plus favorables pour lui, si les remèdes mercuriels étoient en même-temps curatifs & prophylactiques de la vérole ; dans ces circonstances, dis-je, croit-on qu'il seroit impossible qu'il contractât une gonorrhée virulente ? Pense-t-on qu'une personne après avoir pris quelques doses

d'alkali volatil, spécifique reconnu contre le poison de la vipere, puisse se faire mordre sans aucun risque par cet animal?

Mais sans succès.

Cependant, quand bien même il feroit certain qu'un usage continué de remedes mercuriels mît hors de danger de contracter la vérole, en habitant avec des femmes gâtées, qui voudroit, ou plutôt qui pourroit employer un pareil moyen, pire que le mal dont il mettroit à l'abri? Ou l'usage du mercure continué pendant long-temps, causeroit des maladies dangereuses, ou le corps s'y accoutumeroit à la fin, & alors il auroit peu d'effet contre la maladie en question, à moins qu'on n'en augmentât journellement la dose en même proportion qu'il perdrait de sa vertu, ce qui feroit retomber dans le premier cas.

On a cherché à mettre les pores de la peau à l'abri de l'humeur infectée des miasmes véroligues.

Pour diminuer donc les risques, il faut se retourner d'un autre côté, & empêcher que l'humeur qui sert de véhicule aux miasmes véroligues, ne puisse s'insinuer à travers les pores de l'épiderme, jusqu'aux houpes nerveuses. C'est pour remplir cette idée, qu'on a imaginé en Angleterre ces especes de guâines, faites sur la forme d'un

membre viril, & composées fans aucune couture, d'une pellicule extrêmement mince, comme si une membrane si fine, sujette dans l'acte de la copulation à se déchirer, & criblée d'une infinité de pores, étoit capable de munir assez les parties de la génération contre un fluide aussi subtil que les miasmes véroliques, & une liqueur aussi tenue que celle qui lui sert de véhicule. Loin donc que ces instrumens, inventés par le libertinage, puissent garantir ceux qui en font usage, il paroît qu'ils prêtent encore mieux à l'introduction des miasmes véroliques, puisqu'en s'imbibant facilement du véhicule qui les contient, il les retient plus efficacement sur la partie, & fixe, pour ainsi dire, leur marche.


S'il est quelque moyen de se préserver de la funeste maladie dont nous traitons, ce ne peut être qu'en bouchant exactement toutes les voies par lesquelles elle paroît s'introduire. A cet effet, avant l'action, on se lavera bien avec de l'eau tiède, on s'essuyera, & les parties étant bien seches, on se les frottera avec quelque substance grasse & vulnérable: grasse, afin que les pores soient exactement bouchés, & leur

Moyens de défendre les pores de la peau, mieux qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, & par conséquent de se garantir de la vérole.

entrée absolument défendue à l'humeur qui peut servir de véhicule aux miasmes véroliques; vulnérable, afin que non-seulement les pores soient bouchés par les molécules de graisse; mais même que leur calibre soit resserré, & presque réduit à rien. On aura soin de faire cette friction, non pas simplement sur les parties qui doivent entrer en lutte, mais aussi sur les adjacentes; comme sur les bourses, le périnée, l'anus, les aînes, &c. Le combat amoureux fini, on se lavera encore exactement, d'abord avec une eau savonneuse, afin d'emporter toute l'onctuosité, & ensuite avec de la pâte d'amande & de l'eau tiède en abondance. On ne sçauroit croire combien la malpropreté augmente les risques, & combien, au contraire, la propreté les diminue. En Italie, où la chaleur ne contribue pas peu au libertinage, les maladies vénériennes ne sont plus rares chez les femmes publiques qu'ailleurs, qu'à cause de l'extrême propreté qu'elles observent, n'ayant jamais commerce avec un homme qu'elles ne fassent leur toilette avant & après.

Il s'en faut de beaucoup que nous

donnions les moyens dont nous venons de parler, comme sûrs & universels : nous ne les proposons que comme capables de diminuer les risques. Au reste, ce sont les seuls que le raisonnement puisse indiquer ; on en découvrira peut-être par la suite de plus efficaces, mais nous doutons qu'ils viennent autrement que par hazard.



CHAPITRE III.

De la gonorrhée virulente.

Pour mettre les malades plus à portée d'entendre ce que nous avons à dire sur la gonorrhée virulente ou chaude-pisse, nous croyons devoir diviser ce Chapitre en trois Articles. Dans le premier, nous donnerons une description Anatomique abrégée des parties que cette maladie attaque dans l'un & l'autre sexe. Dans le second, nous traiterons de la maladie. Dans la troisième, nous détaillerons les accidens auxquels elle donne lieu, & les manieres d'y remédier.

Division de
ce Chapitre

ARTICLE I.

Description Anatomique des parties affectées dans la gonorrhée.

Des parties affectées de la gonorrhée dans l'homme & dans la femme.

LEs parties malades dans la gonorrhée, sont celles de la génération, qui sont différentes dans l'homme & dans la femme. Ces parties peuvent se diviser en celles qui sont absolument essentielles à la génération, & celles qui ne sont qu'aider l'acte de copulation. Dans l'homme il arrive quelquefois que ces deux parties soient attaquées à la fois par la gonorrhée : dans les femmes, au contraire, ce ne sont que les dernières qui souffrent de cette maladie. Aussi une femme attaquée d'une chaude pisse, peut-elle engendrer comme une autre. Cette remarque n'est pas inutile ; parce qu'elle explique pourquoi la gonorrhée nuit fréquemment à la génération dans les hommes, pendant que jamais elle ne peut produire cet accident chez les femmes.

§. I.

*Des parties de la génération de
l'homme*

Ces parties peuvent être divisées en celles qui servent à préparer la semence, & en celles qui servent à l'éjaculer, ou à la conduire dans la matrice. Les premières sont les testicules & les vésicules féminales : les secondes sont l'urethre & les corps caverneux, qui unis ensemble constituent la verge, ou le membre viril.

Description
abrégée des
parties de la
génération
de l'homme,
& leur divi-
sion.

Les testicules sont au nombre de deux, renfermés dans les bourses & séparés l'un de l'autre au moyen d'une cloison charnue. Ils sont de forme ovale & ont chacun une appendice à leur partie supérieure, qu'on nomme l'épididyme. Les épididymes représentent assez bien la figure d'un ver à soie qui seroit exactement uni d'un côté aux testicules, comme nous venons de le dire ; & de l'autre aux vaisseaux déferens auxquels ils se terminent. Les vaisseaux déferens sont deux canaux gros comme une plume de corbeau, qui remontent du testicule ou plutôt de l'épididyme, pour aller aboutir aux

Description
des testicu-
les.

vésicules féminales. Enfin, ces vésicules sont deux en nombre attachées à la partie inférieure, postérieure & latérale de la vessie, & situées à-peu-près entre ce viscere, la prostate, & la partie inférieure du rectum : reprenons article par article.

Tuniques
communes &
propres aux
testicules.

Outre les enveloppes communes du testicule, qui sont la peau, le tissu réticulaire & la membrane musculieuse des bourses ou du scrotum ; chacun est renfermé par trois tuniques. La première lui est fournie par un petit muscle qui le soutient, & quelquefois même le relève & le rapproche des aïnes, lorsqu'il est en action, & qu'on nomme le crémaster. La seconde est appelée la vaginale : elle est fort lâche autour de lui & continue avec la cellulofité du péritoine. La troisième est nommée l'albuginée : celle-ci est étroitement unie au corps du testicule, elle revêt les vaisseaux spermatiques & les transmet au testicule.

L'épididym.
ac.

Vers la partie supérieure du testicule, on sent au toucher une petite prééminence qui paroît plus dure que le corps de cet organe, & qui est extrêmement sensible pour peu qu'on veuille la comprimer. C'est-là ce qu'on

appelle l'épididyme, qui tire son origine du testicule par quelques vaisseaux féminaires fort petits, & qui se termine à un canal qu'on nomme déférent, parce qu'il sert à conduire aux vésicules féminales la semence préparée dans le testicule.

Si l'on tâte attentivement ce qui peut être contenu dans les bourses, entre le testicule & les aines, on sent entre les doigts un paquet qui paroît être des vaisseaux entortillés. Ce paquet est ce qu'on appelle le cordon des vaisseaux spermatiques, qui alors sont de cinq especes enveloppés ou soutenus par le muscle crémaster. Ils sont composés de plusieurs branches artérielles, de plusieurs branches veineuses, de plusieurs filets nerveux, du vaisseau déférent, & de vaisseaux lymphatiques. On ne peut continuer plus avant sa recherche, parce que ce cordon entre alors dans le ventre par une ouverture ménagée à ce dessein dans les muscles, qui s'appelle l'anneau, & qui lorsqu'elle est trop dilatée donne naissance à des descentes de différentes especes. A cet endroit, il se fait une division entre les parties qui composoient le cordon. Le muscle crémas-

Le cordon
des vais-
seaux sper-
matiques.

ter, qui lui servoit de soutien, va s'insérer à la partie supérieure de l'os pubis, &c. Les vaisseaux lymphatiques vont gagner le réservoir du chyle; les arteres & les veines remontent à leur origine qui est à l'aorte, ou aux vaisseaux émulgens, qui se distribuent aux reins; les nerfs vont s'unir aux plexus du bassin & aux nerfs lombaires; enfin, le vaisseau déférent se courbe & va gagner, en descendant dans le fond du bassin, la partie postérieure & inférieure de la vessie, pour s'unir aux vésicules féminales, dans lesquelles il verse la semence qu'il apporte du testicule.

Les vésicules
féminales.

Ces vésicules ressemblent assez à un groupe de chenilles ou de gros vers pliés & repliés les uns sur les autres. Elle sont placées à la partie postérieure, inférieure & latérale de la vessie, une de chaque côté; entre ce même viscere, le rectum & la prostate, dans une espece de vuide que laissent ces trois parties en se touchant. Elles ont chacune un vaisseau excrétoire qui perce la prostate, pour aller s'ouvrir dans l'urethre, au milieu d'une éminence nommée le *verumontanum*, comme nous

le dirons plus bas. Elles reçoivent des nerfs du plexus du bassin.

Les parties qui servent à l'évacuation de la semence, sont l'urethre, qui est un canal membraneux, capable de recevoir une plume d'oye, qui prend son origine au col de la vessie dont il est le tuyau excrétoire, & se termine à l'extrémité de la verge, où est son ouverture extérieure; & les deux corps caverneux.

La verge.

Ces deux corps caverneux sont deux gros tuyaux charnus & membraneux, à-peu-près cylindriques & intérieurement spongieux. Ils sont adossés l'un à l'autre, ce qui forme entre-eux deux une cloison charnue qui est percée d'une infinité de trous, de manière qu'en soufflant l'un, l'air passe aisément dans l'autre. Ils tirent chacun leur origine de l'os pubis latéralement, & en s'avancant l'un sur l'autre, ils se joignent, s'adossent, comme nous venons de le dire, & représentent assez bien un y grec renversé, x. Ils ont des muscles qui leur sont propres, & d'autres qui leur sont communs avec l'urethre.

Les corps
caverneux
de la verge.

Les corps caverneux en se joignant, doivent donc laisser supérieurement &

inférieurement un fillon qui leur est
parallele. Le supérieur qui est sur le
dos de la verge, est rempli par une
grosse veine & donne naissance par l'os
pubis, à un fort ligament qui les at-
tache à cet os. Le fillon inférieur est
plus considérable que le premier, &
est destiné à recevoir l'urethre.

L'urethre.

Ce canal, long d'environ sept, huit
ou dix pouces, peut être considéré
comme formé de deux canaux inférés
l'un dans l'autre, dont l'extérieur est
plus large que l'intérieur. L'entre-deux
de ces deux canaux membraneux est
rempli d'une substance spongieuse. Le
canal intérieur, garde dans tout son
cours à-peu-près le même diametre;
mais il n'en est pas de même de l'ex-
térieur, qui s'élargit considérablement
& s'applatit en même-temps pour re-
couvrir l'extrémité du corps caverneux,
& former ce qu'on appelle le gland,
dont la base déborde le reste de la
verge, & est appelé sa couronne. Cette
partie est toute nerveuse & d'une ex-
trême sensibilité: c'est même pour que
les frottemens ne diminuent pas cette
délicatesse, qu'elle est recouverte na-
turellement par un prolongement de
la peau de la verge, qui s'appelle le

Le gland.

prépuce, & qui est uni plus intimé-
ment à l'extrémité du gland par une
bride charnue, qui commence à s'at-
tacher à l'extrémité inférieure de la
fente de l'urethre, & qu'on nomme
le filet. On remarque tout autour de
la couronne du gland beaucoup de
houpes nerveuses, & un peu au-def-
sous une infinité de petits tuyaux ex-
crétoires des glandes, auxquelles on
a donné le nom de glandes odorifé-
rantes de Tyfon.

Le filet, ou
le frein.

Si l'on veut conduire du bout des
doigts l'urethre jusqu'à ce qu'on ne
puisse plus le sentir, on remarquera
que sa tunique extérieure s'élargit en-
core peu-à-peu à mesure qu'elle des-
cend & qu'elle gagne du côté de la
vessie, de maniere que, en pressant
attentivement par-dessous les bourses
la partie extérieure du périnée, on sen-
tira comme un bulbe sur lequel on
s'appercevra que de petits muscles exer-
cent quelque action, sur-tout lorsqu'on
lâche les dernières gouttes d'urine.
Ce canal dilaté que l'on sent, est en
effet ce qu'on nomme le bulbe de l'u-
rethre : & les muscles dont on a senti
l'action, sont les accélérateurs ou éja-
culateurs. Il n'est pas possible de pouf-

fer plus loin cet examen avec le doigt, parce qu'à environ un pouce ou un pouce & demi de l'an us, l'urethre s'enfonce pour aller gagner la vessie.

La prostate.

Mais avant de se joindre à ce viscere, il est obligé de passer à travers une glande, après avoir quitté sa tunique, externe, ou son bulbe; il est, dis-je, obligé de passer à travers une glande de la grosseur d'une petite poire, & à-peu-près de la même forme si ce n'est qu'elle est plus plate. Cette glande est logée sous la base de la vessie, & nommée la prostate. Sa partie postérieure est contigue au rectum, de sorte que pour peu qu'elle soit gonflée, en introduisant ses doigts dans l'an us on peut la sentir.

Description
de la partie
intérieure
du canal de
l'urethre.

Si l'on fend, selon sa longueur, l'urethre, depuis le gland jusqu'à la vessie, on remarquera plusieurs choses. D'abord dans cette partie que nous avons dit qui perçoit la prostate, on observe une petite éminence qui s'élève sur la surface interne, qui est longue & figurée à-peu-près comme une tête de poule aplatie, ce qui lui en a fait donner ce nom, ou celui de caroncule, de *verumontanum*, &c. Cette éminence est percée dans sa partie la plus

grosse de deux petits trous, qui sont les orifices des vaisseaux excrétoires des vésicules séminales, que nous avons dépeintes ci-dessus, vaisseaux qui passent à travers de la prostate. A chacun de ces trous, ou orifices, il y a un petit corps membraneux fort mince qui fait l'office de valvule, & qui sert à empêcher l'écoulement continuel de la semence. A chaque côté de cette éminence, on observe plusieurs petits trous qui sont les conduits excrétoires de la glande prostate. Peu après que l'urethre est sorti de la prostate, on trouve deux lacunes assez considérables qui s'ouvrent de biais & latéralement, & qui sont les orifices de canaux excrétoires, assez longs, qui viennent de deux corps glanduleux ovoïdes, situés aux deux côtés de la convexité du tissu spongieux de l'urethre, près de son bulbe : ces deux corps sont ce qu'on appelle les glandes de Cowper. Quelquefois on en trouve encore une pareille un peu plus haut & plus antérieurement. A mesure qu'on pousse ses recherches en avançant du côté du gland, on rencontre beaucoup de petites lacunes semblables, qui sont les orifices des glandes dont la tunique in-

terne de l'urethre est parsemée. Mais entre autres à un pouce, un pouce & demi du gland, on en rencontre deux plus considérables que les autres, à peu de distance l'une de l'autre & du côté qui est adossé aux corps nerveux. Dans l'état naturel, il suinte toujours de ces lacunes un peu de mucofité qui sert à enduire le canal, & à le défendre de l'acrimonie de l'urine. Dans l'érection, comme tous ces petits corps glanduleux sont comprimés, la liqueur qui en sort est en plus grande quantité, & se manifeste sous la forme d'une petite goutte de liqueur claire que l'on apperçoit alors à l'orifice de l'urethre. Mais avant de quitter cet article, il faut encore observer que l'urethre à la hauteur du gland, s'élargit un peu intérieurement, pour se terminer ensuite en se rétrécissant à l'extrémité du gland. Cet élargissement forme une petite fofsette, qu'on nomme la fosse naviculaire.

Les vaisseaux de la verge sont sanguins, nerveux & lymphatiques. Les premiers viennent des vaisseaux hypogastriques; les seconds viennent des nerfs de l'os sacrum, & les vaisseaux

lymphatiques vont se rendre aux glandes des aînes de chaque côté.

§. II.

Des parties de la génération dans la femme.

Dans les femmes, les parties de la génération peuvent être distinguées en celles qui sont propres à la génération, & celles qui sont communes à d'autres fonctions, ou qui ne font qu'aider à la copulation. Les premières sont les ovaires & la matrice : les dernières sont la vulve & le vagin. C'est seulement de celles-ci dont il s'agira ici.

Description
des parties
de la femme
affectées de
la gonorrhée.

On peut appeller vulve toute cette partie qui dans les femmes est entre la partie inférieure du pubis, & environ un travers de doigt de l'anus. Elle est composée d'abord de deux levres, épaisses, chargées de beaucoup de graisse, & garnies de poils. Ces deux grandes levres, en se touchant, forment une fente longue d'environ trois ou quatre travers de doigt : si l'on écarte ces levres l'une de l'autre, la première partie que l'on découvre, le plus supérieurement, est un petit corps charnu, assez semblable à la luette, & recouvert de deux petits appendices qui s'unissent supérieu-

La vulve.

Les grandes
levres.

Le clitoris
& son prépuce.

rement, & lui forment une espece de capuchon. Ce petit corps est le clitoris, & les appendices sont son prépuce. Le clitoris, comme la verge dans l'homme, est formé de deux corps caverneux qui prennent leur origine sous l'os pubis, & se joignent ensemble; mais il n'entre point d'urethre dans sa composition. Comme le membre viril, il est suspendu aux os pubis par le moyen d'un ligament. Sa sensibilité est pour le moins aussi grande que celle du gland. Ses vaisseaux sont sanguins, qui viennent des hypogastriques, & nerveux qui sont fournis par la seconde & la troisième paire des nerfs sacrés, & par leur moyen communiquent avec le plexus mésentérique inférieur, & avec les grands nerfs sympathiques.

Les nymphes.

Immédiatement au-dessous du clitoris, on remarque deux prolongemens de peau qui se joignent à la partie supérieure, & descendent en s'écartant l'un de l'autre, jusqu'aux deux tiers environ de l'orifice du vagin, où ils paroissent se confondre avec cette partie. Ces prolongemens s'appellent petites levres, ou nymphes; elles sont intérieurement d'une belle couleur incarnate, & un peu livides extérieurement: elles

elles ressembloit assez pour la forme à des crêtes. Elles sont parsemées d'une infinité de petites glandes, qu'on pourroit comparer à celles de Tyson, dont nous avons parlé ci-dessus.

Vers la partie supérieure de ces nymphes, qui débordent même quelquefois les grandes levres, en les écartant, on trouve une légère éminence, au bas de laquelle se trouve l'orifice de l'urethre. Ce canal chez les femmes est plus court que chez les hommes, & est aussi d'un calibre un peu plus gros. Sa membrane externe est percée de plusieurs lacunes qui sont les vaisseaux excrétoires des glandes, destinés à lui fournir une humeur muqueuse capable de le lubrifier. De plus, il est environné par une substance glanduleuse qu'on appelle le corps glanduleux ou la prostate, qui a deux canaux excrétoires, qui s'ouvrent de chaque côté à son extrémité inférieure, & qui versent une humeur muqueuse propre à lubrifier l'orifice externe du vagin.

L'orifice
externe : de
l'urethre.

Au-dessous de l'urethre se trouve l'orifice du vagin, qui est étroit chez les filles, & large dans les femmes, sur-tout dans celles qui ont eu plusieurs enfants. Le vagin sert de four-

L'orifice du
vagin.

reau au membre viril dans l'acte de la copulation : c'est une espece de boyau, fillonné par une multitude de rides ou rugosités transversales, qui par son autre extrémité aboutit à la matrice. Entre ces rugosités, il y a plusieurs lacunes, d'où il suinte continuellement une humeur muqueuse propre à les lubrifier. Ce canal est aussi d'une grande sensibilité. A son orifice, on remarque plusieurs tubercules charnus, plus ou moins gros, qu'on a appellés caroncules myrthiformes, & qu'on a prétendu être les débris de l'hymen, membrane qui dans les jeunes filles ferme le vagin, à la réserve d'une petite ouverture pour l'écoulement des regles. Entre ces petites tubercules, il y a plusieurs petites fossettes qu'on pourroit nommer fosses naviculaires, au fond desquelles il y a quelquefois de petites lacunes, semblables à celles dont nous avons parlé ci-dessus, & qui servent aux mêmes usages.

Les caroncules myrthiformes.

La fourchette.

En descendant toujours, précisément au-dessous de l'orifice du vagin, on remarque une bride formée par une peau assez délicate, & qu'on appelle la fourchette.

Le périnée.

Enfin, l'espace contenu entre la vulve & l'anus, s'appelle le périnée.

ARTICLE II.

Des différentes especes de gonorrhées virulentes, de leur siege, & de la maniere de les traiter.

IL y a trois fortes de gonorrhées virulentes: la premiere, est la gonorrhée ordinaire ou la chaude-pisse; la seconde, est la gonorrhée seche; enfin, la troisieme est la gonorrhée bâtarde.

La gonorrhée virulente est de trois especes.

§. I.

De la premiere espece de gonorrhée, ou de la chaude-pisse

LA gonorrhée ou chaude-pisse s'annonce, dans les hommes, par les symptômes ou signes suivans. Quelques jours après le congrès impur, il commence à couler par l'urethre, sans que le malade s'en apperçoive, une humeur séreuse ou lymphatique, un peu gluante, en petite quantité. Cette liqueur tache la chemise, comme le feroit à-peu-près la semence par la couleur, & comme le feroit l'empois par la roideur

Description de la chaude-pisse dans les hommes. Premier degré.

qu'elle lui donne. En sortant de l'urethre, elle en agglutine les deux levres, les enflamme un peu, & y entretient un léger sentiment de chaleur. Le malade sent aussi le long de l'urethre de petits picotemens & principalement en urinant. L'urine en passant paroît un peu plus âcre qu'à l'ordinaire, & ensuite devient tout - à - fait cuifante.

Second degré.

La maladie faisant des progrès, le malade a de temps en temps des érections involontaires & un peu douloureuses; l'écoulement devient plus abondant, plus coloré, plus mordicant. En comprimant l'urethre, depuis la racine de la verge jusqu'à l'extrémité du gland, on en fait sortir une ou plusieurs gouttes d'une liqueur blanchâtre & visqueuse. La difficulté d'uriner augmente; l'urine devient extrêmement cuifante, le malade a peine à la retenir, il a de fréquentes envies de la lâcher, & en passant, elle semble déchirer la tunique externe de l'urethre.

Troisième degré.

Cependant, si l'on ne fait aucun remède, tous les symptômes deviennent plus violens, le périné devient douloureux au toucher, quelquefois même il s'y forme des dépôts; les

urines ne pouvant plus passer qu'avec les plus grandes douleurs, en en exprimant les dernières gouttes, on sent une douleur violente dans le bulbe de l'urethre, l'érection devient plus fréquente & tourmente le malade, surtout la nuit. Elle est extrêmement douloureuse, & l'on sent comme une corde qui regne tout le long de l'urethre, & qui oblige la verge de se courber dans le fort de l'érection. Cependant l'écoulement est extrêmement âcre & de couleur blanchâtre, cendrée, jaunâtre, verdâtre, purulente, quelquefois même mêlée de filets de sang. Il se forme à l'extrémité du gland, tantôt une tache à-peu-près ronde, d'un rouge livide, & à la commissure inférieure des lèvres de l'urethre, il paroît une petite tumeur semblable à un bouton, qui quelquefois s'ouvre & dégénere en chancre: tantôt les bords de l'urethre se gonflent & semblent vouloir se renverser en-dehors. Le prépuce se ride & se resserre comme s'il étoit gersé, le filet ou le frein se raccourcit & se gonfle, ce qui tire le gland un peu en en-bas; enfin, il se forme un léger phymosis.

Lorsque la maladie diminue, les

symptômes s'appaisent peu-à-peu; l'écoulement prend un peu plus de consistance, devient plus blanchâtre & moins corrosif. Enfin, il diminue bientôt, il ne sort plus que des filets déliés qui nagent dans l'urine en forme de flocons, & la maladie cesse tout-à-fait.

Description
de la chau-
de-pisse dans
les femmes.

Il en est a-peu-près de même dans les femmes que dans les hommes. Les malades s'apperçoivent, les premiers jours de la maladie, que leur chemise a des taches qu'elles n'avoient pas coutume d'y voir. Il coule de la partie une humeur visqueuse qui en agglutine les bords. Cet écoulement est accompagné d'un peu de chaleur, de picotemens, & au bout de quelques jours, d'ardeur d'urine.

Ensuite la partie s'enflamme de plus en plus, le congrès devient douloureux, les urines sont plus cuisantes, l'écoulement devient plus abondant: les malades ont de fréquentes envies d'uriner, sur-tout si leur régime est échauffant. L'humeur qui découle est jaunâtre, verdâtre, purulente, & quelquefois sanguinolente. Il s'établit de petits ulcères, ou comme de petites

dans les Maladies Vénériennes. 229
gerfures dans les fosses naviculaires,
&c.

Puis les symptômes diminuent, la
dysurie s'appaise, & après que l'écou-
lement a continué quelque temps, l'hu-
mour devient plus cuite ou plus épaif-
se, diminue journellement, & enfin
passe dans les urines sous la forme de
flocons lymphatiques, pour cesser en-
suite entièrement son cours.

Les parties affectées de la gonor-
rhée dans les hommes, sont, ou les
vésicules féminales, ou la prostate,
ou les glandes de Cowper, ou les la-
cunes de l'urethre : dans les femmes,
ce sont la prostate, ou les lacunes qu'on
remarque derrière les caroncules myr-
thiformes, ou les lacunes du vagin,
ou enfin les lacunes de l'urethre, qui
peuvent être le siege de la gonorrhée.

Siege de la
gonorrhée
virulente
dans les
deux sexes.

Cette maladie peut donc être de
différentes especes dans les deux sexes,
selon les parties qu'elle peut attaquer,
ou séparément l'une de l'autre, ou
plusieurs & même toutes conjointe-
ment ensemble.

Ses différen-
ces dans les
deux sexes.

Elle peut être différente dans les
deux sexes, selon les différens degrés
de violence : car les parties affectées
peuvent n'être qu'enflammées, ou bien

elles peuvent être excoriées, ou enfin elles peuvent être rongées & en suppuration,

Quant à l'inflammation, elle peut encore produire dans les deux sexes des variétés de ces maladies, puisqu'elle peut être plegmoneuse, éréfypélateuse, œdémateuse, ou squirrheuse.

Causes de
la gonor-
rhée viru-
lente.

Quiconque aura lu avec attention la théorie que nous avons développée en plusieurs endroits de cet ouvrage, concevra facilement de quelle manière se gagne la gonorrhée virulente. Pour produire cette maladie, il suffit qu'une certaine quantité de l'humeur qui est chargée de miasmes véroliques, s'introduise jusqu'aux parties attaquées. Or, dans les femmes rien n'est plus aisé, puisqu'elles ont leurs parties amplement arrosées, dans la copulation, par la liqueur féminale que l'homme éjacule, & dans l'homme l'humeur infectée de la femme, peut très-bien se glisser par l'urethre, jusqu'aux parties qui sont ordinairement le foyer de cette maladie. Néanmoins il faut avouer que chez les hommes la voie est un peu plus étroite; aussi est-ce sans doute par cette raison que la gonorrhée est beaucoup plus fréquente

chez les femmes; & les chancres & les poulains plus communs dans l'autre sexe. Quant aux raisons pour lesquelles certains malades ont des gonorrhées plus violentes que d'autres; que ces maladies se manifestent plus ou moins long-temps après le congrès qui y a donné lieu, &c. il faut croire que tout cela dépend de la quantité plus ou moins grande dont l'humeur infectée étoit chargée, de la ténacité plus ou moins considérable de cette même humeur, de la force & de la vigueur plus ou moins grande des organes des personnes qui se sont exposées à la contagion, de l'ardeur plus ou moins vive avec laquelle on s'y est porté, &c.

Nous ne nous arrêterons pas sur le diagnostique général de la chaudepisse. Si notre but étoit d'instruire des personnes qui se disposent à la cure de cette maladie, nous ne pourrions nous dispenser de nous étendre sur cet article, qui pour elles feroit des plus intéressans : mais il en est tout autrement, la conscience des malades en faveur desquels nous écrivons, fera leur plus sûr diagnostique. Sçachant à quels risques ils ont pu s'exposer,

Diagnosti-
que de la
chaude-pis-
se.

le moindre symptôme caractéristique les mettra au fait, & leur indiquera à quels remèdes ils doivent avoir recours. Ils n'en est pas de même du diagnostique particulier de la maladie : ils ne pourroient deviner quelle est l'espèce de gonorrhée dont ils sont atteints, si nous ne leur donnions les éclaircissements nécessaires.

Selon le siège qu'elle occupe.

Quant au siège véritable de la gonorrhée, on doit conjecturer qu'il est dans la prostate & aux vésicules séminales, lorsque la matière est abondante, que la douleur occupe la plus grande partie du périnée, qu'il y a une tumeur dans cette partie, que les testicules sont prêts à tout moment de donner lieu à quelque symptôme fâcheux; enfin, que tous les symptômes, comme la douleur, la chaleur & la tension sont extrêmement considérables. On peut croire que la maladie a son siège aux glandes de Cowper, si la tumeur & la douleur occupent moins de place & se font sentir à la région que ces glandes occupent, s'ils sont superficiels & si la matière est peu abondante. Il y a apparence qu'il n'y a qu'un côté d'atteint, lorsque les symptômes décrits n'attaquent

qu'un côté. On jugera que la maladie affecte les lacunes de l'urethre, lorsque l'écoulement sera très-petit, & qu'on ne sentira aucune douleur, ni chaleur, ni tumeur au périné. Enfin, il sera vraisemblable que la gonorrhée attaque toutes ces parties ensemble, si ces symptômes se rencontrent tous, & si la maladie est extrêmement violente. Chez les femmes, il est assez ordinaire que toutes les parties soient affectées en même temps, excepté pourtant les lacunes de l'urethre, qui au contraire sont rarement le siege de cette maladie; en cas qu'elles fussent aussi attaquées, l'urine seroit très-cuifante en passant. L'œil seul peut découvrir, avec un peu d'attention chez elles, quelles sont les autres parties malades.

Quant à ses différens degrés de violence, si la liqueur qui sort est de couleur cendrée, il y a apparence que les parties sont enflammées: si la couleur est jaune & safranée, c'est un signe qu'il y a excoriation & inflammation; enfin, si elle est verdâtre & purulente, il n'y a pas de doute qu'il n'y ait quelques parties ulcérées.

Et quant à l'inflammation, elle sera œdémateuse si la matiere coule en

A raison de
sa cause.

Et quant à
l'especed'in-
flammation.

abondance, si elle est féroce, peu mordicante, si la dysurie, la chaleur & la tension des parties génitales sont médiocres, & que la tumeur au périné soit mollette. Elle sera phlegmoneuse si la matière est aussi abondante, mais plus épaisse & plus mordicante, si la dysurie, la douleur & la chaleur des parties malades sont extrêmes, & que le périné soit manifestement tuméfié & dur. Elle sera érysipélateuse si la dysurie, la chaleur, la douleur, & la tension des parties sont extrêmement fortes, si la matière coule en petite quantité, mais âcre, très-mordicante & d'un jaune foncé, sans cependant que la tumeur du périné réponde à ces accidens. Enfin, elle sera squirrheuse s'il y a au périné une tumeur manifeste & dure, s'il coule peu de matière & épaisse, si la douleur, la chaleur & la tension des parties génitales sont modérées, si après la rémission de la dysurie, il subsiste une strangurie.

Prognostique de la chaude-pisse.

Le pronostique de la chaude-pisse diffère selon le sexe, selon les parties qu'elle occupe, selon l'intensité de sa cause, selon l'espèce d'inflammation,

enfin, selon la nature & la terminaison des symptômes.

Selon le sexe : elle est beaucoup plus dangereuse chez les hommes que chez les femmes, tant parce que les accidens sont plus graves chez eux & moins supportables, que parce qu'elle peut donner occasion à des symptômes très-fâcheux, qui ne peuvent avoir lieu chez elles. D'un autre côté, elles sont beaucoup plus difficiles à guérir & à déraciner chez les femmes, & parce que leurs parties de la génération sont naturellement dans un état de relâchement qui prête beaucoup à l'écoulement, & à cause de leurs regles qui nuisent & interrompent le cours des remèdes, & qui souvent renouvellent l'écoulement lorsqu'il étoit prêt à cesser ; & enfin, parce qu'elles sont sujettes à négliger les restes de l'écoulement, qu'elles aiment à déguiser sous le nom de fleurs blanches.

A raison du
sexe.

Selon les parties qu'elle occupe : celle qui a son siége aux vésicules féminales & à la prostate chez les hommes, & celle qui attaque l'urethre & la prostate chez les femmes, sont beaucoup plus dangereuses que celle qui n'attaque que les glandes de Cowper, chez

Des parties
qu'elle oc-
cupe.

les uns & chez les autres. Celles qui attaquent les lacunes du vagin chez les femmes, sont sujettes à dégénérer en écoulement habituel.

De l'intensité de la cause.

Selon l'intensité de la cause : lorsque la matière est purulente & mêlée de filets sanguinolents, la gonorrhée est plus fâcheuse que s'il ne couloit qu'une humeur à-peu-près de la couleur de la semence : plus elle s'éloigne de cette couleur, & plus il y a à craindre.

De l'espece de l'inflammation.

Selon l'espece d'inflammation : celle qui est de nature œdémateuse est la moins dangereuse ; ensuite vient la phlegmoneuse ; & enfin la squirrheuse, qui peut laisser des suites funestes.

De la terminaison de l'inflammation.

Selon la terminaison de l'inflammation : si la maladie se termine par résolution, ce qui est fort rare, c'est ce qui peut arriver de plus heureux pour le malade. La terminaison par suppuration est plus fâcheuse, celle par squirrhe est assez dangereuse pour les suites ; enfin, celle qui amène la gangrene & le sphacele, est funeste.

De la nature des symptômes.

Selon la nature des symptômes : moins ils sont graves en général, plus il y a d'espérance. Si la maladie suit bien ses périodes, il y a tout lieu de

croire qu'on en guérira sans beaucoup de peine, sans avoir à appréhender l'infection universelle du corps : si, au contraire, l'écoulement diminue, ou se supprime de lui-même, ou est supprimé par des remèdes, à contre-temps, alors il peut se manifester des accidens de différens genres, plus ou moins graves, ou bien, sans qu'il s'en manifeste, on doit craindre que le virus n'infecte toute la machine.

En général, on peut dire qu'une gonorrhée bien traitée, ou qui n'est point dérangée, est peu sujette à donner la vérole ; mais c'est trop affurer que de dire, comme l'ont fait plusieurs médecins, que dans ce cas, jamais elle ne la donnoit. *Jamais* est de trop. Cependant, quand bien même cette maladie bien ménagée ne seroit jamais sujette à donner la vérole, on doit néanmoins la regarder, quoiqu'en disent les mêmes Auteurs, comme une maladie très-grave, ne seroit-ce qu'à cause de sa durée qui peut être de deux, de trois ; de six, de huit mois, & même plus ; pendant lequel temps, si on s'éloigne du régime ou qu'on néglige de faire les remèdes propres, on a tou-

La chaude-pisse est toujours une maladie fort fâcheuse.

238. *L'Art de se traiter soi même*
jours de grands risques à courir d'une façon ou d'autre.

La matiere
de la gonorrhée
n'est pas purulente.

Ce feroit ici le lieu de discuter un point qui a divisé les Auteurs qui ont traité de cette maladie. On demande si la matiere que fournit la chaude-pisse est un véritable pus, ou non ? Quant à nous, nous pensons qu'il est très-rare que cette matiere soit vraiment purulente, ou pour bien dire, qu'il est fort rare que les parties qui fournissent cette matiere soient en suppuration. Il feroit trop long de rapporter les raisons qui nous déterminent à la cure de la maladie

On doit diviser la durée de la chaude-pisse en trois périodes.

Pour bien entendre la maniere de se traiter de la chaude-pisse, il faut supposer trois périodes dans cette maladie. La premiere comprend l'intervalle de temps qui s'écoule depuis son commencement, jusqu'à ce que la chaleur & la tension des parties affectées perdent de leur violence & se calment. La seconde est celle pendant laquelle l'urine sort avec moins de douleur, & la matiere de la gonorrhée avec plus de facilité & de liberté. Enfin, la troisieme comprend depuis ce moment jusqu'à ce que l'écoulement soit tout-à-fait disparu ; elle commence donc au temps

où l'écoulement prend une couleur plus louable, & paroît vouloir diminuer.

I. Péroïde. Dès que la chaude-pisse commence à paroître, le malade doit faire ses efforts pour appaiser l'inflammation, ou pour empêcher ses progrès. A cet effet, il se fera saigner du bras plus ou moins de fois, selon ses forces, son tempérament, & la violence des symptômes. Les saignées doivent être amples, faites par une large ouverture & se succéder promptement les unes aux autres, principalement si le malade est sanguin, & la maladie est éréfypélateuse ou phlegmoneuse. Il se mettra sur le champ à l'usage de la tisanne n^o. 13, dont il boira le plus souvent qu'il lui sera possible. Il pourra boire du petit-lait s'il est plus à son goût. Il aura soin de se tenir le ventre libre, par l'usage des lavemens communs, n^o. 16. Si l'inflammation paroît céder difficilement à ces seuls remèdes, il prendra, de deux en deux heures, un verre de l'émulsion n^o. 27; & si les douleurs sont violentes, & que les érections douloureuses & cordées empêchent son sommeil, il prendra le soir, en se mettant au lit, quelques cuillerées de syrop diacode. Enfin, en

Ce qu'il faut
faire dans la
première pé-
riode.

cas que la maladie soit toujours opiniâtre, il prendra plusieurs fois par jour des demi-bains, ou simplement des bains de fauteuil; il s'appliquera sur le périnée un large cataplasme de mie de pain & de lait, ou des compresses trempées dans une décoction émolliente n^o. 18. Il en emploiera le marc en cataplasme. Il se fera dans l'urethre des injections avec le lait tiède (*). Cependant, le malade observera le régime le plus sévère. Il mangera très-peu à dîner; le soir il ne soupera que

(*) Pour peu que la chaude-pisse soit violente, & sur-tout dans ce premier période, j'ai toujours remarqué que l'urethre étoit d'une sensibilité si grande, qu'il étoit presque impossible d'y faire des injections de la manière que l'on prescrit ordinairement. L'introduction de la cannule de la seringue dans ce canal, y cause des douleurs inexprimables. Voici donc une autre manière dont les malades pourront s'injecter sans aucune douleur: ils introduiront le siphon de la seringue entre le prépuce & le gland; ensuite, réunissant les bords du prépuce autour de ce tuyau, ils l'y assujettiront avec les doigts de la main gauche. Cela fait, ils pousseront l'injection, & retireront la seringue en comprimant fortement les bords du prépuce les uns contre les autres. Jusques-là, la liqueur injectée n'est encore qu'entre le gland & le prépuce qui forme alors une vessie. Pour la faire passer dans l'urethre, on comprimera cette vessie entre les deux doigts de la main droite, & par cette compression, si elle est faite avec adresse, on parviendra à faire passer dans le canal malade l'injection qui étoit renfermée dans l'espece de poche que formoit le prépuce.

de bouillon ou de crème de ris, ou de soupe fort légère. Il ne boira absolument ni vin, ni liqueur spiritueuse; il ne fera aucun exercice violent; & pour plus grande sûreté, il portera un suspensoir bien juste. Il n'est pas besoin de lui interdire l'usage des femmes, l'état des parties attaquées suffit seul pour lui faire garder la continence la plus exacte.

Si la gonorrhée est légère, souvent ces remèdes seuls suffisent pour la guérir: l'inflammation se termine par résolution, & le malade a peine à croire qu'il ait été attaqué d'une chaude-pisse.

II. Période. Au bout de dix-huit ou vingt jours, plus ou moins, les grandes douleurs se calment, la maladie perd de sa violence, & le second période commence. Dès le commencement de ce période, l'inflammation étant bien apaisée, le malade se purgera une couple de fois, à un jour de distance l'un de l'autre, avec une médecine très-douce, n^o. 39: puis, il se fera tous les quatre ou cinq jours une friction sur le périné, les aines, les bourses & les fesses, avec environ un gros d'onguent mercuriel, n^o. 57, ayant soin après cette friction de met-

Maniere de
se gouver-
ner pendant
le second
période.

242 *L'Art de se traiter soi-même*

tre son suspensoir & son caleçon. Si le temps est froid, il ne s'exposera point à l'air pendant ces frictions : si le temps est doux, il pourra vaquer à ses affaires. Si le mercure porté à la bouche, il se purgera avec la médecine n^o. 28 ; & les signes de la salivation passés, il continuera les frictions. Il en fera de cette manière huit ou dix. Il est essentiel que pendant tout ce période, le malade observe le même régime que précédemment, si ce n'est qu'il peut augmenter un peu sa nourriture, & boire à ses repas, de l'eau rougie. Il gardera aussi la continence la plus scrupuleuse, d'autant plus que si, par l'inobservance de ces préceptes, l'inflammation vient à reparaître, ce qui arrive trop souvent, il sera obligé de recommencer le traitement sur nouveaux frais. Si l'on craint qu'il ne soit passé quelques miasmes véroliques dans la masse des humeurs, on pourra chaque soir, en se mettant au lit, prendre un bol n^o. 42. La tisanne dont le malade fera usage pendant ce période, sera celle n^o. 11 : ou bien, les personnes grasses pourront prendre celle n^o. 22, qu'elles couperont avec moitié eau.

III. Période. Lorsque la tension des parties est bien dissipée, que le malade n'est plus sujet à l'érection involontaire, que la matiere qui a coulé depuis six semaines ou deux mois, commence à devenir blanchâtre & même presque claire, & qu'elle paroît aussi vouloir diminuer, le malade est à son troisième période. Alors il faut tâcher de déterger & de cicatrifier les petits ulcères, si l'on suppose qu'il en existe, tirer l'humeur d'un autre côté, & donner du ton aux vaisseaux relâchés. On remplira ces indications en se purgeant d'abord deux ou trois fois à deux jours de distance l'un de l'autre avec la médecine n^o. 38. On se mettra ensuite à l'usage des pillules de thérebentine cuite, n^o. 43, desquelles on peut prendre une douzaine par jour, d'heure en heure. On fera encore usage le matin à jeun, & le soir une heure ou deux avant souper, du bol n^o. 47. On continuera de prendre ces bols pendant huit, dix ou douze jours; après quoi, on prendra ceux n^o. 48, ou simplement quinze ou vingt grains de beume de copahu, dans une cuillerée de syrop de capillaire ou de grande consoude.

Ce qu'il faut faire pendant le troisième période.

244 *L'Art de se traiter soi-même*

Si l'écoulement ne s'arrête pas encore, mais que du reste la matière soit bien conditionnée, on fera usage deux ou trois fois par jour, des pillules n^o. 44, que l'on prendra dans du pain à chanter, dans une cuillerée d'infusion de menthe, n^o. 6.

Traitement
de la chau-
de-pissedans
les femmes.

Remarques. I. Quoique la méthode que nous venons de décrire, soit en faveur des hommes, les personnes de l'autre sexe emploieront néanmoins le même traitement, en faisant attention à ce qui suit.

Le premier période de la maladie est ordinairement peu ou point sensible chez elles, ainsi elles auront besoin de moins de saignées, ou même souvent elles pourront s'en passer tout-à-fait, ainsi que d'émulsions, de demi-bains, de syrop diacode.

Comme elles sont d'un tempérament plus humides que les hommes; & que d'ailleurs chez elles l'urethre est peu ou point affecté; elles pourront boire beaucoup moins de tisane que nous n'avons prescrit. Mais elles se purgeront plus fréquemment, & avec les pillules mercurielles n^o. 36.

Si le premier période est peu ou point sensible chez elles, en revanche le se-

cond est très-long, & le troisiéme a beaucoup de peine à se terminer. Pendant ce troisiéme période, elles se purgeront de trois jours l'un avec les pilules n^o. 38, pendant une quinzaine de jours, & ensuite elles prendront l'opiate n^o. 48, comme ci-dessus.

Elles auront égard à leurs regles pour placer les remedes indiqués: c'est-à-dire, si dans le premier période, la douleur, la cuisson de l'urine, l'érection involontaire, la chaleur de la partie affectée demandent la saignée, elles se la feront faire au pied en cas que leur temps approche; & quant aux purgatifs, elles n'en prendront pas qu'elles n'aient encore cinq ou six jours à attendre leurs regles, ou qu'il n'y ait quelques jours qu'elles soient tout-à-fait passées.

Nous n'avons pas besoin d'observer que pendant le second période, elles se feront, à l'exemple des hommes, des frictions sur le périné, les parties inférieures des fesses, la vulve, les aines, &c. dans le même ordre & avec les mêmes précautions que nous avons dit plus haut.

II. Comme la regle principale sur laquelle est fondé le traitement de la

Maniere
d'abrégé le
traitement

de la chau-
de-pisse, ou
de le rendre
plus commo-
de.

246 *L'Art de se traiter soi-même*

chaude-pisse, est de diminuer l'inflam-
mation, de détruire les miasmes vé-
roliques, qui auroient pu passer dans
la masse des humeurs, & enfin de net-
toyer parfaitement les parties attaquées,
lorsque la maladie n'est pas bien vio-
lente, ou que les symptômes qui se
manifestent dans le premier période au-
ront été calmés par les moyens que
nous avons indiqués ci-dessus, on peut
se traiter & se guérir d'une manière
beaucoup moins embarrassante que cel-
le que nous avons décrite. Elle con-
siste à faire usage du traitement par le
sublimé corrosif : mais de crainte que
les esprits, dans lesquels on a coutu-
me de dissoudre ce sel mercuriel, n'au-
gmentent l'inflammation des parties,
on le fera dissoudre dans l'eau distillée
ou l'eau de rivière bien filtrée. La dose
est d'un grain environ sur trois pintes,
pour deux jours. Outre cette boisson,
on aura encore soin de faire usage d'eau
d'orge, ou d'autre tisane. Un des
principaux remèdes contre le symptô-
me vénérien, dont nous traitons, est
la boisson abondante d'eau ou de ti-
sane, pourvû toutefois que l'estomac
du malade n'en souffre point. Nous
avons vu des personnes se guérir de
chaude-

dans les Maladies Vénériennes. 247
chaude-pissés, légères à la vérité, en se tenant pendant une quinzaine à une diète sévère, en buvant par jour jusqu'à la concurrence de quatre ou six pintes, sans autres remèdes.

§ II.

De la seconde espece de gonorrhée, ou de la gonorrhée sèche.

Dans cette espece de gonorrhée, le malade est attaqué à-peu-près des mêmes symptômes que dans la précédente, excepté qu'il ne se fait par l'urethre aucun écoulement, & que par conséquent le haut du gland, le prépuce, &c. ne sont point affectés. On peut la diviser en deux especes, à raison des parties qui souffrent. Dans la première on est attaqué d'une dysurie violente & d'une strangurie, de chaleur, de tumeur & de rougeur au périnée. Dans la seconde, d'une dysurie moins vive & d'une très-légère strangurie. Celle-ci précède quelquefois la chaude-pisse, & en est un symptôme; mais le plus souvent elle est essentielle: l'autre précède les violentes chaudes-pissés, ou leur succède lorsque l'écoulement est supprimé. Enfin, la première dépend d'une inflammation

Description
& diagnostique de la gonorrhée sèche.

248 *L'Art de se traiter soi même*
phlegmoneuse de la prostate & des
vésicules séminales; la seconde pro-
vient d'une inflammation éréfypélateu-
se du canal de l'urethre.

Prognosti-
que de cette
maladie.

Ces especes de gonorrhées sont tou-
jours plus dangereuses que la chaude-
pisse ordinaire; parce que les miasmes
véroliques n'étant entraînés hors du
corps par aucun écoulement, il y a
plus de risque pour le malade d'être
attaqué par la suite de la vérole uni-
verselle. De plus, la premiere espece
de gonorrhée sèche, si l'inflammation
ne s'apaise promptement, peut facile-
ment dégénérer en abcès au périnée;
& la seconde en gangrene & sphacèle de
l'urethre.

Son traite-
ment.

Le traitement de la gonorrhée sèche
consiste à procurer la résolution, ou
du moins à appaiser l'inflammation, à
adoucir l'acrimonie des urines, & à
tempérer la chaleur des parties. Pour
satisfaire à ces intentions, le malade
ne ménagera pas son sang au commen-
cement de la maladie; il se fera sai-
gner de quatre heures en quatre heu-
res, jusqu'à ce que la foiblesse ou la
diminution des symptômes lui per-
mette d'arrêter. Il prendra plusieurs
demi-bains ou bains de fauteuil dans la

ournée. Il appliquera sur les parties des cataplasmes de mie de pain & de lait, ou des compresses trempées dans une décoction d'herbes émollientes ; il se fera dans l'urethre des injections avec le lait tiède, ou l'eau de frai de grenouille. Cependant, il prendra aussi des lavemens rafraîchissans & émolliens, n^o. 16, & boira abondamment de la tisane n^o. 13. Son régime sera très-strict, il ne vivra que de bouillons qu'il prendra de quatre en quatre heures.

En suivant ces préceptes, en deux, trois ou quatre jours, la maladie perdra de sa férocité, & il succédera un écoulement purulent qui diminuera sensiblement les symptômes, ou la maladie se terminera sans aucun écoulement. Si cependant au bout de six ou sept jours, elle ne se relâche pas, il est à craindre qu'il ne se forme un abcès au périnée, ou que l'urethre ne se sphacele. Dans le premier cas, sitôt qu'on remarquera quelque apparence de suppuration, on couvrira le périnée de cataplasmes maturatifs n^o. 36 ; & on aura recours à un Chirurgien habile pour le faire ouvrir, avant que le pus ne se forme des clapiers, ou ne fasse

Cette maladie se termine quelquefois par un abcès au périnée.

250 *L'Art de se traiter soi-même*

Ou par gan-
grene.

un délabrement considérable. Ensuite on se conduira selon que nous indiquerons dans la Section suivante, en parlant de l'abcès au périnée. Dans le second cas, si l'inflammation éréfypélateuse de l'urethre ne se termine pas au bout de sept ou huit jours, & si les douleurs cessent subitement sans cause manifeste, il y a lieu de craindre que l'urethre ne soit gangrené. On aura donc en ces circonstances recours à un Chirurgien qui fasse les scarifications nécessaires, & panse le mal selon l'Art.

Dans la gonorrhée sèche, comme il y a toujours lieu de craindre qu'il ne soit passé dans le reste de la machine quelques miasmes véroliques, on fera usage de mercure, soit en frictions, soit intérieurement, comme nous l'avons dit dans la Section précédente; mais on le continuera un peu plus longtemps, & on l'emploiera avec précaution, pour les raisons que nous détaillerons dans la Section suivante.

Les femmes
sont sujettes
aussi à cette
espece de go-
norrhée.

Les femmes sont sujettes à la gonorrhée sèche comme les hommes; lorsque le siege de cette gonorrhée est chez elles dans la prostate & les glandes de Cowper, dont les canaux excrétoires

dans les Maladies Vénériennes. 251
s'ouvrent dans les fossettes naviculaires inférieures, elle répondra à la première espèce; lorsqu'il sera dans le vagin, elle répondra à la seconde espèce. Pour se traiter, elles emploieront les mêmes moyens que nous avons proposés ci-dessus.

§. III.

*De la troisième espèce de gonorrhée,
& de la gonorrhée bâtarde.*

L'écoulement virulent qui constitue la troisième espèce de gonorrhée, ne provient point des vésicules féminines, de la prostate, de l'urethre, ou du vagin, des glandes de Cowper, de la prostate; mais il a sa source dans les glandes qui se trouvent autour de la couronne du gland, ou à la face interne des grandes lèvres. En découvrant le gland, ou en écartant les grandes lèvres, on est bientôt instruit du siège de cette maladie. Elle n'est point accompagnée d'ardeur d'urine, mais d'une démangeaison opiniâtre & incommode dans les parties affectées. Quelquefois cette espèce de gonorrhée se trouve jointe avec la première ou la seconde, & quelquefois elle est seule.

Description
& diagnostique de la gonorrhée bâtarde.

Prognosti-
que de cette
maladie.

Cette espèce de gonorrhée n'est pas dangereuse, pourvu qu'on ne la néglige pas ; mais si l'on n'y fait aucun remède, les petites bouches des tuyaux excrétoires des glandes qui ceignent la couronne du gland, ou qui sont distribuées à la surface interne de la vulve, dégènerent en chancres, ce qui rend le péril plus grand. Et même si les bords de ces chancres deviennent calleux, ou empêchent le retour de la lymphe & du sang, par la compression qu'ils exercent sur les petits vaisseaux, ils peuvent donner lieu au phymosis, au paraphymosis, ou à une chrySTALLINE, ce qui augmentera encore beaucoup le danger.

Son traite-
ment.

Pour obvier à ces accidens, le malade se fera saigner dès le commencement de la maladie, une ou plusieurs fois, du bras ou du pied, selon les circonstances, selon le degré d'inflammation, selon la douleur, &c. On retirera le prépuce en arrière, on découvrira le gland, ou en écartant les grandes levres, on baignera souvent les parties attaquées avec de l'eau d'orge, ou une decoction émolliente. Si la douleur est vive, on pourra baigner la partie dans du lait tiède, ou la couvrir d'un

dans les Maladies Vénériennes. 253
cataplasme de mie de pain & de lait.
Enfin l'inflammation étant apaisée ,
on fera usage de frictions ou de reme-
des mercuriels internes, selon le même
ordre & les mêmes précautions que
nous avons détaillées plus haut ; & si
l'écoulement a de la peine à cesser , après
avoir employé cette méthode, on baski-
nera les parties avec de l'eau des for-
gerons, le vin rouge ferré , ou quel-
qu'une des préparations n^o . 25 ou 26.

Dans le cas où l'inflammation fe-
roit dégénérée en ulcères ou chancres,
phymosis , paraphymosis , chrystalline,
on consultera le Chapitre où nous par-
lerons de ces accidens.

A R T I C L E III.

*Des accidens qui accompagnent quel-
quefois les gonorrhées virulentes ,
ou qui leur succèdent.*

LA plus grande partie des accidens
qui accompagnent la gonorrhée virulen-
te , ou qui y succèdent , dépend ou de
la négligence avec laquelle on remédie
à ces maladies dans leurs principes , ou
de quelque erreur dans le régime , ou de

*Causes gé-
nérales des
accidens qui
accompa-
gnent les go-
norrhées, ou
qui leur suc-
cèdent.*

254 *L'Art de se traiter soi même*

l'impatience du malade & de l'adhibi-
tion trop prompte des remedes astring-
gens. Ces accidens font beaucoup plus
fréquens chez les hommes que chez
les femmes; il y en a même quelques-
uns qui ne peuvent avoir lieu chez ces
dernieres, à cause de la différence des
parties qui constituent leur sexe. On
pourroit les diviser en ceux qui se ma-
nifestent dans le premier période de la
maladie, ceux qui se remarquent dans
le second, & ceux qui souvent font la
terminaison du troisiéme. Nous sui-
vrons à-peu-près cette division, mais
nous traiterons de chacun dans une
section à part.

§. I.

De la chaude-pisse avortée.

Ce que c'est
que la chau-
de-pisse à-
vortée.

Ses différen-
ces.

La chaude-pisse dont l'écoulement
se supprime avant que les parties se
soient suffisamment dégorgées & débar-
rassées des miasmes véroliques, se nom-
me chaude-pisse avortée. Il y en a de
plusieurs especes. Dans les unes, l'écou-
lement disparoit presqu'aussi-tôt qu'il
a été établi; dans les autres, il se sup-
prime plus tard. Dans les unes, après
la suppression de l'écoulement, le virus

reste fixé dans les mêmes parties qu'il avoit d'abord attaquées ; dans les autres , il abandonne ces mêmes parties & se porte sur d'autres plus ou moins éloignées. Dans les unes , l'écoulement se rétablit plus ou moins long-temps après la suppression ; & dans les autres , il disparoit pour toujours. Enfin dans les unes , l'écoulement se supprime de lui-même sans cause manifeste , & sans accidens présens pour le malade ; dans les autres , au contraire , il s'arrête par erreur dans le régime & cause des accidens fâcheux & prochains.

Il y a toujours très-grand lieu de craindre que la chaude-pisse avortée ne produise la vérole. Cependant si l'écoulement n'ayant été suspendu que peu de temps , se rétablit ensuite , & continue jusqu'à ce que les parties soient bien débarrassées des miasmes véroliques , la maladie n'a ordinairement aucune suite fâcheuse. Si la matiere de l'écoulement se porte sur une autre partie , plus ou moins éloignée , & qu'elle y trouve une issue suffisante pour s'évacuer complètement , le malade est encore garanti , par cette circonstance favorable , du danger de la vérole. Mais si l'écoulement est supprimé pendant

Son traite-
ment.

long temps, & ne se rétablit pas de lui-même, ou ne se rétablit que difficilement par l'adhibition des remèdes, le virus soit en entier, soit en partie, passe dans la machine, & produit souvent une vérole universelle.

La chaude-pisse avortée est peut-être un accident heureux.

J'ai toujours regardé la chaude-pisse comme un symptôme vénérien si dangereux, tant par son opiniâtreté ordinaire, que par les suites qu'il laisse, soit par lui-même, soit à cause d'une erreur dans le régime ou dans les remèdes de la part du malade, que je ne sçaurois dire si la gonorrhée avortée est un symptôme heureux ou malheureux, pourvu toutefois que l'écoulement se soit supprimé de lui-même peu de temps après avoir paru, & sans être suivi d'accidens présens. Je suis même tenté de croire, que s'il n'étoit à craindre que la chaude-pisse ne tombât dans les bourses, & ne produisît quelque dépôt au périnée ou autre accident présent, il seroit peut-être mieux de la faire toujours avorter. Je sçais qu'alors les malades coureroient les risques d'une vérole universelle; mais lorsqu'elle se déclareroit, ils suivroient un des traitemens anti-vénériens généraux indiqués dans notre première Partie; celui

par le sublimé corrosif, par exemple, & guériroient de cette maniere, d'une façon beaucoup plus commode & moins risquable. Car, enfin, les chaude-pissés les mieux traitées ne dégénèrent-elles pas souvent en gonorrhées habituelles, ou strangueries vénériennes, outre que les malades ne sont encore jamais bien sûrs de leur état, quand bien même elles seroient guéries sans laisser après elles aucune suite fâcheuse? Je suis donc d'avis que le malade qui aura une chaude-pisse avortée sans aucun accident présent, ne fasse absolument aucun remède pour rétablir l'écoulement supprimé, mais qu'il attende que des symptômes généraux l'obligent de prendre les remèdes anti-vénériens universels.

Il n'en est pas cependant toujours de même de toutes les espèces de gonorrhées avortées. Il y en a qui sont suivies d'accidens présens & fâcheux, surtout si la suppression arrive quelque temps après l'établissement de l'écoulement, & si alors elle est causée par quelque erreur dans le régime ou dans les remèdes. Dans ces circonstances, les malades chercheront à rétablir au plutôt l'écoulement supprimé, par le moyen des re-

Quelquefois aussi cette maladie est suivie de symptômes fâcheux.

158 *L'Art de se traiter soi-même*
medes qui seront détaillés dans la Section suivante.

Transport
de la matie-
re de la go-
norrhée por-
té sur les
yeux.

Il arrive quelquefois, quoique très-rarement, que la matiere de la gonorrhée qui avorte, se porte sur les yeux. Il s'établit alors sur la partie une inflammation, suivie d'un écoulement purulent, qui quelquefois ronge les paupieres & y produit des ulceres, des chancres, &c. Cette matiere peut se porter aussi sur quelque viscere & principalement sur les poumons, ce qui, comme on doit le sentir facilement, produit les maladies les plus fâcheuses. En ce cas, il n'y a point de temps à perdre, il faut chercher à rappeler l'écoulement le plutôt possible, & si nonobstant ce rétablissement, les symptômes ne cessent pas tout-à-fait, le malade aura recours à quelques-uns des traitemens anti-vénériens généraux.

§. II.

De la chaude-pisse tombée dans les bourses, & de la hernie vénérienne.

Cause &
symptômes
de la chute
de la chau-
de-pisse dans
les bourses.

Lorsque dans la gonorrhée le siege de la maladie est à la prostate ou aux vésicules féminales, la semence contenue dans ces dernieres parties parti-

cipe bientôt un peu de l'infection, & conséquemment cette même infection s'étend facilement jusqu'aux testicules, où se fait la sécrétion de cette liqueur. C'est pourquoi, dans ces espèces de chaude-pissés, les testicules sont plus sensibles qu'à l'ordinaire, & même péfants & douloureux. C'est aussi pour cela que nous avons bien recommandé aux malades de porter, dès les premiers jours de la maladie, un suspensoir bien juste, afin que la douleur étant apaisée par ce moyen, la fluxion soit garantie. Cependant, si non-seulement on a négligé ce conseil, mais que de plus l'écoulement ait été supprimé sur le champ, par quelque cause que ce soit, alors les miasmes véroliques ne trouvant plus d'issue, infectent facilement le fluide nerveux dont la semence est toujours chargée, & par succession, celle qui sera déjà filtrée dans le canal déférent & l'épididyme : d'où s'ensuivra l'inflammation de l'un ou de l'autre des testicules, ou même quelquefois de tous les deux. Le malade s'appercevra bientôt de cet accident par la pefanteur & la chaleur qui augmenteront dans le testicule; le gonflement & la douleur succéderont;

la douleur répondra vers la région des reins, c'est à dire, vers l'origine des vaisseaux spermatiques; les cordons, dans la composition desquels ils entrent, se gonflent plus ou moins, & les testicules s'enflant de plus en plus, leur volume pourra devenir trois ou quatre fois plus gros que dans l'état naturel.

Cause &
symptômes
de la hernie
vénérienne.

Si, d'un autre côté, le fluide nerveux est infecté de miasmes véroliques, toutes les sécrétions doivent être plus ou moins troublées, & les liqueurs plus ou moins éloignées de leur état naturel, comme nous l'avons montré dans notre première Partie. Secondement, la semence contenant une plus grande quantité d'esprits animaux que toute autre liqueur filtrée dans le corps, elle doit être impregnée de miasmes véroliques, lorsque la maladie est générale. Ces deux causes réunies, peuvent donc quelquefois occasionner dans les testicules différens changemens, différens troubles, d'où peut naître la tumeur inflammatoire de cet organe; tumeur semblable à-peu-près à celle que nous avons décrite plus haut, & accompagnée des mêmes symptômes, excepté qu'elle dépend d'un vice vé-

rolique caché, & qu'elle peut survenir sans qu'on soit attaqué pour le présent d'une chaude-pisse.

Ces deux especes de maladie, sont souvent accompagnées d'une fièvre plus ou moins violente; & l'on doit remarquer que dans toutes les deux, la partie affectée principalement, est l'épididyme, & sur-tout sa portion inférieure.

Siege de cette maladie.

Cette maladie est toujours très-fâcheuse, pour le présent & pour la suite, pouvant dégénérer très-bien en abcès, fistule, squirrhe, cancer au testicule. Quant au pronostique particulier, l'inflammation étant plus forte ordinairement dans le premier cas que dans le second, elle se résout ordinairement plus favorablement dans celui-ci que dans le premier, & souvent il reste à la partie une dureté qui dégénere en squirrhe, qui produit une hydrocele, ou un pneumatocele, ou change par la suite en cancer. Dans la première espece, si l'inflammation ne se résout pas, elle se termine par suppuration, & la plaie demeure souvent fistuleuse. Au reste, le malade risque toujours, dans le premier cas, de con-

Son pronostique.

262 *L'Art de se traiter soi-même*
tracter une vérole universelle, à cause
de la suppression de l'écoulement.

En quoi
consiste son
traitement.

Le malade ne doit rien négliger de
ce qui peut contribuer à faire résoudre
cette inflammation. A cet effet il gar-
dera le repos, se fera saigner plus ou
moins selon ses forces, & gardera une
diète sévère, ne vivant que de bouil-
lons de trois en trois heures. Il boira
chaudement de la tisane n^o. 13, &
prendra par jour deux ou trois lave-
mens. Cependant, il appliquera sur la
tumeur le cataplasme n^o. 51, qu'il
renouvellera plusieurs fois dans la jour-
née. Ce cataplasme sera soutenu par
un bandage convenable qui tiendra les
testicules relevés, afin que leur poids
ne fatigue pas le cordon des vaisseaux
spermatiques.

Dès que l'inflammation sera appai-
sée, le malade se purgera en prenant
le soir, à l'heure du sommeil, le bol
n^o, 45, & le lendemain matin la
purgation n^o. 30 : ce qu'il pourra en-
core répéter au bout de quarante-huit
heures. Sitôt que l'écoulement de la
chaude-pisse commencera à reprendre
son cours, il changera de cataplasme,
& se servira de celui n^o. 52. Ensui-
te, tous les accidens étant dissipés, il

continuera à se traiter comme nous avons dit à la Section I, de l'article précédent.

Dans le second cas, il arrive, comme nous avons remarqué, qu'il reste au testicule une dureté plus ou moins considérable. Pour la faire passer, l'inflammation étant bien dissipée, le malade après s'être coupé les poils, se fera une friction sur la partie malade avec l'onguent n^o. 57, & appliquera sur le tout une emplâtre de *Vigo cum mercurio*, qu'il étendra sur de la peau, & aura soin de se purger de temps en temps avec les pillules mercurielles. Si la maladie ne se passe pas tout-à-fait, il aura recours, si rien n'en empêche, au traitement par le sublimé corrosif, ou autre.

Malgré tous les remèdes, il peut néanmoins arriver que l'inflammation se termine par suppuration, ce qu'on soupçonne par sa durée, & par des petits accès de fièvre & de frissons, qui indiquent qu'il se forme du pus. Alors on réitérera les saignées, si la violence de la maladie le demande; & on continuera l'usage des cataplasmes avec la mie de pain & le lait n^o 51, dans lesquels on fera même fondre quel-

Quelquefois la maladie se termine par suppuration. Ce qu'il faut faire alors.

ques morceaux d'onguent de la mere. Ensuite, dès que le pus sera formé, ce que l'on connoitra à la mollesse & à la saillie d'une portion de la tumeur, ou à une fluctuation obscure, on se la fera ouvrir avec le bistouri, par un habile Chirurgien qui pansera la plaie selon l'Art.

Enfin, si l'on voit que la plaie devienne fistuleuse, ou que quelque partie du testicule soit squirrheuse, il faudra nécessairement en venir à quelqu'un des traitemens anti-vénériens généraux, proposés dans la premiere Partie de cet ouvrage.

§ III.

Des dépôts vénériens au périnée.

Causes générales de cet accident.

On a vu plus haut que la gonorrhée attaquoit les vésicules féminales, la prostate & les glandes de Cowper, tantôt ensemble, tantôt séparément. Si donc la maladie est des plus violentes, si on a négligé les remedes convenables dans ses commencemens, si on en a pris de contraires, enfin, si on a fait quelque erreur dans le régime, alors l'inflammation plus violente ne se terminera plus par une suppuration

légère & superficielle , mais par une suppuration considérable & profonde , & quelquefois même par gangrene.

Les premiers symptômes qui dénotent cette terminaison de la suppuration , sont l'augmentation de tous ceux qui accompagnent la gonorrhée , c'est-à-dire , de la dyfurie , de la chaleur , de la douleur , de la tension , de la rougeur au périnée , & de plus une douleur pulsative que le malade ressent dans la partie où se forme le pus.

Symptômes
qui annon-
cent le dépôt
au périnée.

Le pus une fois formé , tous les symptômes , qui étoient augmentés , diminuent , & la pulsation douloureuse cesse. Cependant , selon la quantité plus ou moins âcre & rongeante de ce pus , différentes parties se détruisent , & il s'ouvre un chemin soit intérieurement , & alors sort par l'urethre , soit extérieurement , & il sort par le périnée. Il se forme même souvent des clapiers ou sinus qui s'ouvrent dans le rectum , & alors l'urethre communique quelquefois avec cet intestin par le moyen des fistules , ce qui fait que le malade rend des matières stercorales par l'urethre , ou de l'urine par l'anus.

Cette maladie est rare chez les femmes , mais néanmoins peut se rencon-

Cette mala-
die peut se
rencontrer

chez les
femmes.

266 *L'Art de se traiter soi-même*

trer chez elles. Tantôt les dépôts se forment dans la prostate, & se font voie ou par l'urethre, ou par le vagin, ou enfin par ces deux endroits ensemble, ou bien, ils s'établissent dans les glandes de Cowper, & le pus se fait jour par le fondement, par le vagin; ou par les deux à la fois.

Son prognos-
tique.

On reconnoît que le dépôt est prêt à se faire, par l'augmentation de tous les symptômes qui caractérisent l'inflammation des parties affectées: & on juge qu'il est fait, par le relâche de ces mêmes symptômes, la mollesse de la partie enflammée, & la fluctuation plus ou moins obscure du pus qui s'y est formé. Si cette fluctuation est extérieure & près de l'anus, on jugera que ce sont les glandes de Cowper qui sont affectées, si, au contraire, elle est plus profonde & plus ou moins voisine de la racine de la verge, il y a lieu de croire que le foyer de la maladie est dans la prostate, ou dans les vésicules féminaires. Mais il est à remarquer que les glandes de Cowper sont plus souvent attaquées de ce symptôme que les autres parties, dont la texture est plus ferme & résiste par conséquent mieux à l'érosion. Quant aux

clapiers ou fistules , les externes se font aisément voir , & les internes se manifestent par des stranguries fréquentes , une douleur obscure au périné , qui sont suivis d'un écoulement de pus par l'urethre.

Les dépôts au périné sont toujours des accidens dangereux, parce qu'ils attaquent des parties glanduleuses qui se cicatrisent difficilement. Plus ces dépôts sont profonds, & plus ils sont dangereux : mais ils le sont extrêmement, si le pus a eu le temps de se former des clapiers de côté & d'autre , dont les uns s'ouvrent dans l'intestin, d'autres à l'anus, & d'autres au périné.

Diagnostique de cette maladie.

Une fistule externe au périné ne se guérit pas facilement, celle qui est interne & qui s'ouvre dans l'urethre, est encore plus difficile à guérir ; & on n'en vient presque jamais à bout , à moins que d'inciser le périné & de découvrir le fîege de la maladie. Lorsqu'il y a une multiplicité d'ulceres fistuleux au périné, qui communiquent avec des fistules internes de l'urethre ou à l'anus, alors cette maladie doit être regardée comme incurable, & le malade ne doit avoir recours qu'à des remèdes palliatifs.

Son traite-
ment.

La premiere intention que doit avoir le malade dans cette maladie , est de résoudre l'inflammation , & d'empêcher qu'elle ne se termine par suppuration. Il se fera donc faire de bonnes saignées & amples; il gardera le lit, se tiendra à une diete sévere , & boira abondamment d'une tisane rafraîchissante n^o. 13; il prendra des lavemens, des demi-bains ou des bains de fauteuil , & appliquera sur la partie des cataplasmes calmans & relâchans n^o. 51. La violence de l'inflammation étant calmée , il se purgera avec la médecine n^o. 30 , ayant eu soin de prendre la veille au soir le petit bol n^o. 45. Il répétera cette purgation au bout de deux jours; & si la gonorrhée reprend bien son cours, il se traitera comme nous avons dit précédemment à cette section.

Si faute de ces remedes , ou malgré leur adhibition , il se forme du pus , ce que le malade connoîtra par des mouvemens de frisson & de fièvre, & par une fluctuation plus ou moins obscure; il aura recours à un Chirurgien habile , qui fera une incision dans l'endroit où la fluctuation est plus manifeste , selon la longueur du périnée , & de maniere à éviter d'ouvrir l'urethre. En-

suite cette plaie sera pansée selon l'Art & selon les indications qu'elle pourra présenter.

Cependant , si par la négligence du malade le pus avoit fusé de côté & d'autre , & formé différens sinus ou clapiers , il faudroit que le Chirurgien fît tout son possible pour les détruire tous exactement, soit en les faisant suppurer , soit en les attaquant par l'instrument & par le caustique.

Enfin , si la maladie avoit jetté des racines si profondes qu'il fût impossible d'en espérer une cure radicale , le malade se retrancheroit sur l'usage des remedes palliatifs , qui sont d'abord tous ceux qui délayent & lavent le sang ou qui l'adoucisent : tels sont , le régime qui doit être léger, humectant & rafraîchissant , l'abstinence de tous les exercices considérables & des grandes passions , les bains tiedes , les bouillons rafraîchissans , la diete blanche , l'usage répété des purgatifs doux. 2^o. Les remedes propres à déterger les ulceres , comme les eaux minérales , acidules & ferrugineuses , les tisannes sudorifiques , les infusions vulnéraires. 3^o. Les remedes balsamiques , comme les différentes especes de baume. Enfin ,

ceux qui peuvent donner du ton aux parties, & qui ont la vertu de fondre les humeurs qui y sont en corruption, comme les douches & les fomentations avec des eaux thermales, & des frictions légères avec l'onguent Napolitain.

Au reste, quelque soit l'état du malade, il faut, s'il a lieu de soupçonner que la machine soit infectée généralement, il faut, dis-je, qu'il fasse précéder les remèdes anti-vénériens généraux, aux traitemens particuliers; ou si ces derniers sont plus pressants, il faut du moins qu'il fasse aller de pair les deux traitemens.

§. I V.

De quelques accidens qui se manifestent quelquefois dans le second période de la chaude-pisse, de la part des remèdes.

L'usage des remèdes mercuriels dans la chaude-pisse, renouvelle quelquefois l'écoulement.

Il arrive quelquefois dans le second période de la chaude-pisse, que l'usage interne des sels mercuriels, ou les frictions avec l'onguent Napolitain sur le périné, renouvellent, pour ainsi dire, la maladie : ce dont le malade s'aperçoit par les dyfuries qui augmentent, & par la matière qui coule plus abondamment

damment & prend une couleur plus foncée. On ne peut attribuer cet accident, qu'à l'extrême sensibilité des nerfs dans les personnes chez lesquelles cet accident se manifeste. Les molécules subtiles du mercure agissant alors sur les filets nerveux qui se distribuent aux parties de la génération, y causent une irritation ou un agacement, qui procure une sécrétion & une excrétion plus abondante dans les glandes qui sont répandues dans ces organes. De plus, les molécules grossières de ce minéral excitent en même-temps dans les autres fluides des mouvemens plus vifs, ce qui renouvelle l'inflammation, & conséquemment la plupart des symptômes.

Les tisannes sudorifiques occasionnent aussi à-peu-près le même accident, parce que ces remèdes augmentent la circulation & occasionnent une raréfaction dans le sang, ce qui ne peut que contribuer à faire reparoître l'inflammation dans des parties qui n'en sont pas tout-à-fait exemptes.

Dans ces circonstances, le malade quittera l'usage des tisannes sudorifiques, & en cas que l'accident provienne des frictions, ou de l'usage de

Il en est de même des tisannes sudorifiques.

Ce qu'il y a à faire alors.

quelques sels mercuriels, il essuyera avec soin les parties frictionnées, quittera ses linges, se tiendra à une diète plus sévère, boira plus abondamment de la tisane rafraîchissante, & pour subjuguier néanmoins les miasmes véroliques, s'il y a lieu de soupçonner qu'il en soit passé dans le reste de la machine, il prendra chaque soir, en se mettant au lit, un bol d'éthiops minéral, qu'il continuera pendant quinze jours ou trois semaines. Dans cette préparation mercurielle, les particules subtiles de mercure sont liées par les parties sulfureuses, de manière qu'elle ne peut causer aucun accident.

§. V.

De la gonorrhée opiniâtre & habituelle.

Causes générales de la gonorrhée opiniâtre.

Plusieurs causes peuvent entretenir l'écoulement d'une gonorrhée pendant des années entières, & enfin la rendre habituelle.

I. Si dans le cours de la maladie, l'écoulement a été supprimé ou diminué une ou plusieurs fois, il y a tout lieu de craindre qu'il ne soit passé dans le reste de la machine quelques miasmes véroliques capables alors d'entre-

tenir la gonorrhée & de la rendre plus longue & plus opiniâtre.

2. Dans le troisiéme période de la maladie, les accidens étant tout-à fait calmés, les malades se relâchent volontiers sur le régime, & sur-tout les jeunes gens qui voyant la gonorrhée en bon train, croient n'avoir plus rien à risquer. Cependant un excès dans le boire ou le manger, dans l'exercice, &c. renouvelle l'inflammation & allonge la maladie de plusieurs semaines, pendant lesquelles on fait de nouveaux excès qui rallument le feu mal-éteint; & successivement pour être ainsi négligée, elle prend racine & devient difficile à guérir tout-à fait.

3. Dans ce même période, si l'on se relâche sur l'article de la continence, il n'en faut pas davantage pour faire prendre à la maladie une nouvelle vigueur.

4. Les évacuations périodiques auxquelles les femmes sont sujettes tous les mois, ne se faisant jamais sans quelque inflammation légère dans les parties affectées, prêtent dans ces malades à la prolongation de la maladie.

5. Les fleurs blanches, maladie commune parmi les femmes, contribuent

274 *L'Art de se traiter soi-même*
encore à rendre la gonorrhée opiniâtre, & même presque incurable chez elles.

6. Lorsque la chaude-pisse a été violente & coule depuis long-temps, cet écoulement n'a pu durer sans abreuver & relâcher le ton des parties affectées; ce qui fait que quelquefois, quoique le virus vénérien soit bien détruit, néanmoins l'écoulement ne cesse pas pour cela, mais continue encore plusieurs années, & même toute la vie.

7. Lorsque la chaude-pisse a été assez vive pour qu'il se soit formé des ulcères dans les parties affectées; ces ulcères auront pu ronger les petites valvules qui ferment les tuyaux excrétoires des glandes qui s'ouvrent dans l'urethre, ce qui fait que les liqueurs contenues ou filtrées dans ces parties s'échappent involontairement.

Symptômes
de la gonorrhée
opiniâtre.

Les symptômes qui accompagnent une gonorrhée opiniâtre ne sont point remarquables chez les femmes; mais chez les hommes il n'en est pas de même. Ils sentent par intervalle une légère chaleur dans les parties qui ont été affectées; souvent un petit picotement ou un chatouillement, les urines sont cuifantes par fois, & sur-tout

le matin lorsque le malade se leve. Du reste, chez les uns & chez les autres, la matiere qui sort, est rarement d'une couleur toujours égale, tantôt elle est plus ou moins épaisse, plus ou moins foncée.

Les symptômes de l'écoulement habituel sont les mêmes chez les femmes que ceux qui accompagnent les fleurs blanches. Chez les hommes, ces symptômes sont un petit chatouillement dans l'urethre qui répond à la fosse naviculaire, lorsque l'humeur coule : une froideur pour les plaisirs de Vénus, une érection moins forte & qui ne peut durer long-temps, un amaigrissement de tout le corps, la pâleur du visage, des maux d'estomac, enfin quelquefois la phthyisie. Au reste, ces symptômes sont différens selon l'humeur qui coule, & selon l'abondance avec laquelle elle sort. Chez les uns, cette humeur vient de la prostate ou des glandes de Cowper, & alors l'écoulement ne produit point de symptômes remarquables sur le reste de la machine ; en ce cas l'écoulement est absolument clair & muqueux. Chez d'autres, cette humeur vient des vésicules séminaires & est de la véritable semence :

Symptômes
de la gonorrhée habituelle.

c'est alors qu'elle produit les symptômes fâcheux que nous venons de dire. L'écoulement en ce cas est séreux & de la couleur de la semence. Cependant ces écoulements sont ou continus, ou n'arrivent que dans certaines circonstances. Ceux qui viennent de la prostate, se manifestent ordinairement plutôt le matin. Le malade en se levant fait sortir, en la comprimant, une ou deux gouttes de cette liqueur. Ceux qui viennent des vésicules féminales, s'ils ne sont continus, se font voir dans le temps que le malade se prépare aux combats amoureux; alors il sort plusieurs gouttes de liqueur féminale, & sa lance perd de sa vigueur.

Prognostique.

D'après ce que nous venons de dire, il est facile de voir quel prognostique on doit tirer de ces deux maladies. La première, je veux dire la gonorrhée opiniâtre, est plus dangereuse chez les femmes que chez les hommes. Chez ces derniers, elle n'est fâcheuse, qu'en ce qu'il est à craindre qu'elle ne dégénère en gonorrhée habituelle. Quant à cette dernière maladie, lorsque l'humour vient de la prostate ou des glandes de Cowper, ou de l'urethre, elle est plus incommode que dangereuse.

Si , au contraire , elle vient des vésicules féminales , outre que cette maladie peut rendre l'homme impuissant , si l'écoulement est continu , il peut conduire le malade à la consommation.

On doit pareillement s'appercevoir que la cure doit être variée selon la cause de la maladie.

Traitemens
différens de
cette mala-
die.

Dans le premier cas , s'il y a lieu de croire que l'écoulement soit entretenu par quelque levain vérolique universel , le malade fera usage des traitemens qui y conviennent. Comme cependant il vaut beaucoup mieux commencer par les remèdes les plus doux & les plus aisés , avant d'en venir aux plus violens & aux plus incommodes , le malade pourra commencer par prendre matin & soir , pendant quinze jours ou trois semaines , un des bols n^o . 42 , à jeun & un autre en se mettant au lit , & boire par - dessus un verre de tisane fudorifique n^o . 22. Si au bout de ce temps il ne voit aucun changement , alors il aura recours à l'un des traitemens généraux indiqués dans notre première Partie.

Dans le second cas , le remède dépend du malade lui-même : il observera le régime le plus scrupuleux jus-

278 *L'Art de se traiter soi-même*
qu'à ce que l'écoulement soit tout-à-
fait arrêté sans crainte de récédive.

Dans le troisiéme cas, il dépend encore du malade de faire cesser l'opiniâtreté de sa maladie. Il doit éviter avec soin tout ce que pourroit l'exciter, comme livres, discours, tableaux, nudités, &c. Son régime sera léger & peu nourrissant, ses boissons rafraîchissantes. Qu'il se remette continuellement devant les yeux les douleurs qu'il a souffertes & les risques qu'il a encore à courir: ces idées seules doivent lui suffire pour chasser celles qui entretiennent sa maladie.

Dans le quatriéme cas, les femmes sanguines se feront saigner du bras, une ou deux fois, dix ou douze jours avant que leurs règles paroissent. Elles se mettront à l'usage du petit lait & des tisannes rafraîchissantes, prendront des bains domestiques, & en répétant ce traitement chaque mois pendant plusieurs de suite, elles se délivreront tout-à-fait de la maladie.

Dans le cinquiéme cas, comme il est presqu'impossible de guérir la gonorrhée chez les femmes, lorsqu'elle est entretenue par un écoulement invétéré de fleurs blanches, il faut se retourner d'un autre côté, & tâcher du moins

de dépouiller tout-à-fait la masse des humeurs des miasmes véroliques qui peuvent y être contenus. A cet effet, les femmes qui seront dans ces circonstances, auront recours à quelque'un des traitemens anti-vénériens généraux, décrits dans la première Partie de cet ouvrage.

Dans le fixième cas, le malade fera usage des remèdes fortifiants, astringens & toniques, tant intérieurement qu'en injections. Il prendra des bains de rivière, il boira des eaux minérales acidules, comme celles de Forges, de Passy, &c. Ensuite il passera aux remèdes vulnéraires & balsamiques seuls, ou coupés avec le lait. Enfin, il en viendra aux astringens. On trouvera des formules de ces remèdes aux n^o. 6, 15, 26, 43, 44, 48, 49.

Dans le septième cas, la maladie prenant son origine d'un vice local, auquel l'Art ne peut remédier, les malades s'en tiendront à un régime nourrissant & qui engendre plus d'esprits animaux, que la maladie n'en peut faire perdre. Du reste comme les précédens ils pourront faire usage des remèdes astringens & toniques, soit intérieurement, soit en injections.

§. VI.

De l'espece de gonorrhée invétérée connue par les Anglois sous le nom de Gleet.

Symptômes
de cette es-
pece de go-
norrhée.

Dans cette espece de gonorrhée on ne s'apperçoit qu'il y a un écoulement, que par de petits fils purulens qui nagent dans l'urine après qu'on l'a rendue, ou qui se déposent au fond du vase qui contient les urines. Les symptômes qui accompagnent cet écoulement, sont une légère cuisson que le malade ressent toujours lorsqu'il lâche ses urines, une chaleur & de petits picotemens fréquens à la racine de l'urethre, une couleur un peu livide des levres de ce canal à l'extrémité du gland, un sentiment de cuisson au canal excrétoire des vésicules séminales, lors de l'éjaculation de la semence dans l'acte vénérien; du reste point d'écoulement manifeste.

La cause.

La cause de ces symptômes paroît être quelque petit ulcere calleux situé autour des parties malades. Cette maladie cesse souvent d'elle-même après avoir duré un temps considérable, quelquefois plusieurs années. D'autres

dans les Maladies Vénériennes. 281
fois, elle augmente & conduit à la
strangurie. Sa cure consiste à-peu-près
dans l'usage des remèdes qu'on doit
employer pour la cure de la strangurie
vénérienne, dont nous allons parler.

Sa cure.

§. VII.

De la strangurie vénérienne.

Puisque la première action des mias-
mes véroliques sur la tunique interne
de l'urethre, est de produire ou une
inflammation violente, ou même des
ulcères; comme l'inflammation peut
se terminer par induration, & que les
ulcères peuvent devenir calleux sur les
bords, ou pousser dans leur milieu
des chairs fongueuses; il n'est pas sur-
prenant que la chaude-pisse laisse après
elle une strangurie, ou un défaut de
liberté dans le cours des urines. Si l'on
joint à cela qu'une des actions des mias-
mes véroliques sur certains organes
est de les diminuer considérablement
& de les faire tomber comme en atro-
phie, on aura une idée de toutes les
causes de la strangurie vénérienne.

Causes gé-
nérales de la
strangurie
vénérienne.

Premièrement donc, si l'inflamma-
tion ayant attaqué la prostate & les
vésicules féminales, en tout ou en par-

tie, ou quelque portion de l'urethre, se termine par induration, & dégénere en squirrhe; ce squirrhe en acquérant de jour en jour du volume, doit s'opposer enfin au cours des urines, soit en comprimant l'urethre, soit en diminuant son diametre.

Secondement, supposé qu'il se soit établi des ulceres dans les parties attaquées par la gonorrhée, si ces ulceres se sont guéris en laissant des brides, ou des cicatrices épaisses & mal faites, on doit concevoir que le cours des urines ne sera pas si libre après la maladie, qu'il pouvoit l'être avant.

Troisièmement, il peut arriver que les ulceres, au lieu de se cicatrifer, deviennent calleux sur leurs bords, ou poussent des chairs fongueuses, connues sous le nom de carnosités; ce qui diminue d'autant le diametre naturel de l'urethre, & produit une difficulté continuelle à uriner. Il est à remarquer que ces carnosités sont peu fréquentes & qu'elles sont conséquemment des causes assez rares de la strangurie. Il n'en est pas de même de la callosité des bords des ulceres. Si ces ulceres sont petits, ils occasionnent alors l'espece de chaude-pisse habituel-

le, connue par les Anglois sous le nom de *Gleet*, & dont nous avons parlé dans la section précédente. Ces ulcères se guérissent d'eux-mêmes, ou s'ils sont rebelles & qu'on néglige les remèdes, ils augmentent peu-à-peu, & produisent la maladie dont il est question ici.

Quatrièmement enfin, les miasmes véroliques sont sujets à produire des espèces d'atrophies dans certains organes, & par conséquent peuvent faire de même diminuer le diamètre du canal de l'urethre, par une forte de contraction qu'ils occasionnent dans ses fibres circulaires, ce qui retrécit ce canal, & y cause des constrictiones capables d'intercepter peu-à-peu le cours total des urines.

Ce qu'il y a d'étonnant & même d'inexplicable, c'est que quelquefois cette maladie se déclare long-temps après la cure apparente de la gonorrhée qui en est la cause. On en voit ne se déclarer qu'au bout de deux, de trois, de six, de dix années & même plus. Que le malade fasse alors usage de bougies, la maladie paroît passée; puis quelque temps après, elle reparoît avec la même violence & plus de danger qu'auparavant.

Symptômes
de la strangurie
vénérienne.

Voici néanmoins les symptômes qui l'accompagnent ordinairement. D'abord le fil des urines diminue peu-à-peu, & le malade est obligé de faire plus d'effort pour pisser. Les urines ne font plus le même arc en tombant, mais elles semblent vouloir approcher de la perpendiculaire. Leur fil se partage aussi en deux, & paroît être composé de deux spirales entrelacées autour d'un même axe. Elles sont aussi douloureuses, le malade sent une petite cuisson en la lâchant; il a de fréquentes envies d'uriner: quelquefois elles viennent goutte à goutte. Cependant pour peu que le malade fasse quelque excès de débauche ou quelque exercice violent, elles s'arrêtent tout-à-fait: la strangurie se change en ischurie, qui, si elle ne se calme pas, fait place à un nouveau symptôme qui est le dépôt urineux au périnée. Ce symptôme s'annonce par plus ou moins de chaleur, de douleur & de tumeur au périnée, le malade a des vomissemens qui ont l'odeur d'urine, la fièvre s'allume, &c. &c.

Au reste, on ne peut donner qu'en général le détail de ces symptômes; car cette maladie varie beaucoup chez les différens individus qu'elle attaque. D'abord on doit savoir qu'elle est si rare

chez les femmes, qu'on peut dire qu'il n'y a que les hommes qui y soient sujets. Chez les uns, la gonorrhée a reparu une ou plusieurs fois, avant la strangurie vénérienne: chez d'autres, elle n'a point reparu, chez d'autres enfin, il a toujours subsisté un léger écoulement, ne fut ce que des filamens mêlés avec les urines. Les uns ont les urines cuifantes, les autres ne les ont point douloureuses. Quelques-uns rendent pendant la strangurie du pus avec les urines, d'autres n'en rendent point. Enfin, chez les uns, l'éjaculation de la semence est accompagnée des mêmes symptômes que la déjection des urines; chez les autres, elle se fait avec peine, pendant que l'autre se fait librement & sans douleur.

D'après ce que nous venons d'exposer, chaque malade peut aisément reconnoître quelle est sa maladie, il ne s'agit plus que de lui donner les moyens de reconnoître quelle peut être la nature des obstacles qui l'entretiennent, & quelles sont les parties spécialement affectées.

Premièrement, si la gonorrhée a reparu une ou plusieurs fois avant l'attaque de la strangurie vénérienne, ou qu'il ait toujours subsisté quelque écou-

Diagnostic
que des causes de cette
maladie.

lement, si pendant les accès de strangurie le malade rend des matieres purulentes avec les urines, il y a apparence que cette maladie est causée par quelques ulceres calleux: si, au contraire, le malade n'est attaqué d'aucun de ces symptômes, il doit croire que ce qui s'oppose au cours des urines, est, ou une constriction vénérienne, de l'urethre, ou une diminution de son diametre, causée soit par quelque squirrhosité, soit par quelque cicatrice mal faite.

Secondement, si l'écoulement purulent qui a repris par intervalle, qui a continué, ou qui se manifeste avec la strangurie est léger, il y a lieu de penser que les ulceres qui le fournissent ne sont que superficiels: si, au contraire, il est abondant, il est à craindre alors qu'ils ne soient profonds, ou qu'ils ne soient accompagnés de clapiers & de fistules; ce dont on pourra encore être plus certain, si en appuyant fortement avec le doigt sur le périnée, on sent dans ces parties quelque douleur obscure & profonde.

Troisièmement enfin, si l'éjaculation de la semence se fait librement, alors les obstacles qui retardent ou arrêtent

le cours des urines, sont logés derrière le *verumontanum* : si, au contraire, l'éjaculation est aussi difficile & aussi douloureuse que la déjection des urines, c'est une marque que les mêmes obstacles sont en-deça. Au reste, la sonde ou les bougies instruiront encore mieux de l'endroit qu'occupent précisément ces obstacles de leur nombre, de leur grandeur ou grosseur, &c.

La strangurie vénérienne doit toujours être regardée comme une maladie très-dangereuse, puisque de moment à autre elle peut faire place à l'ischurie & à tous les symptômes dangereux qui l'accompagnent. Cependant, elle est encore plus ou moins dangereuse, selon que ses accès sont continus ou intermittens, plus ou moins violens, plus ou moins fréquens. Elle est aussi plus facile ou plus difficile à guérir, selon l'âge des personnes qu'elle attaque, selon les causes qui l'entretiennent, selon la nature des parties affectées. Dans un jeune homme sain du reste, elle cédera plus aisément que dans un vieillard, ou dans un homme cacochyme. Elle fera plus opiniâtre, si elle est entretenue par des ulcères, par des fistules, que si elle est

Prognostique de cette maladie.

occasionnée par toute autre cause; enfin, si la prostate ou les vésicules séminaires sont attaquées, il y a moins d'espérance, que si les obstacles à détruire se rencontroient dans toute autre partie de l'urethre.

Avant d'entrer dans le détail de la cure de la strangurie vénérienne, nous devons avertir qu'elle demande de la part du malade beaucoup de patience & un peu de dextérité: nous disons de la dextérité, parce que le siège de la maladie ne pouvant point être vu, ni touché immédiatement, on ne peut y appliquer les médicamens nécessaires que par le moyen de petits morceaux de toile roulés en maniere de sonde qu'il faut introduire dans le canal de l'urethre, & pousser jusqu'à l'endroit affecté. On a donné à ces petits instrumens le nom de *bougies*, à cause de la ressemblance qu'ils ont avec les petites bougies filées des ciriers.

Traitement
de la strangurie
vénérienne.

Il est à propos que le malade, avant d'employer les bougies à la cure de la strangurie vénérienne, fasse précéder des remèdes généraux capables de détendre les parties agacées, d'adoucir l'âcreté des humeurs, & de concilier au sang une vertu balsamique. Il se

fera donc saigner, plus ou moins, selon son tempérament & ses forces, se mettra à un régime humectant & rafraîchissant, boira abondamment dans la journée du petit lait, ou de la tisanne n^o. 11, & prendra dix ou douze bains domestiques. Avant & après le cours des bains, il se purgera avec une médecine douce, n^o. 2, ayant eu soin de prendre la veille de sa purgation, en se mettant au lit, le bol n^o. 45. De plus il est essentiel, s'il a lieu de soupçonner que la masse des humeurs soit infectée de quelques miasmes véroliques, qu'il fasse usage d'un traitement anti-vénérien général, pendant qu'il travaillera à détruire les embarras de l'urethre.

Les remèdes préparatoires finis, il se munira de bougies de différentes grosseurs n^o. 61, dont il introduira la plus grosse qui puisse entrer facilement, dans le canal de l'urethre, après l'avoir enduite légèrement d'huile d'amandes douces, tirée sans feu. Il laissera cette bougie dans le canal pendant une demi heure, une heure, ou plus s'il le peut; après quoi, il la retirera. Au bout de quelques heures, il recommencera la même opération, soit

Usage des
bougies.

290 *L'Art de se traiter soi-même*
avec la même bougie, soit avec une
autre de même numero. Cette opéra-
tion sera répétée de cette maniere deux,
trois ou quatre fois par jour. A mesure
que la bougie entrera avec plus de fa-
cilité, on aura soin à la reprise sui-
vante, d'y en substituer une autre plus
grosse. Ces bougies cependant ne sont
que pour accoutumer peu-à-peu le ca-
nal de l'urethre à la présence d'un corps
étranger : ainsi donc au bout de quel-
ques jours, ou lorsque le malade pourra
les supporter avec plus de facilité, il
les quittera, pour employer celles n^o.
62. Voici la maniere dont on doit s'en
servir.

Le matin, après avoir uriné, le ma-
lade prendra une bougie n^o. 62, de
la grosseur de celle qu'il aura quitté
la veille, & après en avoir trempé le
bout dans de l'huile d'amandes douces
tirée sans feu, il l'introduira dans le
canal de l'urethre. Cette premiere fois,
il ne la gardera qu'une demi-heure au
plus, après quoi il l'ôtera. Au bout
de quelques heures, il l'introduira de
nouveau, & la gardera le même temps.
Enfin, il répétera cette même opéra-
tion plusieurs fois par jour, ayant soin
de la garder toujours de plus en plus,

& d'y substituer, autant que faire se pourra, aux dernières, des bougies un peu plus grosses, jusqu'à ce qu'il en soit venu à celles qui remplissent exactement l'urethre dans tout son diamètre. Enfin, on sera tout-à-fait instruit de la manière de se traiter par les bougies, & de la manipulation de ce traitement, en faisant attention aux remarques suivantes.

1. Pour introduire facilement ces bougies, le malade s'étant couché sur le dos, prendra la verge entre les doigts de la main gauche, puis ayant découvert le gland, & tenant la verge dans une situation perpendiculaire, il fera entrer peu-à-peu la bougie qu'il tiendra légèrement entre les deux premiers doigts de sa main droite. A mesure que la bougie entrera, il allongera la verge en soulevant le gland avec les doigts de son autre main. Enfin, lorsqu'il en sera venu aux obstacles, s'ils empêchent la bougie, d'entrer plus avant, il parviendra à les surmonter en tournant légèrement cette bougie entre ses doigts à mesure qu'il la poussera. Au reste, il vaudroit mieux la laisser en cet endroit que de vouloir forcer le pas-

Remarques
sur la ma-
nière de fai-
re usage des
bougies fon-
dantes.

292 *L'Art de se traiter soi-même*
sage. De jour en jour le malade s'apercevra qu'elle pénètre plus avant.

2. L'extrémité supérieure de la bougie doit être liée d'un fil que le malade entortillera légèrement autour de la couronne du gland, pour la retenir en place, & empêcher qu'elle ne sorte.

3. Le malade ne doit faire usage des bougies que pendant le jour, sur-tout dans les commencemens de la cure. S'il les gardoit la nuit, il risqueroit qu'elles ne lui causassent des érections qui feroient toujours douloureuses & même cordées. Si même dans les premiers jours, il sent le soir beaucoup de douleur, pour empêcher cet accident, avant de se mettre au lit, il se fera plusieurs injections dans l'urethre avec la composition n^o 12.

4. Le temps le plus long que doivent rester les bougies dans le canal qu'on veut dilater, ne peut être réglé : il dépend de la douleur qu'elles causent au malade, ou de la facilité qu'il a à les garder. Quelques-uns les gardent tout le jour, & même la nuit, lorsqu'on n'a pas à craindre les érections. Il y en a que ces bougies n'empêchent point de vacquer à leurs affaires. Enfin, il y en a d'autres qui

ne peuvent les garder que quelques heures de suite. Au reste, plus longtemps on pourra les garder, & plutôt la cure sera terminée.

5. Le temps que l'on doit en faire usage est aussi illimité. On en continuera l'usage jusqu'à ce que les urines sortent à plein canal, & qu'on ne sente plus aucun embarras dans l'urethre. Lorsqu'on en sera venu à ce point-là, il sera même bon d'en faire encore usage quelques semaines de plus, pour affermir la guérison. On est obligé de faire usage des bougies, ordinairement deux ou trois mois, & quelquefois davantage.

6. Pendant tout le temps de la cure, il est nécessaire que le malade observe un régime léger, humectant & rafraîchissant : qu'il s'interdise les exercices un peu violens, qu'il ne boive point de vin, ou du moins très-peu, & qu'il garde la continence la plus exacte. Il doit vivre précisément comme un convalescent.

Maintenant nous devons dire un mot des effets des bougies, & de leur manière d'opérer.

La membrane qui tapisse intérieurement le canal de l'urethre est d'une si

Manière
d'agir des
bougies.

grande sensibilité, à cause des filets nerveux dont elle est composée, que le passage des urines seroit insupportable, si plusieurs glandes ne séparoient & ne verseroient pas continuellement sur elle, une humeur limpide & muqueuse propre à empêcher que les sels de l'urine ne la picotent & ne l'irritent. Les urines ne sont même cuisantes dans les maladies de l'urethre qu'autant que ces glandes sont attaquées, & que la sécrétion & excretion de cette humeur muqueuse sont dérangées, ce qui fait qu'elles coulent à nud sur cette membrane, & agissent immédiatement sur les nerfs qui entrent dans sa composition.

Cela posé, les bougies n'agissent pas autrement que tout autre remède stimulant. On fait que la bétouine prise par le nez fait moucher copieusement, parce qu'elle picotte la membrane pituitaire: que la pyrethre fait cracher abondamment lorsqu'on la mâche, parce qu'elle agace les organes, qui filtrent la salive: enfin, que le jalap purge en irritant les glandes de l'estomac & des intestins: il en est tout de même des bougies suppuratives. Si on les introduit & qu'on les laisse long temps dans le canal de l'urethre, les médicamens âcres qui entrent dans

dans leur composition, en picottant cette membrane, forcent la sécrétion & l'excrétion des glandes qui s'y déchargent, & de cette manière sont capables de diminuer & même de faire cesser tout-à-fait les embarras qui en retrécissoient le diamètre. De plus, ce picottement ou agacement continué long-temps, doit produire une inflammation légère, qui se terminant par suppuration, contribue encore plus efficacement à fondre les callosités, les squirrhosités, les fongosités, &c.

Il suit de-là que l'usage des bougies est recommandable non-seulement dans le cas de strangurie vénérienne, mais encore dans des gonorrhées opiniâtres & invétérées, qu'on a lieu de soupçonner être entretenues par quelque ulcère de mauvaise nature & calleux, & qu'il est impossible de guérir radicalement, sans l'amener auparavant par quelque moyen que ce soit, à une suppuration louable.

Nous avons averti précédemment que la strangurie pouvoit se changer en ischurie par la négligence du malade, ou quelque excès de débauche, &c. & que le dépôt urineux au périnée pouvoit facilement succéder à cette ischurie. Ce

Ce que le malade doit faire lorsque l'ischurie succède à la strangurie.

feroit ici le lieu de parler de ces maladies, si elles ne tenoient pas trop foiblement à notre sujet pour en faire partie. Il suffit de dire qu'elles sont des plus dangereuses, & que conséquemment le malade qui en sera attaqué, doit sur le champ avoir recours à un habile Médecin & à un Chirurgien adroit; le premier pour lui prescrire les remèdes propres, tant à calmer les accidens présens qu'à prévenir les futurs, & le second pour faire les opérations nécessaires en pareilles circonstances.



CHAPITRE IV.

Des bubons vénériens.

Causes générales des bubons vénériens.

LEs bubons vénériens sont des tumeurs inflammatoires qui attaquent certaines glandes, & qui sont causées par le virus vérolique. Si l'on conçoit que l'humeur infectée des miasmes véroliques & qui leur sert de véhicule, puisse s'introduire par les pores de la peau, & être convoyée par les vaisseaux lymphatiques jusqu'à quelque glande conglobée, on aura une idée

vraie de la maniere dont sont produites ces especes de tumeurs ; car dans ces circonstances , les miasmes véroliques doivent avoir sur le tissu de ces glandes la même action qu'ils ont sur la membrane de l'urethre , lorsqu'ils y sont reçus : or , comme en ce dernier cas , ils produisent une inflammation violente ; dans le premier , ils doivent de même occasionner des inflammations plus ou moins fortes , ou des tumeurs inflammatoires dans les glandes des aines , des aisselles , du col , &c.

Les bubons vénériens diffèrent entre eux selon les circonstances sous lesquelles ils se manifestent. Les uns paroissent immédiatement après l'action de la cause qui les a produits , & doivent être regardés comme une maladie essentielle ; ainsi un homme après un coït impur peut être attaqué d'un bubon vénérien sans autre symptôme , ce qui caractérise une vérole locale. D'autres peuvent paroître dans le cas , où l'écoulement d'une gonorrhée , ou la suppuration d'un chancre auront été réprimés ou supprimés , & doivent être regardés comme symptomatiques : on peut encore regarder ces bubons comme vices simplement locaux. Enfin ,

Leurs différences.

il y en a qui paroissent sans que le malade y ait donné aucune occasion prochaine, & ces derniers doivent être regardés comme signes non équivoques d'une vérole universelle.

Les bubons vénériens essentiels ou symptomatiques affectent les glandes les plus voisines des parties, par lesquelles l'humeur infectée de miasmes véroliques a été introduite. Ainsi, un enfant qui tette une nourrice infectée, fera attaqué de bubons aux glandes de la bouche ou du col : une nourrice qui allaite un enfant vérolé sera attaquée de bubons aux aisselles : enfin, si le coît est la cause de l'infection, les bubons paroissent aux aines, & ce sont ces derniers qu'on appelle par préférence des poulains. Nous ne parlerons que de ceux-ci; mais ce que nous en dirons peut être entendu à peu de choses près, de tous les autres. Nous partagerons ce Chapitre en deux parties : dans la première nous décrirons les symptômes & le traitement du poulain; dans la seconde, nous détaillerons les accidens qui sont la suite des poulains, & la manière d'y remédier.

ARTICLE I.

Des symptômes & du traitement des poulains.

LE poulain est une tumeur vénérienne qui se manifeste aux aines dans les deux sexes, de la grosseur d'un œuf de pigeon, rarement moins grosse, souvent beaucoup plus considérable, sans changement de couleur à la peau, dure au toucher, très-douloureuse, surtout dans le principe de son accroissement, & lorsque le malade est debout ou veut marcher.

Discription
du poulain.

Cette tumeur occupe les deux aines, ou se borne à une seule.

Elle se manifeste seule immédiatement après un coït impur, alors elle est essentielle, ou primitive; où elle paroît à la suite d'une gonorrhée & de chancres, dont l'écoulement ou la suppuration aura été diminuée ou supprimée, pour lors elle est symptomatique; ou enfin, elle attaque un malade sans aucune cause récente, & devient un signe certain ou pathognomonique d'une vérole universelle, com-

300 *L'Art de se traiter soi-même*
me nous l'avons dit ci-dessus des bubons en général.

Ses différences.

Quant à ses différences, si la douleur est extrêmement violente, la chaleur vive, que le malade sente un battement dans la tumeur, que le poulain soit de la forme d'un œuf, qu'il soit élastique au toucher, c'est un signe qu'il est phlegmoneux; il fera aisé à résoudre, pourvu qu'on ne perde point de temps, & que l'on emploie promptement les remèdes indiqués: un pareil poulain vient aussi très-aisément à suppuration, mais il n'est pas de l'intérêt du malade d'attendre cette terminaison.

Si la douleur est modérée, la chaleur médiocre, qu'il y ait peu de battement dans la tumeur, qu'elle soit moins élevée que dans le cas précédent, que la marque de l'impression du doigt reste dans la partie, que le poulain paroisse pâteux au toucher, alors il est d'une nature œdémateuse; on pourra en espérer la résolution, du moins de la plus grande partie, qui se fera même promptement; mais il arrive assez souvent qu'il reste à ces bubons comme une espèce de noyau, qu'il est très-difficile de résoudre tout-à-fait.

On n'a pas beaucoup à craindre la suppuration en ce cas , puisque ce ne seroit que très-difficilement & à l'aide des remèdes , qu'on obtiendrait cette terminaison.

Enfin, si le bubon est très-dur , sans douleur , sans chaleur , sans pulsation , d'une forme irrégulière ; on doit le regarder comme squirrheux , & s'attendre à avoir toutes les peines possibles , soit à le résoudre , soit à le faire suppurer.

Il n'est pas difficile pour les malades de reconnoître sur le champ quelle est la nature de ces fortes de tumeurs. Ils doivent sçavoir s'ils ont récemment couru quelques hazards , s'ils ont eu une gonorrhée , des chancres , ou enfin si précédemment ils ont été attaqués de quelques maladies vénériennes. De plus , s'il étoit possible qu'ils se trompassent , & qu'ils prissent le pou-lain pour quelque descente , ils pour-ront distinguer ces deux maladies aux marques suivantes. La descente , n'é-tant pas étranglée , rentre aisément lorsqu'on le malade est couché sur le dos les jambes un peu élevées , sur-tout si alors il comprime la tumeur entre les doigts : si elle est étranglée , alors elle ne peut

Diagnosti-
que de cette
maladie.

plus rentrer, mais elle produit des envies de vomir, des vomissemens, des douleurs de colique, & cependant n'est pas plus douloureuse lorsque le malade est debout & veut marcher. Il n'en est pas de même du poulain: il ne peut rentrer. Que le malade soit debout ou couché, la tumeur est toujours la même. Il ne cause ni vomissemens, ni colique; mais lorsque le malade veut marcher, la douleur qu'il sent dans l'aine, l'arrête & l'oblige malgré lui au repos. D'ailleurs, il seroit bien singulier, que quelqu'effort de la part du malade fût arrivé à point nommé, d'accord avec le coït impur, pour laisser quelques doutes dans l'esprit du malade, sur la nature de la tumeur.

Prognostique.

On doit regarder le poulain comme une maladie très-sérieuse, tant à cause des soins que le traitement de ce symptôme exige, que par ce que le malade doit toujours craindre que le virus vénérien n'infecte toute l'habitude du corps. Cependant, il y a différens degrés de danger, selon la différente nature du poulain, & selon la manière dont il s'est manifesté. Celui qui est phlegmoneux étant le plus aisé à guérir, par cette raison est moins dangereux. Celui qui est

œdémateux est accompagné de plus de danger : enfin, celui qui est squirrheux est le plus dangereux de tous, puisque non-seulement il peut ne point céder aux remèdes, mais encore devenir carcinomateux. Le poulain essentiel est aussi beaucoup moins dangereux que le poulain symptomatique, & celui-ci l'est moins que celui qui paroît sans cause manifeste, & qui est l'indice d'une vérole répandue dans toute l'habitude du corps.

Le poulain qui paroît sans aucune cause récente & manifeste, dénotant une vérole universelle, ne peut être guéri radicalement que par un traitement anti-vénérien général. Cependant, si différentes raisons obligent le malade à différer ce traitement général, en attendant une occasion plus favorable, il emploiera les moyens dont nous parlerons plus bas, pour en procurer la résolution. Dans de pareilles circonstances, le malade voulant se borner à un traitement particulier, doit faire tout son possible pour que l'inflammation se termine par résolution : puisqu'il seroit à craindre, si la tumeur venoit à s'ouvrir, qu'elle ne pût se cicatrifer.

Le poulain qui est la suite d'une sup-

pression d'écoulement ou de suppuration, & qui conséquemment se trouve accompagné de l'un ou de l'autre de ces symptômes vénériens, demande que le malade combine le traitement de ces maladies avec celui que nous allons indiquer ; mais principalement il doit donner son attention à rétablir l'écoulement de la gonorrhée, selon les principes que nous avons donnés ci-dessus, ou à faire reparoître la suppuration des chancres, selon les préceptes que nous détaillerons dans le Chapitre, où nous traiterons de ces symptômes.

La cure la plus naturelle du poulain est celle qui se fait par résolution.

Enfin, si le poulain est essentiel & symptôme unique, il faut, dès que le malade s'en appercevra, qu'il tourne ses vues du côté de la résolution de l'inflammation, & qu'il mette tout en œuvre pour empêcher que la tumeur ne s'ouvre. Quelques Auteurs pensent que la terminaison la plus heureuse pour le malade, est la suppuration du poulain, parce que, disent-ils, cette suppuration, lorsqu'elle est abondante & bien conduite, garantit le malade de la vérole. Mais ceux qui sont de cet avis, font-ils bien attention que premièrement, la longueur du traitement par suppuration est plus ennuyeux

se, & plus gênante même, que ne le feroit un traitement anti-vénérien général; que secondement, quoique le poulain suppure, le malade n'est pas tout-à-fait à l'abri de la vérole, & que de cette manière les risques sont seulement diminués, de même que la gonorrhée diminue de beaucoup les risques de la vérole, mais ne les anéantit pas tout-à-fait; que troisièmement, enfin, outre ce que nous venons de dire, le malade a encore à risquer que la plaie ne reste fistuleuse, ou que la cicatrice ne soit mal faite & sensible, tous accidens auxquels souvent on ne peut parer avec toute l'habilité possible? Nous croyons donc que la méthode de traiter les poulains par résolution, est de beaucoup préférable à celle de les faire suppurer; & c'est d'après cela que nous donnerons les préceptes suivans.

Dès que le malade s'appercevra du poulain, il se fera tirer trois pallettes de sang: au bout de six ou huit heures, il s'en fera tirer encore autant; & s'il est fort & robuste, il réitérera les saignées un plus grand nombre de fois. Il y a peu de personnes assez faibles pour ne pouvoir, en cette circon-

Traitement
du poulain.

306 *L'Art de se traiter soi-même*
tance, se faire saigner au moins deux
fois : celles qui seront d'un tempéra-
ment plus fort, doivent en conséquen-
ce répéter cette opération plus souvent
& à proportion de leurs forces. Le sexe
& les circonstances détermineront pour
la saignée du bras ou du pied.

Sur le champ le malade se mettra
à une diète sévère, ne vivant que de
soupes & de bouillons. Pour tisane il
boira abondamment de l'eau de chien-
dent, ou de l'eau d'orge n^o. 13; il
aura soin de se tenir le ventre libre par
le moyen des lavemens simples, n^o.
16, dont il prendra deux ou trois par
jour.

Les vaisseaux ayant été suffisamment
désemplis par les saignées, le malade
se purgera en prenant le soir, en se
mettant au lit, le bol no. 45; & le
lendemain matin à jeun, la médecine
n^o. 28; pour aider l'opération de
la médecine il boira du thé léger, du
bouillon aux herbes ou de l'eau de veau,
à son choix.

Dès le soir même du jour auquel
il aura pris cette médecine, après avoir
rasé la partie malade, il fera dessus la
tumeur & aux environs, une friction
avec l'onguent Napolitain n^o. 57;

cette friction doit employer environ la grosseur d'une noisette de cet onguent: ensuite on appliquera sur le poulain, ainsi frictionné, une emplâtre de *Vigo cum mercurio* étendu sur un morceau de peau, un peu plus long que la tumeur qu'il doit couvrir & embrasser. On maintiendra cette emplâtre en place par le moyen d'un bandage convenable. En se mettant au lit, le même jour, le malade prendra une des pilules n^o. 42 dans du pain à chanter, & par-dessus un verre de la tisane n^o. 22, puis il se tiendra dans son lit le plus chaudement que faire se pourra. Les jours suivans, il prendra tous les soirs, en se couchant, une pareille pilule, pendant vingt ou trente jours.

Cependant, tous les quatre ou cinq jours, il se purgera en prenant le matin à jeun deux scrupules de pilules mercurielles n^o. 36; il aidera, comme ci-dessus, l'opération du purgatif en buvant, pendant la matinée, du bouillon coupé, du thé, &c. Les jours qu'il se purgera, il se fera le soir une nouvelle friction sur le poulain, pareille à celle que nous avons dit ci-dessus, & avec les mêmes précautions. Il est à ob-

server que la même emplâtre de Vigo, peut servir pendant une quinzaine de jours.

Nous avons averti plus haut, que pendant tout le temps de la cure, le malade devoit observer un régime exact: il faut que pendant tout ce temps il renonce absolument au vin, aux légumes, aux exercices, aux femmes, &c. qu'il ait soin de souper & de se coucher de bonne heure. Dans le commencement du traitement, il ne doit vivre que de bouillons & de soupes; mais dès que le poulain commence à se résoudre, il peut joindre à ces alimens des œufs frais, de la viande blanche rotie ou bouillie, & autres de pareille nature. Pendant qu'il fera usage des remèdes mercuriels, il aura aussi attention de ne point s'exposer au froid, & même pour peu que la saison soit rude, de garder la chambre.

Si le flux de bouche paroïssoit menacer, le malade interromproit pour quelques jours l'usage des remèdes mercuriels, & se purgeroit une ou deux fois avec la médecine n^o. 28, ou celle n^o. 38.

En suivant les regles que nous venons de prescrire, la résolution du

poulain s'opere ordinairement en quinze jours ou trois semaines. Mais, quoi qu'il en soit, le malade ne doit pas quitter pour cela les remedes : il faut qu'il travaille à chasser hors du corps les miasmes véroliques qui s'y sont introduits, ou à les détruire par les remedes mercuriels : il continuera donc encore pendant quinze jours ou trois semaines l'usage des pilules n^o. 42 ; les purgations avec les pilules mercurielles n^o. 36, tous les cinq ou six jours, & il boira dans la journée plusieurs verres de la tisane sudorifique n^o. 22. Si par la suite il se manifestoit quelque symptôme vénérien, sans qu'il se fût exposé à une nouvelle infection, il feroit usage d'un traitement anti-vénérien général, par exemple, de celui par le sublimé corrosif.

Il survient des tumeurs considérables aux levres de la vulve, qui viennent à suppuration, & qu'on appelle, poulains bâtards. Ces poulains doivent se traiter comme les autres ; on doit d'abord en tenter la résolution par les voies que nous venons de décrire. Ensuite, si l'on ne gagne rien par ces moyens, & si l'on s'apperçoit que le pus se forme, il faut en avancer la

Poulain bâtard.

maturation, soit par l'application des cataplasmes, soit en couvrant la partie, après l'avoir rasée, d'une emplâtre de diachylon gommé. Lorsque la tumeur sera ouverte, on s'y prendra pour le traitement, comme nous le dirons ci-après à la Section I. de l'Article suivant.

A tout ce que nous avons dit ci-dessus, nous ajouterons qu'on peut venir très-bien à bout de la résolution du poulain, sans aucun risque pour l'avenir, en faisant aller de pair avec les remèdes externes que nous avons indiqués, un traitement anti-vénérien général, celui, par exemple, par le sublimé corrosif.

La tumeur
ne se résout
pas toujours.

L'inflammation des glandes ne se termine pas toujours cependant par résolution; soit que la maladie soit plus forte que les remèdes, soit que le malade néglige d'employer ces derniers. Elle peut encore se terminer par suppuration, par délitescence, par gangrene & par induration. Comme nous regardons toutes ces terminaisons comme plus fâcheuses que celles par résolution, nous les rangeons au nombre des accidents qui succèdent aux poulains, & nous en traiterons à l'article suivant.

ARTICLE II.

Des accidens qui surviennent aux poulains, & de la maniere d'y remédier.

§. I.

De la terminaison du poulain par suppuration.

Quelquefois, il n'est pas au pouvoir du malade d'empêcher que l'inflammation ne se termine par suppuration. Il s'appercevra que le poulain veut se terminer de cette maniere, si la chaleur, la douleur & la pulsation, au lieu de diminuer, augmentent : s'il survient quelques accès de fièvre ou de frissons ; si ensuite la tumeur s'applatit un peu, ou devient plus mollette à mesure que les symptômes susdits diminuent : si en touchant la tumeur avec les doigts, on y sent une fluctuation plus ou moins profonde : si la peau, qui n'avoit point changé de couleur dans les commencements, devient rouge & enflammée.

Signes qui annoncent la terminaison du poulain par suppuration.

Dès que l'apparence de ces signes

Traitement
à faire en
cette occa-
sion.

indiquera la formation du pus, n'y ayant plus lieu d'attendre la résolution de la tumeur, le malade fera tout son possible pour seconder la nature. Il appliquera sur la tumeur des cataplasmes avec la mie de pain, & le lait n^o. 51, dans lesquels il fera même fondre de petits morceaux d'onguent de la mere : pendant ce temps, son régime sera léger & humectant.

Au bout de quelques jours, il appliquera sur le poulain une emplâtre de diachylon gommé, étendu sur de la peau, & par-dessus le même cataplasme que ci-dessus. A mesure que le pus se formera, & que la peau s'amincira, le régime du malade sera moins sévère, les alimens pourront être plus nourrissans, & il pourra vaquer à ses affaires, si la douleur ne l'en empêche pas.

Cependant, il fera bien de prendre tous les soirs, en se mettant au lit, un bol n^o. 42, comme ci-dessus, & de faire usage de la tisane fudorifique n^o. 22. Il seroit préférable de continuer les mêmes remèdes extérieurs que nous venons de dire, jusqu'à ce que le poulain s'ouvrît de lui-même. Mais, comme il peut arriver quel-

quefois que le pus soit recouvert d'une peau trop épaisse pour se faire jour, & qu'il pourroit fuir de côté ou d'autre; dans ces circonstances, le malade se fera ouvrir la tumeur par un Chirurgien; ou s'il veut absolument ne point avoir recours aux personnes de l'art, il fera sur de la toile une emplâtre de diapalme de la longueur du poulain: il fera à cette emplâtre une fente dans son milieu, large d'environ deux lignes, & longue d'un demi-pouce ou plus, selon la grosseur du poulain; il appliquera cette emplâtre ainsi fenestrée sur la tumeur, de manière que l'ouverture, faite à dessein, réponde à l'endroit le plus mollet, & suive la direction du pli de l'aîne. Ensuite, il remplira la fenêtre de l'emplâtre de pierre à cautere; recouvrira le tout d'une pareille emplâtre, & par-dessus mettra le cataplasme, qu'il soutiendra d'un bandage convenable. Il changera cet appareil au bout de dix ou douze heures, & si la pierre à cautere n'a pas assez opéré, il recommencera la même opération. Les jours suivants, il couvrira la partie cautérisée de *Basilicum*, continuant toujours l'usage du cataplasme. Enfin, le poulain ou-

vert, soit naturellement, soit artificiellement par le bistouri ou le cautere; le malade appliquera tout simplement sur la plaie une emplâtre un peu épaisse d'onguent de la mere, qu'il renouvelera toutes les douze heures. Dès que la suppuration commencera à se tarir, en place d'onguent de la mere, on emploiera de l'emplâtre de Nuremberg n^o. 60, qui doit terminer la cure.

Avant de laisser cicatrifier la plaie, le malade doit bien faire attention s'il ne reste pas de dureté soit du côté du poulain, soit à ses circonférences. En ce cas, il fera de légères frictions autour de la base du poulain avec de l'onguent mercuriel n^o. 57. Et s'il se rencontre quelques chairs baveuses, ou quelques duretés intérieurement, il les consumera avec la pierre infernale, ou la poudre n^o. 64, qu'il saupoudrera dessus. Sur la fin du traitement, il se purgera de quatre en quatre jours, avec les pilules mercurielles n^o. 36.

Situation
du corps qui
avance de
beaucoup la
cure.

Avant de quitter cet article, nous devons avertir que rien n'est plus propre à abréger la cure du poulain en suppuration, qu'une situation du corps capable de favoriser l'écoulement du pus. Le malade aura donc soin de se

tenir couché sur la plaie , ou pour mieux dire , sur le ventre , le plus souvent & le plus long-temps qu'il pourra ; & avec cette précaution la plaie se remplira de chairs beaucoup plus promptement , & la cicatrice sera moins longue à se former.

§. II.

Du poulain fistuleux

La principale cause qui fait ordinairement dégénérer le poulain suppuré en ulcere fardide , calleux & fistuleux , est un levain vérolique. Le mouvement intestin qui fait dégénérer les liqueurs engorgées en matiere purulente , a suffi pour atténuer la liqueur infectée de miasmes véroliques , que nous avons vue être la cause premiere du poulain. Cette liqueur une fois atténuée , les miasmes qu'elle retenoit étant libres , s'échappent & se mêlent facilement avec le fluide nerveux qu'ils contaminent ; & de-la , un vice universel qui agissant sur toutes les humeurs , & premiere-ment sur la lymphe , la rend impropre à former une cicatrice ferme & solide.

Causes du
poulain fistuleux.

Si la tumeur a été ouverte préma-

turément , & avant que les glandes engorgées aient pu se former & se convertir en pus ; les liqueurs les plus fluides s'échappent par la plaie ; le mouvement intestin qui opéroit la formation du pus , diminue & même cesse , & les glandes qui n'ont pu être fondues , se durcissent de plus en plus , ne font plus que pleurer une ichorosité fanieuse , & mettent obstacle à ce que la plaie se ferme solidement : seconde cause du poulain fistuleux.

D'un autre côté , si l'ouverture par laquelle s'est vuïdé le pus , n'a pas été assez grande pour qu'il ait pu s'évacuer complètement ; que de plus , le fond de la cavité du poulain se soit rempli de chairs baveuses qu'on n'aura pu ronger , & dont on n'aura pas arrêté les progrès , à cause de l'étroitesse de la plaie ; ç'en est assez pour qu'elle ne puisse se cicatrifer , & qu'elle reste fistuleuse.

Enfin , si l'ouverture du poulain suppuré a été considérable , & que pendant le temps de la cure , le malade ait toujours voulu vaquer à ses affaires & marcher , le mouvement de la cuisse en dérangeant continuellement les deux bords de la plaie , les rend durs , cal-

leux, saignans, & met obstacle à leur réunion.

Quoique chacune de ces causes soit séparément suffisante pour produire un ulcere fistuleux au poulain suppuré, il faut dire néanmoins qu'il est très-rare qu'il ne s'en rencontre deux ou trois à la fois: c'est aussi par cette raison, & principalement parce qu'ordinairement celle que nous venons de mettre en tête, est de la partie; c'est, dis-je, par cette raison que nous n'avons pas balancé de donner la préférence au traitement du poulain par résolution, & que nous conseillons fort aux malades, de mettre tout en œuvre, pour l'empêcher de venir à suppuration.

Les poulains fistuleux diffèrent entr'eux, à raison de leur ouverture, qui tantôt est assez large, & toujours bâillante, ou qui est étroite ou bouchée d'une pellicule mince, ou d'une croute épaisse & molle, ou d'une chair fongueuse; à raison des sinuosités dont ils sont accompagnés, & qui sont ou longs, ou étroits, ou profonds, ou superficiels, ou droits, ou fluxueux, &c. à raison de la matière qui en sort, qui est en grande ou en petite quantité, purulente ou sanieuse: enfin, à

Différences
des poulains
fistuleux.

318 *L'Art de se traiter soi-même*
raison de leurs callosités, qui sont plus
ou moins considérables, plus ou moins
dures, plus ou moins douloureuses.

Ces ulcères fistuleux sont toujours
fâcheux, mais ils sont encore plus dan-
gereux, s'ils sont accompagnés de fi-
nus qui gagnent les gros vaisseaux, ou
si les callosités de leurs bords paroissent
vouloir dégénérer en carcinomes.

Comme il y a toujours lieu de croire
ou de craindre que l'habitude du corps
ne soit infectée, le malade doit, avant
tout, se mettre à l'usage d'un traite-
ment anti-vénérien général.

Ce que le
malade doit
faire en ces
circonstan-
ces.

Si la maladie est récente; que la plaie
ne soit pas profonde, ni accompagnée
de clapiers, le malade peut se borner
au traitement par le sublimé corrosif,
ou à celui par frictions & extinction.
Sur la fin du traitement, il se servira
de la poudre n^o. 64, pour ronger les
chairs baveuses & les callosités. il fera
de temps en temps, autour du poulain,
des légères frictions avec l'onguent mer-
curiel n^o. 57, & pansera la plaie avec
une emplâtre d'onguent de la mere.
Lorsque les petites duretés & callosités
seront fondues; que les chairs baveu-
ses seront rongées, & que la plaie sera
vermeille,

dans les Maladies Vénériennes. 319
vermeille , il finira les pansemens avec
l'emplâtre de Nuremberg n^o. 60.

Si au contraire le poulain fistuleux
est ancien, qu'il soit accompagné de
plusieurs clapiers profonds, sinueux
& qui gagnent les gros vaisseaux, qu'on
y sente plusieurs duretés, que la ma-
tiere qui en sort soit abondante, &c. le
malade préférera le traitement par fric-
tion & salivation. Ce traitement suffit
souvent seul pour fondre les duretés,
amollir les callosités; de maniere que
le malade est presque guéri sans autre
remede. Cependant, s'il n'en étoit pas
ainsi, le malade auroit alors recours à
un habile Chirurgien, qui faisant les
opérations & pansemens nécessaires,
termineroit aisément la cure.

§. III.

De la terminaison du poulain par délitescence.

Quoique le poulain au lieu de se ré-
foudre, ait tous les signes d'une sup-
puration plus ou moins éloignée; que
la tumeur devienne moins dure, qu'on
y sente une fluctuation manifeste, en-
fin que la collection du pus soit sensi-
ble, il varrie quelquefois alors que cet-

te matiere purulente rentre peu-à-peu , ou même subitement dans la masse des humeurs. Tous les dépôts peuvent avoir cette terminaison : c'est ce qu'on appelle une terminaison par délitescence. Elle seroit très-favorable dans le poulain , si elle ne mettoit le malade dans l'obligation d'avoir recours à un traitement anti-vénérien général. Au reste , s'il n'y a pas d'autre symptôme , la vérole dans ce cas étant des plus récentes , le malade peut employer le traitement par le sublimé corrosif , comme étant le plus commode de tous , & plus que suffisant en ce cas.

§. IV.

De la terminaison du poulain par gangrene

Causes de la terminaison du poulain par gangrene.

Il arrive quelquefois , quoique rarement , que le poulain s'annonce subitement avec un gonflement considérable , une inflammation vive & maligne , & une douleur violente ; alors , si l'on ne s'y prenoit pas , pour arrêter ses progrès , aussi vivement que la maladie le demande , elle se termineroit bientôt par gangrene ; ce qui pourroit avoir des suites très-fâcheuses.

Pour les prévenir, le malade se fera saigner promptement, & réitérera cette opération de quatre en quatre heures, à proportion de ses forces & de la violence des symptômes. Il appliquera sur la tumeur des cataplasmes émolliens de mie de pain & de lait n^o. 51. Il observera une diette exacte, ne prendra que du bouillon & du petit-lait, & gardera le lit. Ces moyens suffisent ordinairement pour appaiser la violence des symptômes, & permettre au malade de suivre la méthode ordinaire prescrite dans l'article premier de ce chapitre.

Traitement
à faire alors.

Néanmoins, si par la négligence du malade, ou la vivacité de la maladie, la gangrene se déclaroit tout-à-fait; pour empêcher que la mortification ne fasse des progrès dans le tissu cellulaire, & ne s'étende, soit du côté des anneaux, soit le long de la partie supérieure de la cuisse, on aura recours à un Chirurgien qui se hâtera d'ouvrir la tumeur, & de faire des scarifications plus ou moins profondes dans les parties gangrénées. Ensuite, on pansera les plaies avec des plumasseaux chargés de quelque digestif animé, & on recouvrira le tout avec des compresses trempées

322 *L'Art de se traiter soi-même*
dans de l'eau-de-vie camphrée. La gan-
grene une fois bornée, le malade fera
traité comme si le poulain s'étoit ter-
miné par suppuration, & pour plus gran-
de sûreté, fera usage pendant la cure
des remèdes mercuriels internes, com-
me il est dit à la section première de
cet article.

§. V.

*De la terminaison du poulain par
induration.*

Cause de la
terminaison
du poulain
par indura-
tion.

Le poulain peut se terminer par in-
duration de trois manières: première-
ment, dès ses principes il peut se for-
mer peu-à-peu, sans aucune, ou du
moins, avec très-peu de douleur, &
pour ainsi dire, sans que le malade s'en
apperçoive, & acquérir de cette façon
très-peu de tendance à se terminer par
suppuration; secondement, il peut pa-
roître vouloir se terminer par suppura-
tion, & lorsque la tumeur sera deve-
nue mollette, la partie la plus fluide
du liquide qui y est contenue, ren-
trer dans les voies de la circulation, ou
transpirer par les pores de la peau, &
la partie la plus crasse se fixer & s'a-
glutiner dans les vaisseaux; troisiéme,

ment, le poulain peut se résoudre en partie par l'application des remèdes & laisser un noyau dur dans son milieu, ce qui est souvent la suite des poulains de nature œdémateuse; de quelque manière que cette induration se forme, c'est ce que l'on nomme, poulain squirreux.

Les poulains de cette espèce diffèrent entr'eux, à raison de leur volume & de leur forme, les uns étant considérables, les autres d'un volume fort petit? les uns étant fort proéminens, les autres étant plus aplatis, ronds, longs, &c. à raison de la quantité de glandes qui entrent dans leur formation, & de la situation de ces glandes, y ayant de ces tumeurs formées par plusieurs glandes, & d'autres par une seule, ou ces glandes étant superficielles, ou profondes: à raison de leur mobilité, les uns étant adhérent, d'autres étant tout-à-fait séparés des parties voisines: à raison de leur sensibilité, les uns étant insensibles & indolens, les autres étant accompagnés de douleur fourde, lancinante, &c. enfin, à raison de la couleur de la peau qui les recouvre, cette peau, dans les uns, gardant sa couleur naturelle, & dans les autres

Différences
des poulains
squirreux.

324 *L'Art de se traiter soi-même*
ayant quelque tendance à l'inflam-
mation.

Leur pro-
gnostique.

Le prognostique de ces tumeurs ne peut pas être avantageux en général : cependant leur danger doit être estimé selon leur degré de dureté, selon leur volume, selon la quantité & la situation des glandes qui les forment, selon leur mobilité, enfin selon leur sensibilité. Elles sont sur-tout très-dangereuses, lorsqu'elles sont accompagnées de douleurs lancinantes, qui indiquent toujours qu'il est à craindre qu'elles ne dégénèrent en cancer.

Le malade doit bien se garder d'attaquer ces poulains avec des caustiques, ou d'appliquer dessus des remèdes capables d'échauffer l'humeur qui les forme, & d'y produire quelque mouvement intestin, ce qui ne manqueroit pas de lui faire prendre le caractère d'un vrai carcinome, maladie toujours fort dangereuse.

Traitement
de ces pou-
lains.

Le seul moyen qu'il doive employer, est un traitement anti-vénérien général : on sent bien néanmoins que ce traitement est indiqué ici, moins pour détruire les miasmes véroliques qui peuvent infecter toute la machine, que pour rendre toutes les humeurs plus

dans les Maladies Vénériennes. 325
fluides, & les vaisseaux engorgés, par
conséquent, plus perméables C'est pour-
quoi, dans ces circonstances, il doit
faire choix d'un traitement par lequel
on introduit dans le corps beaucoup
plus de molécules grossières de mercu-
re, que de ses particules subtiles. Ce-
lui donc qui paroît convenir le mieux
à cet effet, & dont on doit faire usa-
ge, est celui par frictions & extinction.
Il observera de se bien préparer avant
le traitement par l'usage des tisannes
rafraîchissantes, des bains domestiques,
&c. Pendant le traitement, il fera de
legeres frictions sur la tumeur avec
l'onguent mercuriel, & appliquera une
emplâtre de *Vigo cum mercurio* éten-
due sur un morceau de peau assez long
pour l'embrasser dans toute son éten-
due. Il pourra mettre des intervalles
entre chaque friction, plus considéra-
bles que nous n'avons dit en parlant
de ce traitement, & en continuer l'u-
sage beaucoup plus long-temps. Il se
purgera encore de temps en temps
pendant ce traitement, avec les pillu-
les mercurielles, ou avec quelqu'au-
tre médecine n^o. 28, selon l'indica-
tion.

Par le moyen de ce traitement, il

arrive ordinairement que la tumeur se fond entièrement, mais aussi il peut se faire qu'elle ne se fonde qu'à moitié, & qu'il subsiste toujours une espèce de noyau squirreux & très-dur. Pour détruire entièrement ces restes, le malade ne peut pas employer de remèdes plus efficaces, que les eaux Thermales en douches, ou leurs boues en cataplasme, sur ces tumeurs. Cependant, si l'usage de ces derniers remèdes excitoient des douleurs lancinantes, il faudroit que le malade les quittât sans s'obstiner davantage, & se contentât de couvrir la partie malade avec une emplâtre composée de partie égale de diabolitanum, & de mucilage. D'ailleurs, il vivra de régime & laissera à la nature le soin du reste.

§. VI.

Du poulain carcinomateux.

Signes qui
annoncent
la formation
d'un cancer.

Les progrès suivant lesquelles un poulain squirreux dégénère en cancer, sont les mêmes que celles que l'on remarque dans tous les autres cas où une tumeur devient cancéreuse.

On commence d'abord à sentir dans la partie une chaleur inaccoutumée : elle

est douloureuse si on la comprime; elle augmente en volume, devient plus rénitente, produit des élancemens de temps à autre. Dans cet état le cancer est commençant.

Ensuite, la chaleur, la douleur, la tumefaction, la rénitence augmentent: la tumeur produit des élancemens plus fréquens & plus vifs, elle forme une pointe qui faillit & qui est recouverte d'une peau tendue, unie, luisante & rougeâtre. Alors le cancer est confirmé & occulte.

Enfin, la peau qui recouvroit la pointe de la tumeur se creve; il s'y forme un ulcere d'où suintent du sang, de l'ichorosité, de la sanie: l'ulcere s'aggrandit de jour en jour; la matiere devient plus abondante; les bords de la plaie se tuméfient, se renversent & se replient en dehors: le milieu se couvre d'une chair fongueuse, mal-unie & couverte d'une sanie purulente: la douleur devient violente, brûlante & lancinante: les environs de l'ulcere deviennent livides, & l'on y remarque de côté & d'autre des veines variqueuses & rampantes de différente grosseur. A ce point, le cancer est confirmé & ulcéré.

Il seroit fort difficile de dire au juste,

quelles sont les causes qui opèrent ces différens phénomènes, & quelle est la maniere dont elles peuvent avoir agi. Au-reste, le mal étant fait, qu'importe de savoir qui l'a causé? ne vaut-il pas mieux savoir comment y porter remède?

Diagnostique de ces tumeurs.

Le danger du poulain carcinomateux doit s'estimer selon le degré d'adhérence qu'il a avec les parties voisines. S'il est bien mobile, & séparé des parties environnantes, qu'il soit à quelque distance des gros vaisseaux, on peut l'extirper avec l'instrument & guérir le malade par cette opération : mais s'il est adhérent, comme on ne peut en faire l'opération, il est incurable ; & l'on ne doit employer en ce cas, que des remèdes palliatifs qui adoucissent la férocité du mal, & le rendent plus supportable.

On voit par-là, que le poulain cancéreux est une maladie dangereuse, puisque, ou elle est incurable, ou elle ne peut se guérir que par le moyen d'une opération cruelle & dangereuse. Au reste, plus le poulain cancéreux a de volume, plus il fait de douleur, & plus il est fâcheux. Par les mêmes raisons, il est moins dangereux s'il n'est qu'occulte, & qu'il ne soit pas encore ulcéré.

Nous disons que si le cancer est mobile & parfaitement détaché des parties environnantes, & sur-tout des gros vaisseaux; il faut absolument l'emporter avec l'instrument tranchant, & cela plutôt que plutard. En ce cas, le malade doit se préparer à cette opération par l'usage des remèdes généraux, de la saignée, de la purgation, des remèdes rafraîchissans & humectans, le lait, les eaux minérales, les bains, &c. mais principalement il ne doit pas négliger de suivre un traitement anti-vénérien général, que les soupçons d'un vice vérolique caché, rendent le plus souvent nécessaire. Ensuite, pour se faire opérer, il aura recours à un Chirurgien habile, qui aura soin de bien emporter toute la tumeur, & de ne pas laisser la moindre glande attaquée du même mal, pas la plus petite radicule d'un nouveau cancer. Ces personnes seront ensuite dirigées selon les règles de l'Art : nous ne devons pas entrer dans ces détails.

Dans le second cas, où les adhérences du cancer n'en permettent point l'extirpation, il faut que le malade, après avoir suivi très-exactement un traitement anti-vénérien général, s'en

Traitement
à suivre en
pareil cas.

330 *L'Art de se traiter soi-même*
tienne aux avis qu'un habile Médecin
pourra lui donner, quant à son régime,
ou aux remèdes qu'il devra employer
pour rendre son mal moins insupportable.



CHAPITRE V.

Des ulcères vénériens locaux.

Causes gé-
nérales des ul-
cères véné-
riens locaux.

ON s'apperçoit bien que dans ce
Chapitre il ne s'agit point des ulcères
qui doivent leur origine, ou qui sont
entretenus par un vice vérolique ré-
pandu dans toute l'habitude du corps;
mais seulement de ceux qui étant la
suite immédiate d'un commerce impur,
se déclarent quelques jours après le
croît qui leur a donné naissance. Nous
avons montré supérieurement que les
miasmes véroliques enchaînés dans l'hu-
meur qui leur sert de véhicule, &
déposés aux orifices des canaux excré-
toires des glandes, ou sur une partie
membraneuse, y excitoient une inflam-
mation, & augmentoient ou même
troubloient la sécrétion & l'excrétion
qui doivent se faire par le ministère de

ces glandes : ce qui est la cause de la gonorrhée. Nous avons dit que si cette même humeur infectée de miasmes véroliques, étoit pompée par les pores de la peau & convoyée au moyen des vaisseaux lymphatiques dans quelque glande, il s'ensuivroit une inflammation de ces mêmes glandes, capable de se terminer par résolution, suppuration, induration, délitescence, gangrene : ce qui constitue l'origine des poulains ou bubons vénériens. D'après cela, on doit concevoir que si les mêmes miasmes se trouvent arrêtés sur des fibrilles ou houppes nerveuses, il doit en résulter de même une inflammation, mais qui vû les parties infectées, se terminera le plus souvent par suppuration, qu'autrement. Voilà en peu de mots la théorie des ulcères vénériens locaux. Le gland, & principalement la couronne, la face interne du prépuce chez les hommes; les nymphes, l'intérieur même des grandes levres, les caroncules myrthyformes, en un mot, l'orifice externe du vagin chez les femmes; l'aréole qui est autour du mamelon, les levres, la langue chez les deux sexes, sont des parties remplies & composées, en plus grande partie, de hou-

pes nerveuses. C'est donc dans ces endroits, s'ils se trouvent exposés à l'action des miasmes véroliques, que doivent se former ces ulcères vénériens locaux, plus ou moins grands, plus ou moins difficiles à guérir, & plus ou moins sujets à donner la vérole aux malades qui en sont atteints. On a donné à ces ulcères le nom de chancres, sans doute à cause de la promptitude avec laquelle ils rongent le plus souvent les parties qui en sont le siège, si on néglige de les traiter avec les remèdes convenables.

Nous croyons devoir diviser ce Chapitre en deux Articles, comme le précédent. Dans le premier de ces Articles, nous parlerons des symptômes de la maladie, & des moyens de la guérir : dans le second, nous exposerons les accidens dont elle peut être accompagnée ou suivie, & les méthodes à suivre en pareil cas.



ARTICLE I.

*Des symptômes & du traitement des
chancres.*

LE premier symptôme qui annonce la formation d'un chancre vénérien, est une démangeaison ou un prurit violent, auxquels succede un picottement incommode dans la partie qui doit être affectée. Ensuite, il s'élève dans le même endroit un petit bouton dont la pointe blanchit sensiblement, s'applatit & s'ouvre enfin tout-à-fait, pour laisser pleurer une matiere plus ou moins mordicante. Cette matiere rongeant peu-à-peu les bords de la plaie, en forme un petit ulcere plus ou moins large, plus ou moins profond.

Symptômes
des chancres
vénériens.

Ces ulceres se manifestent chez les hommes, à l'extrémité du gland, quelquefois même à l'extrémité de l'urethre intérieurement, à la couronne du gland, à la face interne ou au bord du prépuce, à la racine du frein, où ils empiètent moitié sur le gland & moitié sur le prépuce: chez les femmes, aux faces internes des

grandes levres, aux faces internes, externes & sur les bords de nymphes, autour du prépuce, aux caroncules myrthiformes, &c. Dans les deux sexes, à la circonférence de l'anüs, aux areoles & aux papilles des mammelles, aux côtés de la langue, sur les bords des levres, &c.

Leurs différences.

Tantôt les chancres sont nombreux, & ne sont point séparés les uns des autres, ou bien ils sont disposés sur une même ligne, ou un cercle; tantôt ils sont en petit nombre & séparés les uns des autres.

Il y en a qui sont benins, presque superficiels, peu larges, & qui ne donnent qu'un pus louable, dont les bords ne sont pas durs ni enflammés, & dont le fonds est d'une couleur assez bonne. D'autres sont malins, irréguliers quant à la figure, anguleux, leur fonds est noir, livide ou d'un rouge foncé, quelquefois couvert d'une pellicule jaunâtre. Ce qui en sort est plutôt sanieux que purulent, & cette sanie en corrodant les chairs voisines, les augmente de plus en plus: leurs bords sont durs, calleux, proéminens, rouges, enflammés. Ces fortes de chancres sont fort sujets à produire le phymosis, le pa-

raphymosis, la chrystalline, &c. dont nous parlerons à l'Article suivant.

Enfin, les chancres diffèrent entre eux, à raison de la cause qui les fait naître. Les uns succèdent à un commerce impur, & sont des vices locaux; les autres se manifestent sans qu'un coït récent & suspicieux ait précédé, & sont des signes d'un vice interne répandu dans toute l'habitude du corps.

Suivant ce que nous venons de dire, il ne doit pas être difficile au malade de juger de sa maladie, de sa cause médiate ou immédiate, enfin de ses différences. Cependant, quant aux chancres qui attaquent intérieurement l'extrémité de l'urethre, & dont le siège est ordinairement dans les fosses naviculaires, on pourroit aisément s'y tromper, & prendre cette maladie pour une gonorrhée, si l'on ne faisoit attention que, dans ce cas, l'écoulement purulent qui se fait par l'extrémité de l'urethre, est moins abondant que dans la gonorrhée; que la douleur ne se fait point sentir au périnée, mais à l'extrémité de la verge, & à l'endroit affecté. De plus, au moyen d'une bougie, que le malade introduira dans le canal de l'urethre, il pourra s'assurer encore

Diagnosti-
que de cette
maladie.

mieux de la présence de ces chancres.

Prognostique.

Comme on a vu ci-dessus que les parties attaquées par les chancres, étoient les fibrilles ou les houpes nerveuses, on peut presque toujours être assuré que ce symptôme local fera suivre d'une vérole universelle, s'il n'en est pas déjà accompagné. Outre ce prognostique qui est assez fâcheux, mais qui ne regarde que le futur, on doit encore sçavoir que le danger présent de la part du vice local, augmente à proportion de la qualité & de la quantité des chancres; & qu'il est considérable, s'ils sont accompagnés des accidens dont nous devons parler dans l'Article suivant.

Traitement à suivre pour la cure de ces maladies.

D'après ce prognostique, nous croyons qu'un malade attaqué de chancres vénériens, ne peut rien faire de mieux que de se mettre à l'usage d'un traitement général anti-vérolique, après avoir fait les remèdes généraux propres à diminuer les symptômes inflammatoires dont cette maladie peut être accompagnée. Le traitement général à préférer en ce cas, est celui par le sublimé corrosif, pour les raisons que nous avons détaillées plus haut dans cet ouvrage; & encore, parce que, pourvu que les chancres soient en pe-

tit nombre & benins, ou que les accidens qui les accompagnent soient légers; après avoir fait précéder les remèdes généraux dont nous venons de parler, le malade n'aura d'autres pansemens à y faire que de les baigner souvent, dans la journée, avec l'eau de chaux & le mercure doux, n^o 25.

Cependant, si quelques raisons empêchent le malade de suivre l'avis que nous venons de lui donner, nous ne pouvons nous dispenser de lui indiquer les moyens de remédier à la maladie locale, jusqu'à ce que des occasions plus favorables lui permettent, ou des symptômes moins équivoques le pressent de faire usage d'un traitement antivérolique général. Avant d'entrer dans ces détails, nous ferons observer que, quoique nous n'ayons intention de parler dans ce qui suivra que des chancres qui peuvent naître sur le gland ou aux environs; néanmoins, la cure de tous ceux qui peuvent venir dans d'autres parties, doit être modelée d'après ce que nous allons exposer.

La première indication qu'un malade attaqué de chancres ait à suivre, est de remédier aux symptômes inflammatoires qui les accompagnent, ou de

Traitement
plus parti-
culier des
chancres.

338 *L'Art de se traiter soi-même*
prévenir ceux qui menaceroient de les
accompagner. Pour la remplir, il se
fera saigner une ou plusieurs fois au
bras, ou au pied, selon ses forces, son
âge, son tempérament, son sexe, la
violence des symptomes, &c. Si l'in-
flammation est forte, il se tiendra, pour
toute nourriture, au bouillon, & à
plusieurs soupes; il boira abondamment
de la tisane n^o. 13, ou du petit lait.
Il se baignera fréquemment les parties
affectées dans de l'eau ou du lait tiède,
ou dans une décoction émolliente n^o.
18, & il se les couvrira d'un cataplasme
de mie de pain & de lait n^o. 51.

On sent bien que ces remèdes ne
sont nécessaires qu'autant que l'inflam-
mation est forte; les parties affectées,
tendues & douloureuses. Car, dans le
cas d'un simple chancre benin & de peu
de conséquence, qui n'est accompagné
ni d'inflammation ni de douleur, on
peut très-bien s'en passer.

L'inflammation étant tout-à-fait ces-
sée, ou n'étant plus à craindre, le ma-
lade se pansera tous les jours soir &
matin avec un petit plumasseau de char-
pie couvert de basilicum, dans lequel
on aura mêlé du précipité rouge n^o.

59. Si néanmoins le chancre est d'une

certaine grandeur, que son fond soit couvert d'une mucosité jaunâtre, ou de chairs baveuses, d'un rouge livide ou foncé, il le touchera légèrement avec la pierre infernale. Alors il recouvrira le chancre de charpie rapée, & assujettira le tout au moyen d'un linge graissé d'onguent mercuriel n^o. 57. Il couvrira le tout de cataplasme de mie de pain & de lait, comme ci-devant, qu'il soutiendra d'un bandage convenable.

Le moyen le plus commode de soutenir cet appareil, est de faire avec un morceau de linge quarré une croix de chevalier. On fait un trou de quelques lignes de diametre au milieu de cette compresse. Le malade ayant retiré le prépuce en arriere pour bien découvrir le gland, & appliqué le plumasseau & l'emplâtre, appliquera la croix de chevalier, de maniere que le trou pratiqué dans son milieu, réponde à l'ouverture de l'urethre. Il rabattra ensuite les branches de la croix de chaque côté, & assujettira le tout au moyen d'une bandelette.

Cependant, le malade se fera sur la partie affectée & aux environs, de légères frictions mercurielles, qu'il répé-

340 *L'Art de se traiter soi-même*
tera tous les trois ou quatre jours de
la même façon & avec les mêmes pré-
cautions, que nous avons exposées ci-
devant, en parlant du traitement de la
chaude-pisse. S'il est gras & replet, il
joindra encore à tous ces remedes, l'u-
sage de la tisanne fudorifique n^o. 22,
dont il prendra plusieurs verres par
jour, le matin à jeun dans son lit, dans
la journée & le soir en se couchant.
Il aura aussi attention de se purger
de temps en temps pendant le traite-
ment, avec les pillules mercurielles
n^o. 36.

L'usage des remedes externes ou to-
piques qui sont rongeurs & brûlans,
procurera une petite escarre qui doit se
détacher au bout de quelques jours.
Alors, si les chairs qui se trouvent sous
cette escarre sont d'une belle couleur &
grenues, si la suppuration est louable,
on pansera l'ulcere avec du basilicum
pur & sans mélange de précipité, dont
on couvrira le petit plumasseau de char-
pie qu'on mettra sur la plaie. S'il reste
quelque partie qui soit encore couverte
de chairs baveuses, ou que les bords
soient encore durs & calleux, on brû-
lera de nouveau les premières en les
touchant légèrement avec la pierre in-

ernale, ou en les faupoudrant avec la poudre esscarrotique n^o. 64: & l'on tâchera de fondre les callosités, en faisant dessus & aux environs, de légères frictions avec l'onguent mercuriel n^o. 7; friction qu'on répétera tous les jours.

Enfin, lorsque les chairs seront presque de niveau, que les callosités seront bien détruites, que la plaie sera vermeille & d'une belle couleur, on tâchera d'en procurer la cicatrice en la pansant avec un mélange de baume d'Arceus & d'onguent Napolitain n^o. 7. On couvrira le petit plumasseau chargé de ce mélange, avec un petit linge graissé de pompholix.

Au reste, ce n'est que lorsque les chancres sont un peu considérables, qu'on est forcé d'employer toute cette méthode. La plupart du temps les chancres ne sont pas plus grands qu'une tête d'épingle: alors, il suffit de les brûler avec la pierre infernale, dont on les touche légèrement. On fait, aux environs, des frictions mercurielles qu'on répète tous les jours, & lorsque l'escarre est tombée, on en obtient ordinairement la guérison en peu de jours, en les couvrant d'un petit plumasseau

342 *L'Art de se traiter soi-même*
de charpie graissée d'onguent mercu-
riel, qu'on y assujettit, moyennant
le bandage que nous avons décrit ci-
dessus.

Si le chancre étoit situé à l'extrémité
interne de l'urethre, au moyen d'une
bougie, on l'enduirait des mêmes mé-
dicaments & dans le même ordre que
nous l'avons dit; ayant soin, 1^o.
de ne pas laisser la bougie dans l'ure-
thre, 2^o. de recommencer les mê-
mes médicaments à chaque fois qu'on
fera obligé de lâcher son urine.

Dès que l'inflammation est passée,
le malade peut vivre comme à son or-
dinaire, pourvu que son régime soit
régulé, humectant & médiocre.

Si les chancres se trouvoient accom-
pagnés de poulains ou de gonorrhée,
on combineroit facilement les traite-
mens de ces maladies. Mais, dans ces
circonstances, le plus court & le plus
sûr, est d'avoir recours à un traitement
anti-vénérien général.

Avant de finir cet article, nous de-
vons faire observer, que dans le cas,
où un malade auroit recours à un trai-
tement anti-vénérien pour se guérir d'un
chancre, il faut qu'il arrange les cho-
ses de manière que la maladie locale soit
guérie,

dans les Maladies Vénériennes. 343
guérie, avant que le traitement général soit fini : autrement, il risque de se manquer, & que la vérole se manifeste par la suite, comme s'il ne se fût pas traité.

ARTICLE II.

Des accidens qui accompagnent les chancres, ou qui leur succèdent.

§. I.

Du phymosis, du paraphymosis & des chrySTALLINES.

Lorsque les chancres qui attaquent la face interne du prépuce, le frein ou le filet du gland, ou sa couronne, sont en grand nombre, ferrés les uns contre les autres, très-douloureux, malins, ou si avant que l'inflammation ait été bien appaisée, on les touche avec des remèdes escarrotiques violens; il arrive que le prépuce, ou le gland, ou tous les deux ensemble, se gonflent ou augmentent en volume, & s'enflamment.

Causes générales des tumeurs du gland & du prépuce.

L'inflammation de ces parties, de quelque cause qu'elle provienne, est

Différences de ces tumeurs.

phlegmoneuse, œdémateuse ou squir-
rheuse. Dans le premier cas, elle est
accompagnée de chaleur, de douleur,
de rougeur & de rénitence : dans le se-
cond, les symptômes sont beaucoup
moindres, & au lieu de rénitence, les
parties paroissent luisantes, & cèdent à
l'impression du doigt : enfin, dans le
troisième, il n'y a ni douleur, ni cha-
leur, ni rénitence ; mais la dureté des
parties est si grande, qu'elle ne cede
en aucune façon à la pression du doigt.

Le phymo-
sis.

De quelque manière que le prépuce
soit tuméfié, tantôt il est si ferré à son
extrémité, qu'il est difficile ou même
impossible de le tirer en arrière & de
découvrir le gland ; on appelle cette
maladie phymosis : tantôt il est si res-
ferré au-delà de la couronne du gland
qu'il laisse à nud, qu'il est impossible
de le faire revenir dans sa situation
naturelle ; c'est ce qu'on nomme para-
phymosis.

Le para-
phymosis.

La chrystal-
line.

Quelle que soit la tumeur du gland,
il arrive souvent, si elle dure depuis
un certain temps, qu'il s'élève à son
extrémité ou à sa surface, des petites
bulbes de différentes grosseurs, pleines
d'une eau roussâtre, semblables à ces
cloches qui s'élèvent sur la peau lors-

dans les Maladies Vénériennes. 345
qu'on s'est brûlé; on appelle cette maladie chryftalline.

Ces maladies, quoique propres aux parties de la génération de l'homme, se peuvent néanmoins aussi rencontrer en quelque sorte chez les femmes, & aux autres parties que nous avons dit être sujettes aux chancres vénériens.

Toute tumeur vénérienne du gland, ou du prépuce, est toujours fâcheuse, tant à cause des symptômes qu'elle occasionne présentement, qu'à cause de ceux qu'elle peut occasionner. Le danger néanmoins est encore bien plus grand, lorsque la gangrene & le sphacèle se mettent de la partie; maladies auxquelles on ne peut s'opposer que par des remèdes violens, comme scarifications, amputations, &c. ainsi que nous le dirons plus bas. Quant aux accidens qu'elle occasionne, le phymosis est moins dangereux que le paraphymosis, qui étranglant le gland, & interceptant le cours de la circulation dans cette partie, peut facilement la faire tomber en gangrene. Les chryftallines, qui se joignent à ces symptômes, ne peuvent que rendre le pronostique plus fâcheux, puisqu'elles

Prognostique général de ces maladies.

346 *L'Art de se traiter soi-même*
annoncent une mortification qui com-
mence.

Cure gène-
rale de ces
symptômes.

La cure de la tumeur vénérienne du
gland, ou du prépuce, consiste à pro-
curer au plus vite la résolution de l'in-
flammation qui la produit; à empê-
cher que la gangrene ou le sphacele
ne soient la suite de l'étranglement
des parties, & à déterger & cicatrifier
les petits chancres qui entretiennent
ces symptômes. Nous allons détailler
plus particulièrement les moyens que
l'on doit employer dans ces vices, en
parlant séparément du traitement qui
convient au phymosis, au paraphymo-
sis, & aux chrystallines.

Traitement
du phymosis.

I. Le malade attaqué d'un phymo-
sis, se fera saigner plus ou moins se-
lon son âge, ses forces & la violence
de la maladie. Si l'inflammation est
considérable, le malade peut se faire
tirer, le premier jour, trois pallettes
de sang, & répéter cette opération de
quatre en quatre heures. Il se mettra
au bouillon seul, & à l'usage d'une
tisane rafraîchissante n^o. 13, dont
il boira abondamment. Il entourera la
partie malade d'un cataplasme de mie
de pain & de lait, n^o. 51, qu'il re-
nouvellera toutes les six heures. Ce

pendant, comme la sanie purulente qui sort des chancres cachés sous le prépuce, ne peut qu'entretenir & même augmenter l'inflammation, il injectera, entre le prépuce & le gland, de l'eau de guimauve n^o. 11, tiède, à plusieurs reprises, chaque fois qu'il renouvellera son cataplasme.

Dès que l'usage exact de ces remèdes aura un peu calmé les accidens, chaque fois que le malade changera de cataplasme, il introduira à l'aide d'une sonde, entre le prépuce & le gland, quelques brins de charpie trempée dans la même eau de guimauve, ou dans l'eau de chaux n^o. 25; tant pour adoucir l'âcreté de la sanie qui découle des chancres, que pour les déterger un peu, & empêcher que le prépuce n'adhère au gland; ce qui empêcheroit dans la suite le malade de le retirer en arrière.

Aussi tôt que l'état des parties le permettra, le malade aura soin de découvrir le gland, pour panser les chancres qui peuvent y être, de la même manière que nous avons détaillée à l'article précédent. Il doit néanmoins bien prendre garde de ne pas retirer le prépuce avec trop de force, de peur de ne

348 *L'Art de se traiter soi-même*
pouvoir ensuite le faire revenir, & de
faire changer le phymosis en paraphy-
mosis.

Sur la fin de la maladie, lorsque
l'inflammation sera tout-à-fait cessée,
le malade se purgera tous les deux jours
en prenant, le soir en se couchant, le
bol n^o. 45; & le lendemain matin à
jeun, la médecine n^o. 30.

Si cependant du commencement de
la maladie les saignées, les tisannes,
les cataplasmes, n'empêchoient pas le
phymosis d'augmenter, ou du moins
n'arrêtoient pas ses progrès; pour peu
qu'il y eut à craindre que la gangrene
ne succédât à cette violente constric-
tion contre nature, il faudroit que le
malade s'adressât à un Chirurgien qui
fit alors l'opération nécessaire en pa-
reil cas. Cette opération consiste à cou-
ler entre le prépuce & le gland une
sonde crénelée, & à passer dans la cré-
nelure de cet instrument un bistouri,
pour fendre dans toute sa longueur le
prépuce tuméfié. L'opération faite & le
gland bien découvert, la plaie récente
& les chancres vénériens seront pansés
selon l'Art.

Traitement
du paraphy-
mosis.

II. Comme dans le paraphymosis,
les chancres qui sont la première cause

du mal, sont à découverts, cet accident feroit sans doute moins fâcheux que le précédent, si l'étranglement qu'il cause ne menaçoit de faire tomber en gangrene les parties supérieures à la ligature, dont il fait l'office, & d'intercepter tout-à-fait le cours des urines, en comprimant l'urethre, & en bouchant exactement ce canal. Si donc, le phymosis demande des secours prompts, à combien plus forte raison doit-on ne pas négliger l'accident dont nous traitons ?

Le malade se fera faire des saignées de proche en proche ; il gardera le lit, observera une diette sévère, & boira abondamment d'une tisanne rafraîchissante n^o. 13 ; il enveloppera sa verge d'un cataplasme de mie de pain & de lait n^o. 51, qu'il renouvellera toutes les six heures. Dès que ces remèdes auront procuré quelque relâche, il essayera de faire revenir le prépuce dans son état naturel, ayant soin cependant de modérer ses efforts, qui, s'ils étoient superflus & violens, ne tarderoient pas de renouveler l'inflammation. Lorsque le prépuce aura pû être ramené dans sa situation naturelle, le malade ne négligera pas pour cela les cataplasmes ;

mais, de plus, il fera des injections fréquentes, entre le gland & le prépuce, avec quelque décoction émolliente, n^o. 11, comme dans le phymosis, pour tâcher de calmer de plus en plus l'inflammation : il y introduira encore, comme nous avons dit ci-dessus, de la charpie imbibée d'eau de chaux, n^o. 25, au moyen d'une petite sonde, tant afin d'expliquer le prépuce, que pour empêcher que les chancres, dont il est couvert, ne se collent avec ceux qui attaquent le gland. Enfin, les symptômes inflammatoires étant cessés, il traitera ses chancres selon que nous l'avons dit à l'article précédent.

Cependant, si le malade au bout de quelques jours ne pouvoit ramener le prépuce sur le gland, si l'inflammation ne diminuoit point, enfin, s'il y avoit danger que la mortification ne se mît de la partie, le malade auroit recours à un Chirurgien, pour se faire débrider la partie, au moyen de quelques coups légers de bistouri donnés transversalement aux rugosités que forme le prépuce en ce cas. Ce débridement fait, la plaie & les chancres seront pansés selon l'Art.

III. Nous avons dit que les chryſtallines étoient de petites bulbes remplies d'une eau rouſſâtre, qui s'élevoient ſur le prépuce, dans le cas où ces parties étoient extraordinairement tuméſcées. Dans le phymofis, elles ſe manifeſtent à l'extrémité du gland; lorſque ce dernier eſt gonflé de maniere à ne pouvoir être tout-à-fait contenu ſous le prépuce. Le bord de celui-ci étant extrêmement ferré autour de la partie du gland qui le déborde, forme une ligature qui étrangle le gland, & menace de le faire tomber en mortification. Dans le paraphymofis, ces bulbes chryſtallines s'élevent ſur toutes les parties du gland, & même du prépuce. Elles indiquent toujours une mortification commençante; ainſi le malade doit voir que dans ce cas il n'y a point à différer.

Traitement
des chryſtal-
lines.

Les parties étant bien débridées, car c'eſt par-là qu'il faut commencer en ces circonſtances, le malade étuvera les chryſtallines avec un mélange d'infuſion de fleurs de ſureau & d'eau-de-vie camphrée n^o. 7, ſi elles ne ſont pas conſidérables. Si, au contraire, elles ſont conſidérables, qu'elles contiennent de l'air, que leur baſe ſoit d'un rouge li-

vide ; comme ce sont des indices que la mortification s'est déjà manifestée , on coupera la pointe de ces vésicules ; & lorsque l'eau en sera sortie , on en scarifiera la base avec la pointe du bistouri ; puis on les pansera avec un petit plumaceau trempé dans l'eau-de-vie camphrée , & exprimé légèrement. Ensuite, lorsque la suppuration sera bien établie , on pansera le tout selon l'Art, soit avec le basilicum & le précipité rouge , n^o. 59 , si les chairs sont baveuses : soit avec le basilicum pur ou mêlé avec l'onguent mercuriel , &c.

Nous n'entrons pas dans un plus grand détail sur ces accidens , parce qu'ils demandent ordinairement la main du Chirurgien. Nous nous contenterons de faire observer que dans toutes ces maladies , il faut que le malade garde le lit , soit couché sur le dos , & que sa verge soit contenue sur son ventre , au moyen d'un bandage convenable ; afin de faciliter , par cette situation , le retour du sang & des esprits. D'ailleurs , lorsque le danger sera passé , le régime du malade doit être humectant , rafraîchissant & médiocre.

§ II.

De la gangrene & du sphacele des parties attaquées par les chancres vénériens.

Quelquefois les chancres sont si malins, ou en si grand nombre, que l'inflammation qu'ils occasionnent est assez vive pour faire tomber en gangrene les parties qu'ils attaquent. Cela arrive encore plus fréquemment lorsqu'en pareil cas, on n'emploie pas assez promptement les remèdes propres à résoudre l'inflammation, ou que dans le cas d'étranglement, on ne débride pas assez promptement les parties étranglées. Voici la manière dont ces symptômes se manifestent.

Causes de la gangrene des parties génitales.

La tumeur inflammatoire qui étoit tendue, rénitente, unie, luisante & extrêmement douloureuse, se flétrit, devient moins élastique au toucher, d'une couleur plus obscure; la douleur & la chaleur qu'on y ressentoit s'apaisent un peu. Tels sont les signes d'une gangrene imminente.

Symptômes qui annoncent cette terminaison.

La peau se relâche ensuite de plus en plus, s'affaïse; la tumeur cède plus facilement à l'impression du doigt, devient de plus en plus livide; la dou-

leur , la chaleur & le sentiment s'éteignent dans la partie. Alors , la gangrene est commençante.

Enfin , il s'élève de tous côtés des vésicules , pleines d'une eau roussâtre & sanguinolente , qu'on appelle *phlyctenes* , & dont la base est plus ou moins noirâtre : on ne sent plus dans la partie ni chaleur , ni douleur ; l'impression du doigt y reste marquée. C'est ce qu'on appelle gangrene confirmée, ou *sphacele*.

On sent bien qu'il n'y a rien à espérer de bon de pareils symptômes , & qu'on ne doit absolument négliger aucun moyen pour empêcher la gangrene de se déclarer , si elle n'est qu'imminente ; pour arrêter ses progrès , si elle ne fait que commencer ; ou pour l'extirper entièrement , si elle est tout-à-fait confirmée.

Il est inutile que nous rapportions la cure de ces accidens , puisque dans ces circonstances , il est impossible que le malade se traite lui-même. D'ailleurs , ces accidens étant communs à toutes les inflammations , ils ne sont pas plus de notre sujet que de tout autre où ils peuvent également se rencontrer. Le malade se remettra donc en pareil

Dans les Maladies Vénériennes. 355
cas entre les mains d'un habile Chirurgien, qui fera les débridemens, les scarifications & autres opérations nécessaires, & qui pansera les plaies selon les regles de l'Art. On doit aussi concevoir que ces accidens font pour le malade des obligations de plus, de suivre un traitement anti-vénérien général, soit pendant, soit après la cure.

§ I I I.

Des tubercules calleux & des cordes squirrheuses, qui succèdent aux chancres vénériens.

Après que les tumeurs vénériennes inflammatoires du gland & du prépuce, chez les hommes, des parties externes de la génération, chez les femmes, &c. & que les chancres qui attaquoient ces parties sont guéris, il reste encore quelquefois des callosités dures & rénitentes, plus ou moins nombreuses, & de grandeur différente, tantôt séparées les unes des autres & formant des especes de nœuds, tantôt contigues & formant un cordon, Dans le premier cas, on les appelle des tubercules; dans le second, des cordes squirrheuses. Quoique ces accidens puissent

Symptômes
de ces mala-
dies, & leur
siège.

se rencontrer indifféremment dans tous les points de ces parties, néanmoins ils se manifestent plus ordinairement dans les endroits qui ont été attaqués de chancres plus profonds. Ainsi, chez les hommes, ils se trouvent plutôt à l'extrémité du prépuce, à la couronne du gland, au frein ou au filet : chez les femmes, au prépuce, aux nymphes, & aux caroncules myrthiformes : chez ceux qui se sont adonnés à une copulation contre nature, on les trouve à la marge de l'anüs, où ils forment un cordon circulaire squirrheux, qui fait l'office de bourrelet, & qui empêche les grosses matieres de passer, à moins qu'elles n'aient été d'abord délayées par le moyen des lavemens.

Leurs différences.

Ces nodosités sont, ou simplement squirrheuses, ou dégènerent en carcinome, ou enfin sont tout-à fait carcinomateuses.

Tant qu'elles ne sont que squirrheuses, elles ne sont point douloureuses & ne deviennent même incommodes qu'autant qu'elles grossissent, & que si elles se trouvent, chez les hommes, au bord du prépuce en forme annulaire, ou autour de la couronne du gland, elles peuvent occasionner un

phymosis, ou paraphymosis habituel. Lorsqu'elles sont sur le frein, elles contribuent à le raccourcir, & de cette manière nuisent à la génération. Chez les femmes, si elles forment un anneau à l'entrée du vagin, elles en rétrécissent l'orifice, & leur donnent lieu de faire les étroites vis-à-vis de ceux qui ignorent ces circonstances.

Lorsqu'elles menacent de dégénérer en carcinome, elles se tuméfient peu-à-peu; on y sent une chaleur inaccoutumée, une douleur obscure lorsqu'on les comprime, & de temps en temps des élancemens douloureux.

Enfin, si on n'y remédie pas, les parties voisines deviennent douloureuses, la tumeur forme une pointe, la peau qui la recouvre devient vive, luisante & tendue; les élancemens douloureux sont plus fréquens & même continuels: alors le cancer est occulte; & si la peau s'ouvre, qu'il en suinte une sanie ichoreuse, que les bords se renversent & deviennent calleux, il prend le nom de cancer ulcéré.

Tant que les tubercules calleux & les cordons squirrheux sont petits, mobiles, en petit nombre, ils ne sont point dangereux, ni incommodes. Lorsqu'ils

Prognostique.

sont gros, nombreux & situés annuellement au bord du prépuce, à l'orifice du vagin, ou de l'anús, ils sont très-incommodes; puisqu'ils gênent dans l'acte de la génération, ou dans l'excrétion des matieres fécales. Le danger se joint à l'incommodité, lorsqu'ils commencent à dégénérer en carcinome, ou que le cancer est déjà formé.

Lorsque les cancers sont mobiles, le danger est moins considérable, parce qu'on peut les extirper; mais s'ils sont adhérens, ou situés dans des endroits d'où il soit impossible de les tirer, alors, tôt ou tard, ils causent la mort du malade.

Cure de ces
accidens.

La cure de l'accident dont nous traitons, doit rouler sur trois points. 1^o. Il faut tâcher de fondre & de résoudre les tubercules calleux & les cordes squirrheuses, avant qu'elles commencent à dégénérer en cancer. 2^o. Si elles sont dégénérées en carcinome, il faut tâcher d'arrêter leur progrès. 3^o. Enfin, si le cancer est formé, & même ulcéré, il n'y a d'autre parti à prendre que de l'emporter avec l'instrument tranchant, s'il est mobile; ou de pallier le mal, s'il est adhérent ou situé

dans un endroit d'où il soit impossible de l'extirper.

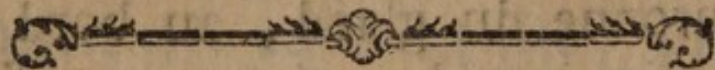
Pour répondre à la première indication, le malade commencera par suivre un traitement anti-vénérien général, s'il y a lieu de croire que le vice vérolique soit répandu dans toute l'habitude du corps; ce qui arrive presque toujours en pareil cas. Pendant ce traitement général, il se fera tous les cinq ou six jours une friction légère sur les parties affectées, avec l'onguent mercuriel n^o. 57. Cette friction faite, il recouvrira la partie avec une emplâtre de *Vigo cum mercurio*, si cela se peut faire commodément; sinon, il le recouvrira seulement d'un linge graissé du même onguent mercuriel. Il continuera ces frictions pendant plusieurs mois de suite. Il se purgera aussi de temps en temps, par exemple, tous les quinze jours, avec les pillules mercurielles n^o. 36. Son régime, du reste sans être strict, sera réglé, humectant & rafraîchissant. Le traitement général à préférer en pareil cas, est celui par extinction, les remèdes préparatoires à ce traitement étant seuls capables d'opérer une grande partie de la cure. En se servant de ce traitement, le mala-

360 *L'Art de se traiter soi même*
de peut éloigner, dans les circonstances présentes, les frictions plus que nous ne l'avons dit à l'Article où nous l'avons décrit.

Si faute de ces remèdes, ou malgré leur cours exact, le malade s'aperçoit que les tubercules veuillent dégénérer en carcinome, alors il faut qu'il s'abstienne de tout remède externe; qu'il suive un traitement général anti-vénérien, si précédemment il ne l'a pas fait; & qu'ensuite, si les choses sont toujours dans le même état, il ait recours à l'opération. Si néanmoins il ne veut pas encore s'y soumettre, il ne pourra arrêter les progrès de la maladie, que par les remèdes généraux indiqués en pareil cas, comme les saignées répétées de temps à autre, les boissons délayantes, tempérantes & humectantes; la diète laitée, les eaux minérales acidules légères, &c, les bains, les demi-bains, &c.

Lorsque le cancer est tout-à-fait ulcéré, il n'y a pas à balancer: il faut nécessairement que le malade se fasse extirper la tumeur avec l'instrument tranchant, si elle est mobile & bien détachée des parties voisines. La plaie sera pansée selon l'Art, comme une

dans les Maladies Vénériennes. 361
plaie simple ; d'abord avec un digestif,
& ensuite avec quelque baume déter-
sif & cicatrisant. Si la tumeur ulcérée
est adhérente ou située dans un endroit
où il ne soit pas possible d'opérer, le
malade aura recours à un habile Mé-
decin, qui lui prescrira le régime & les
remèdes nécessaires, non pour guérir
la maladie, ce qu'on ne peut espérer,
mais pour la pallier.



CHAPITRE VI.

*Des maladies vénériennes cutanées,
qui peuvent ne dépendre que d'un
vice local.*

ON ne peut pas être surpris de ce
que la peau, qui est la première expo-
sée à l'action des miasmes véroliques,
soit aussi sujette à en être lésée. Mais
il est plus facile d'imaginer qu'alors
elle doit s'enflammer, s'excorier, se
gerfer, que de se former une idée de
la manière dont elle peut être défigu-
rée par des excroissances de diverses
espèces. En effet, quoiqu'en dise le
célèbre Auteur du Traité des Maladies

Causes gé-
nérales des
excroissan-
ces véné-
riennes qui
défigurent la
peau.

Vénériennes, il n'est pas vraisemblable que la cause des excroissances contre nature qui s'y forment, soit due à l'épaississement de la lymphe, ou à sa plus grande cohérence. Il paroît que le siege de ces maladies est dans ces papilles si petites qu'elles ne sont visibles qu'au microscope, & dont toute la peau est généralement couverte, mais encore plus particulièrement vers la couronne du gland, au bord & à la face interne du prépuce, au frein; le long du prépuce chez les femmes, du clitoris, des nymphes, à l'orifice du vagin, aux environs des mamelons, autour de l'anus, &c. Quelle doit être la finesse des vaisseaux qui se distribuent à de pareilles papilles? Le fluide qui abreuve des vaisseaux si délicats, ne doit-il pas être de la dernière subtilité? N'est-il donc pas plus que probable que pour peu que ce fluide devienne un peu plus épais, ou plus cohérent que de coutume, il ne pourra plus passer dans des vaisseaux aussi fins? En conséquence, si ce fluide ne peut y entrer, loin de les faire augmenter en volume, ils doivent au contraire dépérir faute de nourriture. D'ailleurs, quand on supposeroit que ce fluide

pourroit encore y circuler, ou plutôt y pénétrer, s'il les obstrue à cause de sa ténacité supposée, comment expliquer l'accroissement des tubercules qui feront la suite de cette obstruction.

En suivant la théorie que nous avons posée, nous pourrions plutôt dire, que comme nous avons montré que l'humeur infectée de miasmes véroliques produisoit sur les papilles nerveuses sur lesquelles elle étoit déposée, une irritation ou un agacement capable de produire une inflammation, plus ou moins violente, & dont la terminaison est différente : si cette même humeur se trouve chargée d'une quantité moins grande de miasmes, alors l'agacement qu'elle doit causer est moins fort, & trop peu considérable pour produire des symptômes inflammatoires, mais assez sensible pour exciter toujours dans la partie une circulation plus vive des esprits animaux, & conséquemment un convoi plus grand des sucs nourriciers; convoi qui est l'origine de toutes les excroissances contre nature, ou du moins du plus grand nombre.

Au reste, quoi qu'il en soit, il est toujours certain que quelquefois l'effet des miasmes véroliques déposés sur

364 *L'Art de se traiter soi-même*
une partie, est d'y causer des excroissances contre nature de différentes especes.

Différence
de ces excroissances.

Lorsque ces excroissances sont longues, cylindriques & menues, on les appelle *porreaux*.

Lorsqu'elles sont plus grosses, moins allongées, posées sur une base plus large que leur corps, on leur donne le nom de *verrues*.

Si elles sont plus applaties, plus étendues, qu'elles aient une forme irrégulière, que leur substance soit un peu plus molle, on les nomme *condylomes*.

Quelquefois leur volume est considérable, & elles sont découpées & feuilletées à-peu-près comme des crêtes qui pendent au-dessous du bec des poules & d'autres volatiles, & alors elles retiennent le nom de *crêtes*.

Selon leur volume & leur forme, on les appelle *thym*, si elles ressemblent à la tête du vrai thym de Candie; *fraises* ou *meures*, si elles ressemblent à ces fruits; *fics*, si elles ont la figure d'une figue; *choux-fleurs*, si elles paroissent représenter ce végétal.

Les porreaux, verrues, condylomes

Les crêtes se rencontrent autour de la couronne du gland, à la face interne du prépuce, sur le frein, au clitoris, aux nymphes, à l'orifice du vagin, autour du mamelon, &c. Les thymes, fraises, meures, fics, choux-fleurs, se trouvent plus fréquemment à la marge de l'anus & sont souvent accompagnés de gerfures dans la peau, d'où il découle une sanie plus ou moins abondante & purulente : on appelle ces gerfures *rhagades*. Ils peuvent aussi être accompagnés de fistules, clapiers, &c.

Parties sujettes à ces symptômes vénériens.

Toutes ces excroissances peuvent venir immédiatement après un commerce impur, & alors le vice peut être regardé comme local ; ou elles peuvent survenir sans qu'un coït impur ait précédé récemment. Ces dernières sont un signe de vérole confirmée, & répandue dans toute l'habitude du corps.

Différentes dégénérations de ces symptômes.

Comme elles participent toutes de la nature du squirre, elles peuvent en suivre toutes les dégénérations, & devenir par conséquent cancers occultes, ou même cancers confirmés & ulcérés. Les symptômes qui annoncent ces dégénérations, sont les mêmes dont nous avons déjà fait mention ailleurs.

Le malade connoîtra aisément la na-

366 *L'Art de se traiter soi-même*
ture de toutes les excroissances, dont
il pourra être attaqué aux parties de
la génération. Quant à celles qui peu-
vent survenir à la marge de l'anüs,
comme elles dépendent quelquefois,
quoique très-rarement, d'autres causes
que du vice vérolique, ou de plaisirs
infâmes & contre nature, le sens inti-
me de la conscience ou quelques autres
symptômes véroliques concomitans,
le guideront mieux, en toutes ces oc-
casions, que tout ce que nous pour-
rions dire.

Prognosti-
que.

Les excroissances vénériennes cu-
tanées sont toutes dangereuses, tant à
raison de la cause qui leur a donné
naissance, qu'à raison des moyens né-
cessaires pour les guérir. Si elles com-
mencent à dégénérer en cancers, elles
sont encore plus fâcheuses: & ces ma-
ladies sont presque déplorées si elles
sont devenues ulcérées & carcinoma-
teuses. Celles qui surviennent sans que
le malade se soit récemment exposé au
hasard de les contracter, sont plus dan-
gereuses que celles qui naissent après
un commerce suspect; puisque celles-
ci peuvent ne dépendre que d'un vice
local; au lieu que les autres tirent
leur origine d'un vice répandu dans
toute

toute la machine. Les porreaux, verrues & autres, qui naissent aux parties de la génération de l'homme, sont moins dangereuses que celles qui viennent aux parties naturelles de la femme; parce qu'il est plus facile d'y porter remède. Par la même raison, celles qui viennent aux parties de la génération des deux sexes, sont accompagnées de moins de péril que celles qui entourent la marge de l'anus. Enfin, le danger des rhagades vénériennes doit être estimé à proportion de leur largeur, de leur profondeur, de la multitude d'excroissances vénériennes dont elles sont environnées, des sinus, fistules & clapiers qui les accompagnent, de leur plus ou moins de tendance à devenir cancéreuses.

La cure de toutes ces tumeurs doit être variée selon leur grosseur, selon la partie qui en est attaquée, selon qu'elles tendent plus ou moins à devenir cancéreuses, ou qu'elles sont déjà changées en carcinomateuses.

Si elles sont petites, cylindriques, languettes & posées sur un pédicule mince, on pourra venir à bout de les faire tomber en les liant près de leur base avec une soie fine ou un crin de

Cure de ces
symptômes.

368 *L'Art de se traiter soi-même*
cheval, qu'on ferrera tous les jours
de plus en plus. Lorsque la tumeur
aura été coupée par ce moyen, on
en consumera la base par le moyen
de la pierre infernale, dont on la tou-
chera à plusieurs reprises, ou du bafi-
licum mêlé avec le précipité rouge n^o.
59, avec lequel on les pansera tous
les jours. Lorsque la racine aura été
tout-à-fait détruite, on pansera la peti-
te plaie qui pourra rester, avec le bau-
me d'Arcæus. Tel est le procédé qu'on
suivra pour se défaire des porreaux.

Si elles sont plus larges & moins éle-
vées, que leur base soit élargie, alors
il n'est guere possible de les lier. On
les coupera donc de près, soit avec le
rasoir, soit avec les ciseaux, & on con-
sumera ce qui reste de la même ma-
niere que nous venons de dire. Dans
le cas où on ne voudroit pas les cou-
per, on les desséchera & on les fera
tomber, en les mouillant avec de la
salive & les saupoudrant avec la pou-
dre n^o. 63: ou bien, après avoir éten-
du sur un morceau de linge de gran-
deur convenable, un morceau d'em-
plâtre de diapalme; on fera un trou au
milieu de cette emplâtre, de maniere
qu'étant appliquée, le tubercule que

l'on veut détruire passe en entier par le trou, & que les parties voisines soient bien couvertes & défendues par le reste de l'emplâtre. Ensuite, on touchera la tumeur de quelque liqueur caustique, comme avec de l'eau mercurielle, ou de l'huile de vitriol, ou de beurre d'antimoine. Pour la toucher commodément avec ces liqueurs, on trempera dans celle qu'on aura choisie, une paille ou une allumette, & on fera l'opération susdite avec le bout mouillé de ces instrumens. On réitérera cette opération jusqu'à ce que la maladie soit radicalement détruite; après quoi, on pansera la plaie restante avec le baume d'Arcaeus. On peut suivre cette pratique pour les verrues & les condylomes qui viennent aux parties génitales.

On pourroit employer le même traitement pour toutes les excroissances dont nous avons parlé : cependant, si elles sont plus considérables, comme lorsqu'elles sont thymales, meurales, ficoïdes, &c. alors, il est beaucoup mieux de les emporter avec l'instrument tranchant. On aura donc recours pour ces opérations, à un Chirurgien, qui, après les avoir extirpées, en rongera les racines avec les catærétiques

370 *L'Art de se traiter soi même*
que nous avons dit, ou autres sembla-
bles, & mondifiera & cicatrifiera les
plaies restantes, avec le baume d'Ar-
cæus ou autre de même qualité.

Lorsque ces tumeurs menacent de
dégénérer en cancers, on ne peut trop
se hâter de les faire extirper avec l'in-
strument tranchant. Enfin, si elles sont
tout-à-fait dégénérées en carcinomes,
& en carcinomes ulcérés, on ne ba-
lancera pas à les faire extirper, s'il est
possible de le faire; ou si elles sont si-
tuées dans des parties où il n'y ait pas
moyen de pratiquer ces opérations, on
se conduira d'après ce que nous avons
dit à la Section III, Art. II du Chapi-
tre précédent.

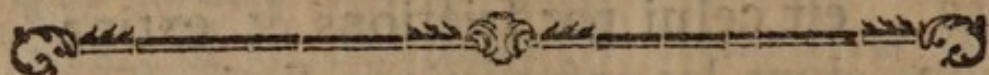
Pour panser les rhagades, on se ser-
vira avec succès de la pommade n^o.
56.

Observation
à faire au
sujet de ces
maladies.

Il est nécessaire d'avertir les malades
que tous ces moyens ne peuvent être
de quelque utilité, qu'autant qu'il n'y
aura pas de vice vérolique universel,
capable de fomenter & d'entretenir ces
maladies. Si donc ces tumeurs survien-
nent sans aucun commerce impur &
récent, il est nécessaire, avant tout,
de suivre un traitement anti-vénérien
général. Celui qui est à préférer en ce

dans les Maladies Vénériennes. 371
cas , est celui par frictions & extinction , dont les préparations seules font diminuer de beaucoup les symptômes locaux. Si elles font la suite immédiate de quelque commerce suspect , le malade fera aller de pair , avec les remèdes que nous venons d'indiquer , les frictions légères sur les parties adjacentes , dans le même ordre & avec les mêmes précautions détaillées à l'Article qui traite de la chaude-pisse , & à celui où il est parlé des poulains.





A P P E N D I X.

Du régime & des médicamens qui conviennent au traitement des Maladies Vénériennes.

Division de
cet appen-
dix.

Nous diviserons cet *Appendix* en trois Articles : dans le premier, nous parlerons du régime général que le malade doit observer pendant le traitement des Maladies Vénériennes : le second contiendra les formules des médicamens convenables au traitement de ces maladies, & que nous avons indiquées dans le cours de cet ouvrage ; enfin, dans le troisiéme, nous ferons mention de quelques autres médicamens dont nous n'avons pas parlé, mais qui néanmoins peuvent être de quelque utilité dans certaines occasions.



ARTICLE I.

Du régime général à observer pendant le traitement des Maladies Vénériennes.

PAR le régime, nous entendons les choses nécessaires à la conservation de la vie, & auxquelles les anciens ont donné le nom de *non-naturelles* : elles sont au nombre de six. Nous croirions cet ouvrage imparfait, si nous manquions à indiquer la manière dont elles doivent être réglées pour les malades atteints de maladies vénériennes, & qui suivent les remèdes propres à les guérir. Ces choses non-naturelles sont, l'air, les alimens, le sommeil & la veille, l'exercice & le repos, la réplétion & l'évacuation, les passions de l'ame.

Ce qu'on doit entendre par le régime.

I. Il est nécessaire que pendant tout le cours des remèdes anti-vénériens, qui la plupart sont mercuriels, le malade soit toujours dans un air tempéré quant à la chaleur, & quant à la sécheresse. Il faut de plus, que l'air dans lequel il vit alors, soit pur. Nous avons déjà fait remarquer en son lieu, que

Des qualités de l'air convenables aux traitemens anti-vénériens.

lorsque le malade fait usage de mercure, l'air froid, en resserrant prodigieusement les pores de la peau, & les émonctoires sur lesquels il peut agir, peut occasionner des suppressions de transpiration, & des catharres ou fluxions; symptômes d'autant plus fâcheux, qu'ils sont subits, & qu'il est impossible de les faire cesser aussi vite qu'ils sont survenus. Si, dans les mêmes circonstances, l'air est trop chaud, il occasionne une raréfaction prodigieuse du sang dans les vaisseaux, qui, jointe à la fluidité que lui communiquent les molécules grossières du mercure, & à l'agacement que causent sur les nerfs les particules subtiles de ce minéral (agacement capable d'augmenter la vitesse de la circulation) peut produire des hémorrhagies funestes & des fièvres de mauvaise nature, & toujours dangereuses dans l'état présent du malade. La trop grande humidité de l'air diminue son élasticité & le rendant conséquemment moins propre à réagir contre les vaisseaux du poulmon dans la respiration, peut donner lieu à des hémoptysies ou crachemens de sang. De plus, lorsque l'air a cette qualité à un extrême degré, les fibres

du corps font bientôt relâchées, leur élasticité se perd, & il lui succede une inertie qui peut donner lieu à des accidens fâcheux; comme à des toux, des catharres, des fluxions, des diarrhées, œdématis, &c. Si l'air, au contraire, est trop sec, les fibres du corps en deviendront trop tendues, & trop sujettes à être irritées, ce qui n'est déjà que trop à craindre de la part des particules subtiles du mercure, ou des tisannes fudorifiques. Les malades qui se traiteront doivent donc avoir attention que l'air de leur chambre soit toujours à-peu-près à un degré moyen quant à la chaleur & à la sécheresse: & même, si nous n'avions peur de pousser le scrupule trop loin, nous leur conseillerions de faire usage du thermometre & de l'hygrometre, pour être toujours assurés de l'état exact de ce fluide.

Il n'est pas douteux que la variation dans la pesanteur de l'air ne puisse aussi influer de beaucoup sur les maladies, & sur-tout sur celles qui se traitent par frictions & salivation, puisqu'on a toujours remarqué que la salivation étoit plus prompte & plus copieuse, selon les changemens qui arrivent dans

l'atmosphère ; mais nous ne nous arrêtons pas à cet article, parce qu'il n'est pas au pouvoir du malade d'y obvier, si ce n'est en se frictionnant avec beaucoup de prudence, lorsque l'air paroît vouloir devenir plus léger.

Enfin, nous disons que l'air de la chambre du malade doit être pur. On doit principalement faire attention à cet article lorsqu'on se traite par frictions & salivation. Il n'arrive le plus souvent des flux de bouche subits & trop copieux, & des délabremens à cet organe, que pour avoir négligé de renouveler souvent l'air contenu dans la chambre du malade. Cet air au bout de quelques frictions est chargé de particules mercurielles, de miasmes délétères de toutes sortes de nature qui sont forcés hors du corps du patient par les sueurs, par la transpiration, par l'expiration. Quand bien même on ne craindrait pas qu'un tel air produisît les symptômes dont nous venons de parler, peut-on croire qu'il soit propre à être respiré ? & ne doit-on pas craindre qu'il ne cause lui seul à la longue quelque maladie fâcheuse ? Le malade doit donc avoir soin, dans ces circonstances, de renouveler l'air de sa cham-

bre matin & soir, en faisant ouvrir pendant quelques momens la porte & les fenêtres, pendant qu'il sera dans son lit bien couvert, & entouré de ses rideaux.

II. Si le malade doit avoir beaucoup d'égards aux qualités de l'air, il ne doit pas faire une moindre attention aux alimens nécessaires à sa subsistance pendant le cours de la maladie dont il se traite, puisque le sang & les fluides qui s'en séparent, doivent participer de leur nature.

Des alimens
convenables
pendant les
traitemens
anti-véné-
riens.

On ne doit point perdre de vue, que dans le traitement des maladies vénériennes, on doit avoir deux intentions : la première, d'attaquer le mal dans sa source ; la seconde, de remédier aux symptômes secondaires. On remplit la première indication de deux manières, comme nous l'avons dit dans le cours de l'Ouvrage : 1^o. en renouvelant tout-à-fait la masse du fluide infecté de miasmes véroliques, ce qui s'opere par le moyen des tisanes fudorifiques, purgations, &c. 2^o. en détruisant les miasmes dont ce fluide est infecté, ce dont on vient à bout au moyen des particules subtiles du mercure. On remplit la secon-

378 *L'Art de se traiter soi-même*
de indication en délayant les fluides
grossiers de notre corps qui sont épaissis,
en les adoucissant lorsqu'ils sont
âcres, en les tempérant lorsqu'ils sont
trop échauffés.

Lorsque, pour remplir la première indication, on fait usage des tisannes fudorifiques, il est clair que pour bien renouveler la masse du fluide, il faut commencer par en bannir au moins la plus grande partie. En conséquence, pendant les premiers jours que l'on fait usage des remèdes propres, on ne doit prendre que très-peu d'alimens, & encore de ceux qui sont le moins capables d'engendrer des esprits animaux. C'est aussi par cette raison que du temps où cet espece de traitement étoit en vogue, on faisoit observer aux malades qui le suivoient, le jeûne le plus rigide pendant les premiers jours, ou on ne substantoit leur machine, qu'en leur accordant en vingt-quatre heures quelques onces de pain cuit deux fois, & quelques raisins secs ou quelques amandes. A peine, lorsque le malade étoit de la plus grande foiblesse, lui accordoit-on de plus, quelques légers bouillons de poulet. Il y a même apparence que ce traitement

n'est tombé en discrédit, qu'à mesure qu'on a voulu se relâcher de ces règles pénibles à observer, & qu'on a eu plus d'indulgence pour les malades qui en faisoient usage.

Si, pour obtenir la guérison des maladies vénériennes, on aime mieux avoir recours aux particules subtiles du mercure, comme, outre leur spécificité à détruire les miasmes véroliques, elles ont encore une qualité extrêmement irritante & agaçante; on voit qu'il est essentiel en pareil cas, & sur-tout, si l'on se sert d'un traitement par lequel il soit difficile d'estimer la quantité de ces particules qui entrent dans le corps; il est, dis-je, essentiel & de faire précéder à ce traitement un régime préparatoire capable d'amollir & de détendre les fibres, afin qu'elles soient moins promptes à être irritées, & de ne prendre pendant le cours du traitement que des alimens capables d'entretenir cette souplesse, & d'émousser leur trop grande sensibilité.

Comme l'effet résultant de l'infection du fluide nerveux par les miasmes véroliques, est de rendre les autres fluides de notre corps épais, grossiers,

380 *L'Art de se traiter soi même*
âcres, corrosifs, échauffés, les alimens dont le malade doit faire usage dans la curation des maladies vénériennes, sont ceux dont la vertu est de délayer, d'adoucir, de tempérer les mêmes fluides : & l'estomach pendant un cours de remedes quels qu'ils soient, mais sur-tout, anti-vénériens, étant toujours moins propre à faire ses fonctions, il est intéressant que les mêmes alimens soient de très légère digestion, & pris en médiocre quantité. Le malade, en se nourrissant selon ces principes pendant le cours de ses remedes, satisfera de cette façon à la seconde indication.

L'article des alimens est d'une conséquence trop grande, quant à la cure des maladies vénériennes, pour que nous nous en tenions à ces généralités. On nous permettra donc d'entrer dans les détails suivans.

Maniere de
faire les
bouillons.

Pendant le traitement des maladies vénériennes, le malade fera toujours gras. Ses bouillons seront faits avec partie égale de ruelle de veau & de tranche de beuf, par exemple, une livre de chaque, & un poulet ou un quartier de volaille. On fera bouillir le tout dans une suffisante quantité d'eau,

pour être réduit en consistance de gélée très-claire. Si le ventre est relâché, au lieu de la ruelle de veau, on prendra du bout saigneux de mouton, & on ajoutera au tout un peu de riz enfermé dans un nouet de linge, ou dans une boule d'étain. On pourra aussi ajouter, si le malade le desire, quelques oignons blancs, ou quelques navets, mais point d'autre légume.

Ses soupers seront composés de quelques morceaux de croutes remises une seconde fois au four, qu'on fera mijonner dans suffisante quantité de ces bouillons. Pour les varier, on pourra les faire aussi avec du riz, de la semouille, du vermicel, dans ces mêmes bouillons.

Ses alimens solides seront de viandes de boucherie & de volailles ou viandes blanches, bouillies, grillées ou rôties.

Son pain sera léger, de fine farine, bien levé & bien cuit.

Il pourra faire usage de lait, de crème & d'œufs frais; mais il ne mangera ni beurre, ni fromage.

Les seules herbes potageres qui lui sont permises, sont les laitues, les poirées, les oseille, les épinars : les

artichaux, les asperges, le persil, le céleri & autres de cette nature, lui sont interdits. Les premières seront cuites & accommodées dans du bouillon.

Il ne doit point faire usage de légumes farineux, comme fèves, pois, lentilles.

Il peut manger des fruits, pourvu qu'ils soient cuits ou confits au sucre.

Toute espèce d'épices, lui doit être absolument interdite.

La boisson.

Sa boisson doit être purement aqueuse; il doit fuir toutes fortes de liqueurs fermentées. Tout au plus, en certains cas dont nous avons fait mention dans le cours de l'ouvrage, peut-il rougir son eau avec un peu de vin de Bourgogne vieux.

Du sommeil & de la veille.

III. La troisième des choses nécessaires à la vie, est le sommeil. La machine animale se détruiroit bientôt par la dissipation des esprits animaux & les frottemens inséparables des mouvemens, si le sommeil ne réparoit le tort que peuvent produire dans notre corps ces deux causes. Pendant que l'animal repose, la distribution des sucres nourriciers se faisant plus également, le mouvement du cœur, des artères, celui de la respiration, étant plus forts, plus

fouples & plus réguliers, les sécrétions, la transpiration & la nutrition s'opèrent avec plus de liberté. De-là, ce calme & cette fraîcheur que l'on sent dans tout le corps; de-là cette netteté d'idées, qui succède à un sommeil naturel & pris à temps, & que la veille continuée fait desirer de nouveau. Si dans l'état parfait de santé, & pour prolonger ses jours, rien n'est plus essentiel que l'état alternatif de repos & de travail, ou de sommeil & de veille, bien compensé l'un sur l'autre; quelle attention ne doit-on pas porter à cet article, pendant le traitement des maladies vénériennes; où quoique la plupart du temps on puisse vaquer à ses affaires, néanmoins on doit toujours se regarder au moins dans un état de convalescence? Comme néanmoins, pendant tout le cours du traitement, les alimens doivent être légers & pris en médiocre quantité: on convient que le sommeil, en ce cas, doit être prolongé; mais ce qu'on ne doit point perdre de vue, c'est que la liberté de la transpiration étant absolument nécessaire, le malade aura soin de se coucher toujours de bonne heure, & au plus tard sur les dix heures du soir,

384 *L'Art de se traiter soi-même*
pendant le cours du traitement qui exige le moins de soin.

De l'exercice & du repos.

IV. L'exercice forcé est un grand obstacle à la guérison des maladies vénériennes. Il augmente considérablement la chaleur naturelle, est capable d'enflammer le sang, de concilier aux fibres une trop grande roideur, de dépriver les humeurs de leurs parties les plus fluides, & conséquemment de les rendre plus grossières, plus crasses, plus épaisses.

Nous avons détaillé dans le cours de l'ouvrage les circonstances où, entre autres, il étoit le plus préjudiciable, & où le malade doit garder exactement le repos, & même le lit : il n'est pas nécessaire d'être plus long sur cet article.

De la réplétion & des évacuations.

V. Les matieres qui doivent être chassées hors du corps, & qui font l'excrétion, ou l'évacuation, sont les matieres fécales, l'urine, la matiere de l'insensible transpiration, la semence, les règles des femmes.

Pendant le cours du traitement des maladies vénériennes, le malade ne doit être ni resserré, ni dévoyé ; il doit donc remédier à l'un par l'usage des

lavemens, & à l'autre par une nourriture modérée & facile à digérer.

S'il a soin de ne point échauffer son corps, par l'exercice, par la boisson; &c. les urines viendront en quantité raisonnables, & proportionnées à la boisson.

La nature devant se débarrasser par la voie de l'insensible transpiration, non-seulement de toutes les parties nuisibles qui pouvoient être contenues dans les humeurs, mais aussi par conséquent des miasmes véroliques, des particules subtiles du mercure qui feroient de trop, &c. le malade doit avoir soin de l'entretenir toujours dans un juste degré, & de ne point risquer de la réprimer, ou de l'arrêter, en s'exposant à l'air froid, ou en se couchant à des heures indues.

La continence est nécessaire pendant le traitement des maladies vénériennes, non-seulement à cause de la déperdition que l'on fait des esprits animaux dans l'acte de copulation, non-seulement à cause de la roideur que cet acte fréquemment répété, concilie aux fibres & aux agacemens qu'il occasionne dans le système nerveux, mais encore plus particulièrement, parce qu'il

suffit pour renouveler plusieurs symptômes vénériens locaux en convoyant dans les parties destinées à l'excrétion de la semence, une plus grande quantité de sang & d'esprits, & en renouvelant fort souvent les petits ulcères dont les parties génitales peuvent être attaquées.

Il n'est pas moins essentiel dans le cours du traitement des maladies vénériennes, que les femmes soient bien réglées. C'est pourquoi elles auront soin d'éviter tout ce qui pourroit donner la moindre atteinte à la régularité des évacuations menstruelles : & elles placeront les remèdes indiqués, comme les saignées & les purgations, de manière à n'en point déranger le cours.

Des passions
de l'ame.

VI. Enfin, les passions de l'ame étant capables de causer les plus grands dérangemens dans la machine, lorsqu'on ne sçait pas les refréner, & leurs effets s'opérant toujours par le ministère du fluide nerveux, on conçoit de quelle conséquence il est de leur tenir la bride, pendant tout le temps que les remèdes doivent agir sur ce fluide subtil. Celles sur-tout auxquelles on ne doit point se livrer, sont le chagrin, l'amour & le désespoir,

ARTICLE II.

*Formules des médicamens indiqués dans
le cours de cet ouvrage.*

N^o. I.

Prenez une demi-livre de rouelle Bouillon
au veau.
de veau coupée par tranches, & un poulet écrasé, avec une poignée de feuilles de bourache, de buglosse, de laitue & de chicorée lavées & coupées par morceaux. Faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau de rivière, jusqu'à réduction de la moitié. Retirez du feu, & passez à travers un linge pour être partagé en deux bouillons.

En ajoutant au tout un tiers d'eau, Eau de veau.
on aura une eau de veau qui peut servir de boisson ordinaire, dans les circonstances indiquées.

N^o. 2.

Au lieu des feuilles indiquées au n^o. précédent, on emploiera celles Bouillon au
veau, avec
la racine de
grande con-
soïde.
de plantain & une racine de grande consoude, ratissée & coupée par tranches.

Bouillon
aux escar-
gots.

Au lieu du poulet n^o. 1, on prendra une vingtaine d'escargots de vigne, & les cuisses d'une douzaine de grenouilles : & en place de feuilles de bourache, de buglosse, &c. on prendra le blanc de quatre poireaux, ou une demi-douzaine de petits navets. On ajoutera au tout un petite poignée d'orge mondé, & on procédera du reste, comme nous avons dit.

Eau de pou-
let.

On emplira un poulet écorché & vuidé de ses entrailles, d'une once & demie des quatre grandes semences froides mondées & un peu écrasées. On le mettra dans un pot de terre vernissé, versant dessus trois pintes d'eau de rivière. On fera bouillir le tout à petit feu, jusqu'à ce qu'il soit réduit à deux pintes. On passera à travers un linge avec une expression légère, & on gardera cet eau de poulet dans un vaisseau de terre, pour faire la boisson ordinaire du malade.

Petit-lait.

Prenez une pinte de lait de vache, délayez-y gros comme une fève de presure. Mettez le vase qui contien

ce mélange, dans l'eau bouillante & l'y laissez pendant une demi heure. Retirez-le de l'eau, laissez-le refroidir & pressez le mélange à travers un linge fin.

Ou bien : prenez une pinte de lait de vache écrémé. Faites le bouillir dans un poëlon de terre vernissé. Lorsqu'il commencera à bouillonner, jetez-y un demi-gros de crème de tartre en poudre. Retirez-le du feu, laissez-le refroidir, & le passez par un linge fin.

N^o. 6.

Faites bouillir dans un pot de terre vernissé, une pinte d'eau de riviere. Lorsqu'elle commencera à jetter les premiers bouillons, jetez-y quelques sommités séches de menthe. Couvrez le pot de son couvercle, retirez-le du feu & laissez infuser pendant quelques minutes. Ensuite, passez à travers un linge sans expression.

Infusion de
menthe.

N^o. 7.

Faites bouillir, comme précédemment, une pinte d'eau de riviere. Jetez-y une bonne poignée de fleurs de sureau. Retirez du feu & laissez infuser pendant une heure.

Infusion de
fleurs de su-
reau.

On coupe cette infusion de fleurs

390 *L'Art de se traiter soi-même*
de fureau avec un tiers, ou une moi-
tié d'eau-de-vie simple ou camphrée,
selon les circonstances.

N^o 8.

Tifanne de
chiendent.

Prenez un demi-paquet de chien-
dent, que vous ratifferez & concasse-
rez. Mettez bouillir sur un peu plus
d'une pinte d'eau de riviere. Lorsque
le tout aura bouilli un demi-quart d'heu-
re, on retirera le pot du feu, & on
y jettera un gros ou deux de racine de
réglisse ratiffée & effilée.

N^o 9.

Eau d'orge.

Prenez deux gros d'orge ordinaire,
lavez-le dans l'eau chaude, & essuyez-
le dans un linge. Ensuite, faites le
bouillir dans un peu plus d'une pinte
d'eau de riviere, jusqu'à ce qu'il soit
crevé.

Pour rendre cette eau d'orge plus
agréable à boire, en retirant le pot du
feu, on y ajoutera un gros ou deux
de racine de réglisse ratiffée & effilée.

N^o 10.

Eau de riz.

Faites bouillir une cuillerée de riz
dans une pinte d'eau de riviere. Lors-
qu'il sera crevé retirez le pot du feu,
& passez la liqueur dans un linge.

Eau de riz
ferrée.

Pour ferrer cette eau de riz, on fera
rougir

rougir la queue d'une pelle à feu, & on l'éteindra dedans, ce qu'on pourra répéter plusieurs fois pour la rendre plus astringente.

N^o. 11.

Prenez demi-once de racine de guimauve épluchée & ratifiée. Coupez cette racine par tranches minces. Jetez les tranches dans trois chopines d'eau de rivière avec une cuillerée à café de graine de lin enfermée dans un linge fin. Faites bouillir le tout jusqu'à ce que la liqueur soit diminuée d'un tiers.

Eau de guimauve.

On peut y ajouter, en retirant le pot du feu, un ou deux gros de racine de réglisse ratifiée & effilée.

N^o. 12.

Faites fondre un demi-gros de trochisques blancs de rhafis, dans deux ou trois onces de la décoction précédente, pour être injectée dans l'urethre.

Injection calmante.

N^o. 13.

Sur une pinte d'eau d'orge n^o. 9. ou d'eau de riz n^o. 10, on fera fondre un demi-gros de sel de nitre.

Tisane rafraîchissante.

N^o. 14.

Faites bouillir dans un pot de ter-

Boisson anti-épileptique.

re vernissé, couvert de son couvercle, une poignée de feuilles d'oranges dans trois chopines d'eau de riviere, jusqu'à la diminution d'un tiers. Passez par un linge avec expression. Le malade boira toutes les trois heures un verre de cette tisanne.

N^o. 15.

Tisane astringente.

Faites bouillir dans trois pintes d'eau de riviere, deux onces de racine de grande confoude, & une demi-douzaine de petites oranges vertes, jusqu'à la diminution d'un tiers. Passez à travers un linge & gardez pour l'usage.

N^o. 16.

Décoction de son, pour un lavement commun.

Faites bouillir dans une chopine d'eau, un poignée de son. Passez à travers un linge & y mêlez une bonne cuillerée d'huile d'olive, ou d'huile d'amandes douces, ou bien, faites-y fondre gros comme une noix de beurre frais.

N^o. 17.

Lavement laxatif.

Faites fondre dans la décoction précédente, deux onces de miel mercurial, ou bien :

Faites fondre dans une chopine d'eau de riviere, deux onces de casse mondée, & un gros de crystal minéral.

Faites bouillir dans une pinte d'eau, une poignée de feuille de mauve, de guimauve, de pariétaire, de feneçon, de mercuriale, de bouillon-blanc, & une cuillerée à café de graine de lin enfermée dans un petit linge fin. Lorsque toutes ces herbes seront cuites, retirez le tout du feu & passez avec expression.

Lavement
émollient.

On prendra des lavemens avec cette décoction émolliente en y ajoutant du beurre frais, de l'huile, de la casse, comme ci-dessus, pour les rendre plus laxatifs.

Lavement
laxatif.

Le marc de cette décoction, c'est-à-dire, les feuilles cuites, hachées ou même pilées & réduites en bouillie, serviront de cataplasmes émolliens, selon le besoin, après les avoir arrosées & humectées avec un peu de la décoction.

Cataplasme
émollient.

N^o. 19.

On fera cuire une fraise de veau dans suffisante quantité d'eau de rivière. Ce bouillon servira pour des lavemens calmans.

Lavement
calmant &
rafraîchissant.

N^o. 20

Dans suffisante quantité de décoction

Lavement
calmant.

de son, n^o. 16, on fera fondre un bout de chandelle, pour un lavement calmant.

N^o. 21.

Décoction
de gayac.

Faites infuser à froid pendant vingt-quatre heures, quatre onces de rapûre de gayac, dans deux pintes d'eau de riviere. Ensuite, après avoir bien fermé le vase avec son couvercle, faites bouillir le tout à petit feu jusqu'à réduction de la moitié. Passez la liqueur à travers un linge, & gardez dans des bouteilles pour l'usage.

N^o. 22.

Tisane des
bois, ou
suderifique.

Prenez de la racine de squine, de celle de sarsepaille, de la rapûre de gayac & du bois de sassafras, de chaque deux onces. Faites infuser le tout à froid dans cinq pintes d'eau de riviere pendant vingt-quatre heures. Fermez le vase exactement avec son couvercle, & faites bouillir jusqu'à diminution d'un tiers. En retirant le pot du feu, on jettera dedans une demi-once ou une once de racine de réglisse ratifiée & effilée.

On peut ajouter à ces bois, deux onces d'antimoine crud & pulvérisé, enfermées dans un linge fin.

On y ajoute aussi, si l'on veut, un pareil nouët de mercure crud.

N^o. 23.

Jetez dans une pinte de la tisanne sudorifique précédente, un gros de panacée mercurielle. Faites bouillir le tout : laissez reposer la liqueur & la versez par inclination. Faites sécher la panacée, qui sera tombée au fond du vase, porphyrisez-la, & la remettez bouillir une seconde fois dans la même tisanne. Enfin, réitérez la même opération, jusqu'à ce qu'il ne reste plus du tout de panacée.

Tisane anti-vénérienne mercurielle.

Ou bien :

Faites fondre simplement un demi-gros de panacée mercurielle dans deux ou trois pintes d'eau commune distillée. La dose de cette dernière solution, doit être plus forte, que de la précédente.

Solution de panacée mercurielle dans l'eau distillée.

N^o. 24.

Mettez dans trois pintes d'eau de riviere, trois onces de racine de farfapareille la plus fraîche & de la meilleure qualité. Faites bouillir ce mélange dans un vaisseau couvert, jusqu'à la diminution d'un tiers. En retirant le pot du feu, on peut y mettre un peu

Décoction de farfapareille.

396 *L'Art de se traiter soi-même*
de la racine de réglisse effilée. On passera la liqueur à travers un linge, & on la gardera dans une bouteille de verre pour l'usage.

N^o. 25.

Eau de
chaux.

Prenez deux livres de chaux vive, versez dans une pinte d'eau de riviere: laissez infuser vingt-quatre heures, au bout duquel temps vous verserez la liqueur par inclination. Remettez sur la chaux restée au fond du vase, une autre pinte d'eau, laissez pareillement infuser. Les vingt-quatre écoulées, on prendra douze onces de cette eau seconde de chaux, & on y fera fondre deux gros de mercure doux. On agitera le mélange plusieurs fois, & au bout de douze heures, on versera la liqueur par inclination dans une bouteille de verre, & on la gardera pour le besoin.

N^o. 26.

Injection as-
ringente.

Dans huit onces de l'eau de chaux précédente, on fera fondre un gros de sucre de Saturne.

Ou bien :

Dans cinq onces d'eau de plantain, on fera fondre un demi-gros de pierre médicamentaire de Crollius.

N^o. 27.

Prenez des quatre semences froides Emulsion.
majeures, de chacune deux gros; des
semences de laitue & de pavot blanc,
de chaque un gros; une demi-douzai-
ne d'amandes douces épluchées. Pilez
le tout dans un mortier de marbre en
y mêlant peu-à-peu de l'eau d'orge
n^o. 9, jusqu'à la quantité d'une pin-
te. Coulez & exprimez la liqueur à tra-
vers un linge, puis dissolvez-y deux on-
ces de sirop de nénuphar. On y mêle-
ra, si l'on veut, une ou deux cuil-
lerées d'eau de fleurs d'orange double.

Si on veut rendre cette émulsion cal-
mante, on y dissolvera de plus une
demi-once de sirop diacode.

N^o. 28.

Faites bouillir légèrement dans six potion pur-
gative.
onces d'eau de rivière, deux gros de
follicules de fenné & deux gros de sel
d'epsom. Ensuite, faites fondre dans
cette décoction, deux onces de manne
grasse, & retirez le pot du feu. Passez
par un linge avec expression.

On ajoutera si l'on veut, dans cet-
te colature, deux cuillerées d'eau de
fleurs d'orange double.

potion pur-
gative.

Dans un verre d'eau de riz n^o 10, on fera fondre deux onces de manne, & une once de catholicon double.

N^o. 30.potion laxa-
tive.

Dans une chopine d'eau de riviere ou de petit-lait, on fera fondre une once & demie de casse mondée & autant de manne grasse, deux gros de sel de Seignette & un gros de sel de nitre. On passera à travers un linge & on partagera en deux verres, à prendre à une demi-heure de distance l'un de l'autre.

N^o. 31.potion anti-
épileptique.

Prenez eau distillée de fleurs de pivoine mâle & de tilleul, de chaque trois onces, poudre de guttete & racine de valériane sauvage en poudre, de chaque un gros & demi; quinze gouttes de teinture de castor & une once & demie de sirop de stœchas composé. Mélez pour une potion à prendre à la cuilliere.

N^o. 32.Potion dé-
terfive.

On dissolvera une once de miel rofat dans un demi-septier d'eau d'orge.
n^o. 9.

N^o. 33.Collyre de
Lanfranc.

Prenez, orpiment, trois gros; verd-

de-gris, un gros; myrrhe & aloës, de chaque un scrupule. Pulvérisez ces drogues & jetez-les dans une pinte de vin blanc. On aura soin de remuer le tout avant que d'en prendre pour s'en servir.

N^o. 34.

Prenez un gros de mercure revivifié du cinabre, & deux gros de gomme arabique pulvérisée. Mettez-le tout dans un mortier de marbre avec assez d'eau pour réduire la gomme en mucilage. Battez le tout jusqu'à ce que le mercure soit bien éteint. Ensuite, ajoutez-y quatre onces de sirop de guimauve, & une chopine d'eau de rivière.

Mercure
gommeux.

Lorsque le malade aura un dévoie-ment colliquatif, au lieu d'eau, on se servira du *decoctum Album*, ou d'eau de riz ferrée. On pourra aussi se servir de sirop diacode à la dose d'une once ou deux.

N^o. 35.

On dissolvera huit grains de sublimé corrosif dans douze onces d'eau-de-vie. On ajoutera à ce mélange trois onces de sirop de guimauve, & une once de sirop diacode.

Solution de
sublimé cor-
rosif.

S v

pillules mer-
curielles
purgatives.

Prenez du mercure revivifié du cinabre, dix gros. Eteignez-le dans un mortier avec suffisante quantité de thé-rébentine. Ensuite, mêlez-y deux gros d'aloës succotrin, un gros de trochisques d'agaric, & quatre onces de rhubarbe, le tout en poudre. Faites une masse pillulaire, selon l'Art, en y ajoutant, s'il est nécessaire, une suffisante quantité de sirop de roses solutif. On partagera cette masse en pillules de douze grains chacune.

La dose pour un adulte, est de quarante-huit grains, ou de quatre pillules.

N^o. 37.

Bols purga-
tifs.

Prenez racine de jalap en poudre, & rhubarbe en poudre, de chaque douze grains; *aquila alba*, un scrupule. Incorporez dans suffisante quantité de confection hamech & partagez en deux bols, ou six pillules, à prendre dans du pain-à chanter.

N^o. 38.

pillules pur-
gatives.

Prenez des trochisques alhandal & de la scammonée pulvérisés, de chaque huit grains; incorporez dans suffisante quantité de confection hamech, pour

dans les Maladies Vénériennes. 401
faire un bol, ou plusieurs pillules, à
prendre comme les précédentes.

N^o. 39.

Dans un demi-gros de thérébentine, pillules mer-
curielles la-
xatives.
on éteindra deux gros de mercure re-
vivifié du cinabre: ensuite, on y ajou-
tera un demi-gros de pillules de colo-
quinte avec l'aloës: & s'il est néces-
saire un peu de poudre de yeux d'é-
crevissse pour donner au mélange la con-
sistance nécessaire. On partagera le tout
en douze pillules, qu'on roulera dans de
la poudre de réglisse.

N^o. 40.

Eteignez deux gros de mercure revivi- pillules mer-
curielles.
fié du cinabre dans suffisante quantité
de thérébentine. Ajoutez un gros de
gomme de gayac réduite en poudre,
& partagez la masse en dix-huit pillu-
les.

N^o. 41.

Incorporez un gros de panacée mer- pillules de
panacée
mercurielle.
curielle dans suffisante quantité de con-
serve de roses, & partagez la masse en
trente pillules, qu'on roulera dans la
poudre de réglisse.

N^o. 42.

Incorporez un gros d'æthiops miné- pillules d'æ-
thiops.
ral dans suffisante quantité de conserve

402 *L'Art de se traiter soi-même*
de roses, & partagez la masse en cinq
pillules à prendre dans du pain-à-chan-
ter.

N^o. 43.

Pillules de
thérébenti-
ne cuite.

Faites bouillir dans de l'eau la quan-
tité que vous voudrez de thérébentine,
jusqu'à ce qu'elle soit de la consistance
de la colophane ou de la poix résine. En-
suite, pendant que ce mélange est enco-
re chaud, réduisez-la en pillules de la
grosseur d'un pois.

N^o. 44.

Pillules af-
tringentes.

Prenez sang-dragon en poudre,
trois gros; camphre en poudre, deux
gros, thérébentine de Venise, deux
onces. Mêlez le tout & partagez en
pillules de la grosseur d'un pois, qu'on
roulera dans de la poudre de réglisse.

N^o. 45.

Bollaxatif.

Incorporez douze grains de mercure
doux dans suffisante quantité de con-
serve de roses.

N^o. 46.

Bol calmant

Prenez, dix huit grains de diascor-
dium de Fracastor : faites-en un bol à
prendre dans une cuillerée d'eau & de
vin.

N^o. 47.

Prenez électuaire lénitif & baume ^{Opiate laxative.} de copahu, de chaque une once, racine de jalap en poudre, deux gros; fel de prunelle, un gros. Mêlez & faites, selon l'Art, un électuaire, dont on prendra soir & matin la grosseur d'une noisette.

Les personnes délicates pourront substituer la rhubarbe en poudre au jalap.

N^o. 48.

Prenez conserve d'églantier & baume ^{Opiate astringente.} de copahu, de chaque, une once; cachou préparé, deux gros; sucre candi en poudre, suffisante quantité, pour faire du tout une opiate, dont la dose est de la grosseur d'une noisette, matin & soir.

N^o. 49.

Prenez safran de mars astringent, ^{Opiate astringente.} quatre scrupules; os de seche, succin préparé, cachou préparé, sang dragon pulvérisé, de chaque, deux scrupules; sirop de mirthe, suffisante quantité pour faire du tout une opiate, dont la dose est d'un demi-gros, matin & soir.

Opiate anti-
épileptique.

Prenez quinquina pulvérisé, six gros; de serpentaire de Virginie en poudre, deux gros; sirop de stœchas composé, une quantité suffisante pour faire une opiate, dont la dose est d'un gros, matin & soir, en buvant par-dessus une cuillerée de la potion n^o. 31.

Cataplasme
de mie de
pain & de
lait.

Mettez sur le feu une suffisante quantité de lait de vache; lorsqu'il sera moyennement chaud, vous jetterez dedans de la mie de pain émiée le plus finement que faire se pourra, jusqu'à ce que le tout soit réduit en forme de bouillie. Lorsque le mélange aura jeté quelques bouillons, en le retirant du feu on jettera dedans un ou deux jaunes d'œuf, qu'on y mêlera exactement.

Cataplasme
résolutif.

Prenez telle quantité que vous voudrez des quatre farines résolatives; délayez-la exactement dans suffisante quantité de décoction émolliente n^o. 18. Faites cuire le tout sur le feu, jusqu'à ce qu'il soit réduit en forme de bouillie. En retirant du feu on y mêlera quelques cuillerées d'huile de mille peruis.

N^o. 53.

On fera fondre dans le cataplasme n^o. 51, quelques petits morceaux d'onguent de la mere.

Cataplasme
maturatif.

N^o. 54.

Prenez de la meilleure cire jaune & du beurre frais, de chaque, deux onces; de l'huile d'olive pure & nouvellement préparée, un peu plus de deux onces. Mettez le tout dans une terrine de terre vernissée, sur un feu modéré. Lorsque le tout sera fondu & mêlé, retirez-le du feu, & jetez dedans environ deux onces de pierre calaminaire, bien broyée & passée au tamis fin. On observera de remuer toujours ce mélange, jusqu'à ce qu'il soit tout-à-fait refroidi, afin que la poudre de pierre calaminaire ne se précipite pas au fond du vaisseau.

Cérat de
Turner.

N^o. 55.

Dans deux onces d'onguent rosat, on mêlera un scrupule de mercure doux.

pomade de
douceur.

N^o. 56.

On mêlera exactement un gros de précipité blanc, sur deux onces de pommade de jasmin.

pomade de
terre.

N^o. 57.Onguent
mercuriel.

On prendra un quarteron de mercure revivifié du cinabre, qu'on éteindra dans suffisante quantité de thérébentine commune. Ensuite, on ajoutera à ce mélange trois onces de sain-doux. On broyera l'onguent pendant un ou deux jours, ensuite, on y ajoutera une once de suif de mouton fondu & à moitié refroidi. On continuera de triturer ce mélange jusqu'à ce qu'il soit parfaitement homogène, & qu'il ne paroisse plus aucun globule de mercure. C'est l'onguent Napolitain des Apotiquaires de Paris.

N^o. 58.pomade
mercuriel.

On coupera l'onguent mercuriel précédent, avec un tiers, ou une moitié de sain-doux, pour en faire un onguent plus foible, ou une pommade mercurielle.

N^o. 59.Onguent
déterfif &
rongeant.

On mêlera deux gros de précipité rouge avec suffisante quantité de basilicum, pour faire un onguent plus ou moins rongeant.

N^o. 60.

On fera fondre dans un vaisseau de terre vernissé, quatre onces de cire jaune. Lorsqu'elle sera fondue, on y ajoutera pareille quantité d'huile d'olive, on jettera dans ce mélange, deux onces & demie de céruse en poudre, & lorsque par la cuisson il aura acquis la consistance d'emplâtre, on y ajoutera une demi-once de camphre pulvérisé. On aura soin de toujours remuer la matiere pendant la coction, & après y avoir mêlé le camphre, jusqu'à ce qu'elle soit totalement refroidie.

Emplâtre
de Nurem-
berg.

N^o. 61.

On fera fondre dans un plat de terre, deux onces de suif de mouton, & une once de cire vierge. Lorsque le mélange sera fondu, on le retirera du feu, & on trempera dedans un morceau de linge fin & à demi-usé, de huit pouces de longueur, sur autant de largeur qu'on voudra. On suspendra ce linge pour le laisser égouter. Lorsqu'il sera presque froid, on le coupera en languettes d'un demi-pouce, de trois quarts

Bougies sim-
ples.

408 *L'Art de se traiter soi-même*

de pouce ou même d'un pouce de largeur. Ensuite, on roulera ces languettes entre les doigts, ou sur une table bien unie, & ensuite entre deux planchettes unies & frottées légèrement d'huile. On aura, ce qu'on appelle, des bougies simples.

N^o. 62.

**Bougies
fondantes &
suppurati-
ves.**

Faites fondre dans un plat de terre, deux onces de diachylon gommé. Lorsqu'il sera fondu, ajoutez-y une demi-once d'antimoine crud pulvérisé & passé au tamis. Cependant, éteignez une once de mercure crud dans suffisante quantité de thérébentine, & lorsque l'emplâtre sera à moitié refroidie, mêlez y ce mercure éteint. Remuez bien la composition, & trempez-y sur le champ un morceau de linge à demi-usé, de sept ou huit pouces de long, comme ci-dessus. Suspendez votre linge pour le laisser égoutter, & lorsqu'il sera presque froid, coupez-le en petites bandettes de six, huit ou dix lignes de large. Roulez-les, comme précédemment, les unes après les autres, & ensuite, passez-les entre deux planches

dans les Maladies Vénériennes. 409
unies & frottées d'huile. Ces bougies
sont suppuratives & fondantes.

On peut en faire qui feront moins
actives, en faisant fondre simplement
parties égales d'onguent de la mere &
de cire jaune, & opérant comme ci-
dessus.

N^o. 63.

Prenez du précipité rouge, deux par-
ties, d'alun brûlé & de sabine pulvé-
risés, de chaque une partie. Mêlez.

poudre de-
ficcative &
rongeante.

On peut incorporer cette poudre dans
une suffisante quantité de basilicum.

N^o. 64.

Prenez partie égale de précipité rou-
ge & d'alun pulvérisé. Mêlez.

Poudre ex-
siccative.



ARTICLE III.

De quelques autres médicamens qui peuvent être utiles en certains cas de Maladies Vénériennes.

Fumiga-
tions mercuri-
elles.

U Ne des premières manières d'employer le mercure au traitement des maladies vénériennes, fut de le réduire en vapeurs, & d'y exposer le malade. Pour cela, on le plaçoit nud dans un instrument convenable fait en forme de cuve; on mettoit à ses pieds un réchaud plein de charbons ardens, & on jettoit sur ces charbons soit du mercure éteint dans de la thérébentine, de la salive, &c. soit du cinabre pur ou mêlé avec de l'encens, de l'oliban, du mastich, &c. La commodité plus grande des frictions mercurielles, fit bientôt tomber cette première manœuvre, & on se contenta de la retenir pour quelques cas particuliers, dans lesquels on ne peut nier qu'elle ne soit suivie du succès. Les circonstances particulières où l'on se sert avec avantage des fumigations mercurielles, sont lorsque

le malade est attaqué de quelque chancre ou ulcere malin à la verge, à l'anus, à la vulve, dans les narines, ou au gosier. Dans les premiers cas, le malade placera un réchaud plein de charbon, ou une brique rouge au fond d'une chaise percée; il jettera sur ces charbons une ou deux pincées de cinabre artificiel réduit en poudre, & en s'asseyant sur la chaise, il recevra ces vapeurs de mercure sur les parties malades. Dans les derniers cas, il jettera de même du cinabre réduit en poudre sur des charbons allumés, & il conduira la vapeur qui s'en élèvera, sur les parties affectées, au moyen d'un entonnoir renversé. Il répétera cette opération deux ou trois fois par jour.

Cette manipulation continuée pendant quelques jours, arrête ordinairement les progrès des chancres ou ulcères vénériens, & les dispose à une louable suppuration. Le malade ensuite doit se conduire selon les avis ordinaires & détaillés plus haut.

On s'est quelquefois servi avec succès du sublimé corrosif, uni avec des remèdes purgatifs & fondus en forme de pillules. Voici la formule de ces pil-

Pillules anti-vénériennes, avec le sublimé corrosif.

lules anti-vénériennes telle qu'on la trouve dans un fort bon ouvrage sur les maladies vénériennes.

„ Prenez mercure sublimé corrosif,
„ demi-gros : mercure doux , un gros &
„ demi; triturez-les pour les mêler exac-
„ tement dans un mortier de verre, avec
„ un pilon de même matiere; ajoutez-
„ y ensuite un gros de gomme ammo-
„ niaque , autant de gomme de gayac,
„ deux gros de fenné en poudre & au-
„ tant de pyrethre pulvérisée. Mêlez le
„ tout & formez une masse avec suffi-
„ sante quantité de sirop de nerprun,
„ que vous diviserez en pillules égales
„ de six grains chacunes. On donne qua-
„ tre de ces pillules le matin à jeun , &
„ autant le soir en se couchant, dose
„ qu'on doit diminuer , lorsque les cir-
„ constances le requierent : on en fait
„ usage pendant neuf ou dix jours.

„ Ce remede est d'une ressource in-
„ finie dans toutes les véroles invété-
„ rées, & principalement lorsque les
„ malades ont été manqués plusieurs
„ fois, & qu'ils ont, pour ainsi dire,
„ les organes émouffés par une infini-
„ té de remedes administrés sans mé-
„ thode & sans succès. Mais ceux qui
„ ont voulu employer les mêmes pil-

„ lules dans les cas ordinaires, & sur-
„ tout dans les véroles récentes, ont
„ toujours éprouvé qu'elles étoient in-
„ fideles, & qu'elles causoient quelque-
„ fois des accidens fâcheux; c'est pour-
„ quoi j'avertis expressement qu'on doit
„ être très-réservé sur leur usage. „

Ces pillules excitent la salivation en très-peu de temps, ce qui ne peut provenir que de la quantité de particules grossières & subtiles de mercure qui s'y trouvent renfermées. En prenant ce remède, comme il est conseillé, on prend tous les jours environ deux grains de sublimé, & six de mercure doux, ce qui nous paroît un peu vif. Quoiqu'il en soit de leurs vertus, nous croyons toujours que le sublimé corrosif n'est pas un médicament dont on puisse faire usage en substance sans péril. On risquera toujours beaucoup moins de le prendre dissous dans quelque liqueur, dans laquelle on est maître de l'étendre plus ou moins, & de cette manière, d'augmenter ou de diminuer autant qu'on veut sa qualité corrosive.

On a dû voir plus haut dans les formules, que nous dissolvions le sublimé corrosif dans l'eau de-vie, à la dose d'environ un grain par once d'esprit.

Solution de
sublimé cor-
rosif, dans
l'esprit de
vin.

Quelques-uns préfèrent de dissoudre un gros de ce sel mercuriel dans une once d'esprit-de-vin, & donnent dix, douze ou quinze gouttes de cette solution le matin à jeun dans un verre d'eau d'orge, ou de tisane sudorifique. Ce remède est principalement mis en usage par les Charlatans, pour la cure de la gonorrhée, qui, de cette manière, est expéditive, mais ne manque guère de dégénérer en vérole confirmée. Ce remède purge ordinairement par haut & par bas, & fait baver le malade dans son lit environ une heure. Pour des personnes fortes, on augmente peu-à-peu la dose de cette solution jusqu'à trente gouttes, & on répète même ce remède le soir en se mettant au lit.

Tous les Médecins se sont toujours fort récriés contre cette pratique, qui faisoit le plus souvent dégénérer les chaude-pissés en vérole. Nous ne sommes pas là-dessus tout-à-fait de leur avis: & assurément on ne nous blâmera pas d'être d'une opinion contraire, si l'on veut bien faire attention, comme nous l'avons déjà fait remarquer plus haut, que la chaude-pisse traitée le plus méthodiquement qu'il est possible, laisse souvent après elle des maladies

ties de l'urethre très-difficiles à guérir, quelquefois même incurables, & de plus, toujours un soupçon de vérole qui tourmente autant l'esprit des malades, que s'ils étoient certains d'avoir cette maladie.

C'est sans doute par cette même raison, que plusieurs Médecins n'ont pas fait difficulté d'employer à la cure de la chaude-pisse, les remèdes les plus violens, & les plus capables, par les grandes révulsions qu'ils occasionnent, d'arrêter promptement le progrès & le symptôme vénérien, au risque de donner la vérole à leurs malades. Un des remèdes les plus vantés à cet effet, est le précipité verd, dont la dose est de deux ou trois grains incorporés dans la conserve de roses, & qu'on prend deux ou trois fois, de deux jours l'un. L'opération de ce remède est des plus violentes: ainsi, il n'y a que des personnes de la plus forte constitution qui puissent risquer d'en faire usage. De plus, on ne doit en faire usage qu'après avoir fait précéder les remèdes généraux, & calmé les symptômes inflammatoires, que nous avons vu accompagner les gonorrhées dans leurs principes.

Précipité
verd.

Turbith mi-
néral.

Lorsque les chancres sont d'une nature maligne & menacent de faire tomber en gangrene les parties qu'ils attaquent ; après avoir fait prendre les remèdes généraux , on pourra prendre avec succès un bol de six , huit ou neuf grains de turbith minéral dans le confserve de roses. Ce remède excite un vomissement violent : si on le répète à deux ou trois jours d'intervalle , ordinairement on vient à bout par ce moyen , à cause de la forte révulsion qu'il occasionne , de borner la maladie & d'arrêter ses progrès. Ensuite , on se traitera selon les méthodes que nous avons proposées , & on n'oubliera pas alors les frictions mercurielles continuées pendant long-temps , ou quelque traitement général anti-vénérien.

Outre toutes les manières de préparer le mercure , de manière qu'il soit propre à la cure des maladies vénériennes , dont nous venons de parler dans cet article , ou dont nous avons fait mention dans le corps de notre ouvrage , il y en a encore une multitude d'autres , dont nous n'avons pas cru devoir faire mention. Pour donner à nos Lecteurs une idée de ces différentes manières , & de la docilité avec

laquelle ce minéral s'est laissé manier, il suffira de leur dire qu'on a trouvé le moyen de faire avec le mercure, des pains ou biscuits anti-vénériens, des sirops anti-vénériens, des ratafiats anti-vénériens. Sans doute, avant qu'il soit peu, les confiseurs feront des confitures anti-vénériennes, & les cuifiniers des ragouts anti-vénériens. Le joli raffinement ! Alors on pourra avoir autant de plaisir en se traitant des maladies vénériennes, qu'on en aura eu en les gagnant.

Les bois fudorifiques qui nous viennent d'outre-mer, ne sont pas les seuls qui puissent servir à la guérison des maladies vénériennes. C'est mal-à-propos qu'on s'est plaint que la nature agissant avec nous en marâtre, avoit placé la mal en Europe, & les remedes en Amérique. Notre pays nous fournit des fudorifiques qui ont aussi-bien guéri les maladies vénériennes, que ceux du Nouveau Monde. On a reconnu une pareille vertu dans les racines de nos roseaux, de patience, de cabaret, de tormentille, d'anis, d'aunée, de tamarisc, de bardane, &c. On a encore beaucoup vanté la vertu de la saponnaire dans les mêmes circonstances, & on

Tifanne
fudorifique,
avec des
plantes de
notre pays.

418 *L'Art de se traiter soi-même*
en fait une tisane ou décoction de
la maniere suivante , qui pourra servir
de modele pour les autres décoctions
de même nature.

Prenez deux poignées de saponnaire
verte : faites infuser dans quatre pintes
d'eau de riviere pendant douze heures.
Ensuite , faites bouillir jusqu'à ce que
la plante soit cuite. On en prendra trois
demi-septiers avec le marc , qu'on pas-
sera à travers un linge avec expression ,
& qu'on prendra chaudement le matin
dans son lit. Le reste édulcoré avec
du sucre ou des raisins secs , servira
de boisson ordinaire pendant la jour-
née.

Teinture de
coloquinte.

Nous terminerons enfin cet article
par rapporter une formule de teinture
de coloquinte , dont le même Auteur
que nous avons cité il n'y a qu'un mo-
ment , dit s'être servi avec succès dans
un cas désespéré. Le malade qui fait
le sujet de son observation , eut une
chaude-pisse qui , au bout de deux ans
de guérison apparente , se manifesta , de
nouveau. Huit ou dix jours après le
renouvellement de cet écoulement ,
survint une ophtalmie qui se dissipa
après quelques saignées. Immédiatement
après , le malade sentit à la mal-

l'éole interne du pied gauche & presque dans tout le métatarse du pied droit, une douleur fourde. Ensuite, d'autres douleurs se firent sentir au bras, sur le sternum, & à d'autres parties du corps. Pendant qu'on préparoit le malade pour les grands remèdes, il survint un gonflement au genou, & ceux du pied & de la malléole étoient aussi augmentés. Le traitement par frictions & salivation fini, tout étoit à-peu-près dans le même état. On fit encore quelques autres remèdes qui furent sans aucun effet. Enfin, au bout de cinq mois, on fit faire usage de la teinture suivante, qui guérit le mal comme par enchantement. D'abord, la gonorrhée commença à couler avec moins d'abondance & à fournir une matière plus belle; ensuite, elle s'arrêta d'elle-même. Les douleurs & les gonflements disparurent successivement; l'embonpoint revint. En un mot, le malade fut parfaitement guéri avant que l'usage de la teinture prescrit par la formule, fût fini. Voici la recette de ce remède.

Prenez pulpe de coloquinte, dont on aura ôté les pepins, & réduite en poudre grossière, une once & demie;

420 *L'Art de se traiter soi-même, &c.*
fix clous de gérofle; anis étoilé concassé, un gros; saffran, douze grains; terre foliée de tartre, une once : mettez toutes ces drogues en digestion dans vingt onces d'esprit-de-vin pendant un mois; ensuite, filtrez la liqueur, & gardez-la dans une bouteille bien bouchée.

On prend douze gros de cette teinture dans deux ou trois onces de vin d'Espagne pour en mêler avec de l'eau, pendant trois jours de suite le matin de bonne heure : le quatrième jour, le malade se repose; le cinquième, il recommence à en prendre trois jours de suite, pour se reposer le jour d'après. On continue de cette manière jusqu'à ce qu'on en ait pris vingt ou vingt-cinq prises. Une heure après que le malade aura avalé chaque prise de cette teinture, il boira deux ou trois verres à demi-heure de distance l'un de l'autre, d'une tisanne faite avec l'orge & la réglisse. Son régime doit consister à manger principalement du rôti.

F I N.



T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans ce volume.

PREMIERE PARTIE.

CHAP. I.	<i>DE l'origine , de la nature & du siège de la Vérole ,</i>	page 1
CHAP. II.	<i>Des différentes manieres dont on peut contracter la Vérole.</i>	29
CHAP. III.	<i>Des symptômes de la Vérole universelle , ou répandue dans toute l'habitude du corps ,</i>	36
CHAP. IV.	<i>Diagnostique de la Vérole universelle , ou , Regles selon lesquelles on peut juger qu'on est attaqué de la Vérole universelle , ou non ,</i>	44
CHAP. V.	<i>Prognostique de la Vérole universelle ,</i>	54
CHAP. VI.	<i>Traitement de la Vérole universelle ,</i>	59
ART. I.	<i>Traitement de la Vérole universelle par le mercure ,</i>	60
§. I.	<i>Traitement de la Vérole par frictions & salivation ,</i>	63
§. II.	<i>Traitement de la Vérole par frictions & extinction ,</i>	84
§. III.	<i>Traitement de la Vérole par le mercure gommeux ,</i>	91
§. IV.	<i>Traitement de la Vérole par les pillules mercurielles ,</i>	96
§. V.	<i>Traitement de la Vérole par le sublimé corrosif ;</i>	97

§. VI. Traitement de la Vérole par la panacée mercurielle ,	105
§. VII. Traitement de la Vérole par les dragées de Keyser ,	107
ART. II. Traitement de la Vérole universelle , par des remèdes tirés de la classe des végétaux ,	109
§. I. Traitement de la Vérole par les tisannes su- dorifiques ,	112
§. II. Traitement de la Vérole par la décoction de salsepareille ,	113
§. III. Traitement de la Vérole par les tisannes purgatives ,	114
CHAP. VII. Des accidens qui peuvent arriver pendant le cours des remèdes , & de la manière d'y re- médier ,	118
ART. I. Des accidens qui dépendent principalement du mercure ,	119
ART. II. Des accidens qui dépendent principalement des substances avec lesquelles le mercure est joint ,	143
ART. III. Des accidens qui dépendent moins du mercu- re ou des substances avec lesquelles il est joint , que d'autres causes ,	147
CHAP. VIII. Parallele des différentes méthodes dont nous avons parlé , ou Regles selon lesquelles un ma- lade doit se décider pour l'une préférentiellement à l'autre ,	155
CHAP. IX. Des signes qui témoignent que la maladie est guérie ,	180
CHAP. X. Des symptômes qui peuvent subsister , quoi- que la Vérole soit bien guérie ,	185
Première classe ,	186
Seconde classe.	191

SECONDE PARTIE.

- CHAP. I. **C**OMMENT le *Virus Vénérien* se borne d'abord à certaines parties, sans attaquer toute l'habitude du corps, & des symptômes qu'il produit alors, 199
- CHAP. II. Des remèdes préservatifs de la *Vérole*, 204
- CHAP. III. De la gonorrhée virulente, 209
- ART. I. Description Anatomique des parties affectées dans la gonorrhée, 210
- §. I. Des parties de la génération de l'homme, 211
- §. II. Des parties de la génération dans la femme, 221
- ART. II. Des différentes espèces de gonorrhées virulentes, de leur siège, & de la manière de les traiter, 225
- §. I. De la première espèce de gonorrhée, ou de la chaude-pissée, ibid.
- §. II. De la seconde espèce de gonorrhée, ou de la gonorrhée sèche, 247
- §. III. De la troisième espèce de gonorrhée, & de la gonorrhée bâtarde, 251
- ART. III. Des accidens qui accompagnent quelquefois les gonorrhées virulentes, ou qui leur succèdent, 253
- §. I. De la chaude-pissée avortée, 254
- §. II. De la chaude-pissée tombée dans les bourses, & de la hernie vénérienne, 258
- §. III. Des dépôts vénériens au périnée, 264
- §. IV. De quelques accidens qui se manifestent quelquefois dans le second période de la chaude-pissée, de la part des remèdes, 270
- §. V. De la gonorrhée opiniâtre & habituelle, 272
- §. VI. De l'espèce de gonorrhée invétérée connue par les Anglois sous le nom de *Gleet*, 280
- §. VII. De la strangurie vénérienne, 281
- CHAP. IV. Des bubons vénériens, 296

ART. I. Des symptômes & du traitement des poulains,	299
ART. II. Des accidens qui surviennent aux poulains, & de la maniere d'y remédier,	311
§. I. De la terminaison du poulain par suppuration,	ib.
§. II. Du poulain fistuleux,	315
§. III. De la terminaison du poulain par délitescen- ce,	319
§. IV. De la terminaison du poulain par gangrene,	320
§. V. De la terminaison du poulain par induration,	322
§. VI. Du poulain carcinomateux,	326
CHAP. V. Des ulcères vénériens locaux,	330
ART. I. Des symptômes & du traitement des chancres,	333
ART. II. Des accidens qui accompagnent les chancres, ou qui leur succèdent,	343
§. I. Du phymosis, du paraphymosis & des cristal- lines,	ibid.
§. II. De la gangrene & du sphacèle des parties at- taquées par les chancres vénériens,	353
§. III. Des tubercules calleux & des cordes squir- rheuses, qui succèdent aux chancres vénériens,	355
CHAP. VI. Des maladies vénériennes cutanées, qui peuvent ne dépendre que d'un vice local,	361
APPENDIX. Du régime & des médicamens qui con- viennent au traitement des Maladies Vénérien- nes,	372
ART. I. Du régime général à observer pendant le trai- tement des Maladies Vénériennes,	373
ART. II. Formules des médicamens indiqués dans le cours de cet ouvrage,	387
ART. III. De quelques autres médicamens qui peuvent être utiles en certains cas de Maladies Vénérien- nes,	410

Fin de la Table.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lû , par ordre de Monseigneur le Chancelier , un
Manuscrit qui a pour titre : *l'Art de se traiter soi même
dans les Maladies Vénériennes, &c.* je n'y ai rien
trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.
Fait à Paris , ce 23 Septembre 1769.

Signé, LEBEGUE DE PRESLE.

APPENDICE

Tout d'abord, par ordre de M. le Ministre de l'Intérieur, j'ai l'honneur de vous adresser ci-joint le rapport que vous m'avez demandé par votre lettre du 15 courant. Ce rapport est divisé en deux parties : la première contient les observations que j'ai faites sur les lieux, et la seconde les conclusions auxquelles je suis parvenu.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

Le Ministre de l'Intérieur





